45022/B

LES PRINCIPALES CONNAISSANCES PRATIQUES, MEDICINALES ET CHIRURGICALES.

LES PRINCIPALES CONNAISSANCES PRATIQUES,

MEDICINALES ET CHIRURGICALES,

MISES A LA PORTÉE DU PEUPLE,

OU

ÉLEMENS DE L'EDUCATION DU MEDECIN,

OUVRAGE utile à tout le monde, et pour l'Instruction médicinale, et pour se conduire sagement dans les Maladies, quelles quelles soient; nécessaire aux Élèves, et sur-tout aux Chirurgiens qui exercent l'un et l'autre Art.

Par P. F. J. ROYER, Docteur-Médecin de la ci-devant Faculté de Montpellier, à Nogent-sur-Seine.

INTRODUCTION.

Homines ad Deos nullâ re proprius accedunt
Quam salutem hominibus dando. (CICERO.)

Trois Volumes in-8.°, brochés 9 fr.

A PARIS { Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, N.° 16, quartier de l'Odéon. Ou par l'Auteur, chez le Cit. DAVID, Marchand de Soierie, rue Croix-des-Petits-Champs, N.° 62.

A PROVINS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBEAU.

AN IX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE

Des Titres que renferme ce Volume.

page

AVIS, *j*

AVANT-PROPOS, *v*

ÉLÉMENS DE L'ÉDUCATION DU MÉDECIN, 3

CHAPITRE PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE NÉCESSAIRE, 12

ARTICLE PREMIER.

LIVRES DE MÉDECINE, 13

ARTICLE II.

LIVRES DE CHIRURGIE, 26

Armamentarium nécessaire 32

Apothicairerie chirurgicale, 33

ARTICLE III.

DE LA PHARMACIE, idem.

LIVRES, 37

Medicamens, 40

Matière médicale interne, 42

Matière médicale externe, 45

SUPPLÉMENT DE BIBLIOTHÈQUE ÉLÉMENTAIRE,

CHAPITRE II.

COURS D'ÉTUDES, 61

CHAPITRE III.

DE LA MANIÈRE D'EXERCER LA MÉDECINE, 76

ARTICLE PREMIER.

DU DIAGNOSTIC, 77

ARTICLE II.

DU PRONOSTIC, 99

ARTICLE III.

DES CAUSES DES MALADIES EN GÉNÉRAL, 109

§. I.

DES CAUSES ÉLOIGNÉES, 121
DE L'AIR, 123
Des Effets de l'Air, 135
De l'Air chaud, 141
De l'Air froid, 145
De l'Air humide, 147
De l'Air sec, 150
DES ALIMENS, 153
Des Effets des Alimens, 158
DE L'EXERCICE ET DU REPOS, 167
Effets, 170
DES SÉCRÉTIONS ET EXCRÉTIONS, 175
Effets, 182

DU SOMMEIL ET DE LA VEILLE, 201
Effets des Veilles, 206
DES PASSIONS, 207
Effets, 210
DES LIEUX, 214
DES EAUX, 216
DU TEMPÉRAMENT, 222
CONCLUSION GÉNÉRALE SUR LES CAUSES ÉLOIGNÉES DE NOS MALADIES, 238
CAUSES ÉVIDENTES DE NOS MALADIES, 256

§. II.

DES CAUSES PROCHAINES, 271
DE LA THÉORIE, 306

FIN DE LA TABLE.

AVIS.

Ce volume devait être le premier, je l'ai cependant livré à l'impression le dernier, parce que j'ai voulu faire passer le plus utile avant; mais comme celui-ci est entièrement indépendant des autres, il importe peu au public de l'avoir comme premier ou dernier. Nous avertissons cependant qu'il y aura quelques répétitions, seulement à l'égard des abus médicinaux; mais elles sont si légères, et présentent en même tems des vues si utiles, que la répétition elle-même est plutôt un bien qu'un mal. D'ailleurs, comme on peut acheter ce volume séparément, il est bon que le lecteur ne soit pas privé de ce qu'il est le plus important de savoir.

Parlons à présent du fond de l'ouvrage en entier, comme devant en faire l'annonce.

Disons d'abord que le but de l'auteur, celui qu'il désire le plus remplir, et à cause de sa difficulté, et à cause de sa grande utilité, est de guérir le public de cette médico-manie, *pour ainsi dire, universelle, qui est sans contre-dit un des plus grands fléaux de l'espèce humaine. Ainsi, on le verra saisir tous les cas qui se*

présentent, de dévoiler et de déjouer l'amour propre ridicule des raisonneurs de toute espèce, des grands comme du peuple, et des gens du monde instruits tout comme des ignorans et des commères.

Annonçons ensuite que cet ouvrage confond tous les charlatanismes quelconques, d'abord, le premier et le plus difficile à vaincre, le charlatanisme de la science elle-même; ensuite, celui des individus, et principalement entre autres celui de l'homme de l'art faux, c'est-à-dire, de l'intrus soi-disant de l'art, qui abuse de la crédulité du peuple pour exercer une profession qu'on ne lui a pas enseignée, qu'il ne peut savoir que très-imparfaitement, et dont, en conséquence, l'exercice dans de pareilles mains doit être du plus grand danger.

Disons encore que cet ouvrage combat la science favorite des trois quarts des médecins. L'auteur y prouve que les uns sont trop savans de ce qu'il est inutile de savoir, et que beaucoup d'autres ne le sont pas assez de ce qu'un bon praticien ne devrait pas ignorer.

Enfin, il fait voir qu'on enseigne mal la médecine; qu'en conséquence, l'élève ne la sait pas, et même ne peut la savoir comme il faut,

ce qui fait que la pratique médicinale est encore dans l'enfance, et reste dans cette stagnation, dont les penseurs lui font un reproche qui n'est que trop mérité.

Si l'on ajoute que l'exercice de cet art est usurpé par tous, que les abus sont soufferts et tolérés avec une insouciance inconcevable, et que l'exercice de cet art divin n'est plus alors qu'un vrai brigandage attentoire à la sainte humanité, qui ne voit qu'un état de choses aussi vicieux s'oppose à tous progrès ? car, rien n'est plus certain que, tant que le gouvernement laissera subsister tous ces vices, il est absolument impossible que la science pratique fasse un seul pas vers sa perfection.

En deux mots, c'est la censure, et de l'éducation des élèves, et de la négligence des professeurs, et de la conduite des médecins en général, ainsi que de l'attachement trop servile de tous aux idées reçues ; ce l'est sur-tout des intrus, des charlatans et des commères ; ce l'est encore du gouvernement, ainsi que de la manière de se conduire des peuples et des malades. En conséquence, cet ouvrage, en fésant la satyre de tout le monde, ne peut manquer de déplaire généralement ; donc il ne doit pas

prendre, et à cet égard il ne prendra pas ; mais l'auteur ne s'est pas découragé pour cela.

Il présente aux élèves le chemin le meilleur et le plus court pour leurs études.

Il désabuse le public ; il l'éclaire sur ses écarts, et il lui indique ce qu'il a à faire et à éviter dans le plus grand nombre des cas.

Enfin, il présente au gouvernement le bien à faire, et il aime, peut-être trop, à se persuader qu'il se fera tôt ou tard

Ainsi, d'un côté, son originalité déplaira ; mais de l'autre, il sera utile : de quel côté le public fera-t-il pencher le fléau de la balance ? reste à savoir. Quoiqu'il en soit, l'auteur prendra le parti que prennent les disgraciés ; s'il n'obtient aucun succès pour le moment, il se bercera des applaudissemens de la génération future.

AVANT-PROPOS.

J'HABITE et je dois mourir dans une petite ville qui ne renferme guère plus de trois mille ames. Ma réputation est faite et ne peut aucunement s'étendre. D'ailleurs, depuis près de quarante ans que j'étudie la médecine, et que je l'exerce à la ville et à la campagne, je suis, comme l'on voit, près de ma retraite. Ainsi, nulle idée de fortune, nulle ambition, nulle considération personnelle, nuls égards quelconques, sinon le désir d'être utile à un fils que j'aime, ne m'ont engagé à écrire : c'est pour lui seul que j'ai commencé à jetter mes idées sur le papier, sans songer à faire un livre. J'ai vu depuis, qu'en les coordonnant, elles pourraient composer un ouvrage utile, sur-tout au peuple et à l'humanité; alors, mon zèle a pris l'essor, et j'ai fait de mon mieux pour le rédiger de manière à ce qu'il puisse supporter l'impression. Si, de plus, il contribue en quelque chose à la plus grande utilité de l'art, j'aurai dépassé avec avantage le but que je m'étais proposé.

On ne trouvera pas ici de l'érudition, je ne l'ai pas cherchée; d'ailleurs, il me semble que la meilleure manière est d'écrire d'après soi, et d'éviter, autant qu'il est possible, la compilation; car alors, le bien et le mal appartiennent en propre à l'auteur; ce qui est mal, on le laisse: quel auteur est sans défauts? Pour ce qui est bien, s'il a été dit par d'autres, tant mieux; ce sont des vérités confirmées de plus en plus, ou des opinions rendues plus probables puisqu'elles se rencontrent sans communication; et s'il n'a pas été dit, le mérite de la nouveauté reste en entier à l'auteur.

Je sais que cet ouvrage pourrait comporter plusieurs volumes de plus, et qui seraient d'un grand intérêt; mais j'ai cru devoir le resserrer en faveur de l'étudiant qui ne fait que débuter. On trouvera dans assez d'autres auteurs, ce qui est omis ici; il me suffit d'avoir cherché à bien former le jugement de l'élève, parce qu'alors il saura distinguer par-tout le faux et le clinquant, du solide; ce qui est l'essentiel.

L'article de la Bibliothèque est un peu concis; mais rien de plus facile que d'y sup-

pléer ; cependant, je crois qu'il suffit pour l'étudiant. Au surplus, un praticien comme tel, n'est pas un érudit, et cet ouvrage ne doit présenter que le strict nécessaire ; l'abondant et le superflu ne sont pas de sa compétence.

Enfin, cet ouvrage pourrait être mieux rédigé, plus étendu, travaillé et écrit avec plus de soin et de connaissances ; j'en conviens : mais celui qui avancera qu'il est sans vues utiles, et qu'il ne donne pas à penser plus qu'il n'en dit, ne sera probablement qu'un homme à prévention, ou un mince praticien.

Ainsi, l'objet principal que j'ai eu en vue, est de donner à l'élève, qui se destine à la médecine, le plan le plus avantageux pour un prompt avancement, soit en lui indiquant le meilleur chemin à suivre, soit encore en soumettant à la discussion des *doutes* fondés et raisonnables sur des points de doctrine majeurs qui sont universellement reçus ; et l'on verra qu'ils sont trop motivés pour ne pas mériter même l'attention des gens de l'art instruits et qui seront dégagés de toute prévention.

La foule des abus dans l'exercice médicinal, dont j'ai été si souvent le témoin, m'a fourni l'occasion de présenter en même tems à la sagesse du gouvernement, des vues neuves et utiles : c'est à lui d'en décider.

A l'égard de ces *doutes scientifiques* dont il vient d'être parlé, que des réflexions sages ont fait naître, nous annonçons ici qu'ils sont une sorte de lute entre le génie observateur et le génie théoricien. A ce sujet fésons une remarque essentielle : c'est qu'on s'applique assez généralement à présent à monter la médecine sur le ton des bonnes observations ; et si le gouvernement veut s'occuper de procurer les moyens faciles de les multiplier de plus en plus, comme il y a tout lieu de le présumer, il est probable que ces doutes s'applaniront de jour en jour, et qu'on parviendra même en assez peu de tems à y substituer la certitude et l'évidence. Mais remarquez bien (et c'est ce qui doit donner le plus grand encouragement à l'étude de l'observation), qu'en supposant cette certitude, et même encore qu'on parvienne un jour par-là à établir une évidence théorique qui fera alors la perfection du scien-

tifique de l'art, ce qui aura été observé à fur et mesure, n'en pourra pour cela jamais être démenti, à la grande différence de ces théories imaginaires qui ne sont que des futilités, ou des mensonges ingénieux dont l'échaffaudage est ordinairement renversé de fond en comble par une seule observation juste et précise; il en sera alors de même que d'un plan utile qu'on propose; c'est souvent dans l'exécution qu'il s'étend et se perfectionne, mais cette perfection, loin de le détruire, ne fait au contraire qu'en confirmer la bonté. Ainsi, l'on aura beau faire des observations de plus en plus, les connaissances s'en multiplieront, les doutes s'éclairciront, l'art se perfectionnera; mais à quelque dégré qu'on parvienne, une observation judicieuse sera toujours recueillie et conservée dans tous les tems, et elle ne peut jamais être démentie; témoins celles d'Hippocrate, ainsi que celles de tous les médecins célèbres. Au contraire, voyez leurs opinions théorétiques; elles n'ont eu qu'un règne bien court, et il n'en est aucune qui n'aie fini bientôt par le mépris et l'abandon, tandis que les bonnes observations sont toujours

citées, et par tous, même par leurs antagonistes d'opinions. Il y a deux mille ans qu'Hippocrate théoricien ne vivrait plus, si l'histoire qu'il a donnée des maladies, et les observations scientifiques, que son génie a su saisir, ne l'avaient immortalisé pour toujours; voilà de ces faits authentiques et tranchans : c'est d'après eux que le gouvernement doit se déterminer à favoriser particulièrement, non pas le médecin auteur et savant, mais le médecin praticien, et réellement observateur : c'est encore d'après eux que le médecin judicieux doit se conduire; enfin, rien de plus propre que ces faits, pour encourager singulièrement l'observateur lui-même. Car, encore une fois, on peut bien renchérir sur telle ou telle observation ; mais si elle est bien faite, elle n'en restera pas moins indestructible; et même, comme je viens de le dire, si la multiplicité des faits observés conduit un jour à la découverte évidente des principes et des causes, alors, le système théorétique sera entièrement dégagé des ténèbres dont est couverte aujourd'hui la médecine spéculative ; alors, le traitement des maladies deviendra, sinon plus

sûr, du moins plus satisfésant; enfin, ce sera une acquisition précieuse, si l'on veut, de nouvelles connaissances; mais encore avec cela même (et ceci est encore bien loin de nous), celles que des observations, à la manière d'Hippocrate, auront consacrées, n'en seront pas moins sûres et utiles; et de plus, elles conserveront encore ce grand avantage, d'être la base inaltérable de ces découvertes.

Qu'un tel apperçu doit exciter d'émulation pour ce genre d'étude!

C'est à des élèves que je parle; je les avertis que tout cet ouvrage, fait uniquement pour eux, tend à leur prouver que la médecine pratique est la science des observations faites et à faire, et que ce n'est que par l'observation qu'elle est utile; qu'hors de-là, et si l'on en embrasse la partie théorétique, ce n'est plus qu'une science d'égarement qui, loin d'être utile, n'offre alors qu'une voie pleine d'écueils et de dangers; c'est ce qu'on verra dans le détail.

Pour prouver la nécessité de cet ouvrage, soit qu'on le considère comme traitant de l'art, ou encore du côté politique, entre toutes

les causes des abus qu'il fait suffisamment connaître, présentons ici celle qui est majeure et la plus essentielle ; je veux parler de l'éducation actuelle du médecin, d'autant plus que cet objet particulier est le but principal de notre ouvrage. Nous parlerons aussi des abus de l'état actuel de l'exercice médicinal en France ; quoiqu'il soit cependant généralement prôné, et qu'on le dise, ou qu'on le croie encore plus satisfésant que par-tout ailleurs, qu'importe ? Les abus existent-ils ? sont-ils évidens ? il faut les détruire. Ainsi, perfectionnons ces deux points cardinaux ; alors, le bien ne tardera pas à succéder au mal, et l'humanité sera consolée.

Commençons par le tableau de l'éducation médicinale.

Après des études de latin plus ou moins bien faites, où l'on perd déjà un tems beaucoup trop considérable, et pendant lesquelles on n'apprend rien d'utile, l'élève est jetté tout d'un coup dans une faculté. Là, des professeurs veulent enseigner tout en même tems, l'utile et l'inutile, le facile et le difficile, le minutieux avec ce qu'il y a de plus important ; il en résulte que l'étudiant, dont

la mémoire se perd dans ce cahos, ne sait pas même le nécessaire ; malgré cela, il finit par soutenir, souvent sans les entendre, quelques thèses insignifiantes ; et le voilà gradué docteur et même régent, tandis qu'on ne donne dans le fait à la société qu'un homme de hasard. Car, je défie, d'après l'éducation et les examens de l'Élève, qu'aucun professeur puisse assurer d'un docteur qu'on vient de recevoir, qu'il est, et même qu'il sera un excellent ou un mince praticien : aussi, quelle confiance y met-on dans le monde ? aucune. Qu'arrive-t-il ? notre docteur passe nombre d'années sans presque rien faire ; il voit seulement, par-ci, par-là, quelques malades de connaissance, de proximité ou d'amitié. Voyez dans les plus grandes villes, exceptés trois ou quatre médecins qui brillent, et auxquels on porte envie, les autres sont à peine connus. Combien en est-il à Paris, qui ne voient presque pas de malades ? souvent ils passent ainsi leur vie à attendre la mort de quelques confrères accrédités. Dans les villes du moyen ordre, les chirurgiens, parce qu'ils font la médecine au rabais, sont généralement préférés, hors les cas extraordinaires et dange-

reux. Quant aux petites, on n'y voit point de médecin, ou fort rarement, parce qu'on ne peut y acquérir, ni profit, ni honneurs, ni considération, et que même il n'y a pas à espérer qu'on puisse seulement y vivre; ainsi, les trois quarts des médecins, même ceux qui ont du talent, sont pour l'ordinaire désœuvrés pendant un trop long-tems; ils ne peuvent donc acquérir de l'expérience. De-là encore, suit le dégoût de l'étude et de la profession, sur-tout en voyant des intrus et des ignorans courus et prônés; enfin, l'âge mûr arrive, alors, ou le médecin a assez de fortune de son patrimoine échu, ou il en a peu. Or, croit-on que celui qui en a, surmontera l'habitude de la paresse fortifiée par le dégoût de son état, et qu'il cherchera à vaincre les difficultés de la science? Non, sans doute; il verra quelques malades à son aise, et seulement pour jouir de quelque considération: le voilà donc médecin superficiel et routinier pour la vie. Quant à celui qui est sans fortune, il cherche à se faire une réputation; mais comme il a vu que l'ignorance était presque toujours prônée, tout autant que la science, il court plus

après des pratiques, qu'après les connaissances de l'art. Le voilà donc condamné à la médiocrité; il fait la médecine pour lui, et il se soucie peu de la beauté et de la perfection de la science; ses besoins sont le tombeau de toute ambition louable et scientifique; il ne peut avoir que celle de plaire à ses malades.

Telle est l'histoire fidelle des trois quarts et demi des médecins.

Si l'on ajoute à cela les divers obstacles qui naissent à chaque instant des malades, des assistans et du public; si l'on veut voir encore que le peuple et le gouvernement semblent s'entr'accorder, pour être souverainement injustes envers les médecins, comment s'étonner d'après cela, de la stagnation si justement reprochée à l'exercice médicinal? mais à qui la faute? D'un côté, le gouvernement a toujours favorisé les intrus; et de l'autre, il s'est contenté de récompenser par pure ostentation quelques médecins académiciens; mais il n'a jamais rien fait, et il a même découragé les vrais praticiens, les seuls qui sont éminemment utiles, ceux qui doivent sans contredit contribuer le plus à l'avancement de la pratique médicinale; de-là, le si petit nombre

des médecins vraiment praticiens, et même des médecins en général ; car, c'est par-tout qu'il en manque, exceptés dans quelques grandes villes, tandis qu'on rencontre par-tout en foule des chirurgiens *médicastres* ; cependant, pour le bonheur de l'humanité, c'est l'inverse qui est désirer.

Terminons ce tableau par une remarque frappante.

Autrefois, un mince maltôtier, un simple commis de bureau, un curé, un notaire, un procureur, un marchand, enfin, presque toutes les professions trouvaient un germe d'émulation dans l'espoir fondé d'une retraite honnête. Dans les villes de provinces, le contrôleur, le receveur, le directeur, en un mot, l'homme de finance n'était pas content s'il ne finissait par avoir une place de retraite, un emploi qui allait quelquefois jusqu'à dix mille francs annuels, plus ou moins ; tandis que le médecin qui passe toute sa vie à secourir des infortunés, des malheureux dans leurs chaumières et leurs étables ; qui entend journellement les accens de la douleur et du désespoir, et qui est fait pour y verser le baume et la consolation ; qui enfin, sans

cesse

cesse témoin des misères de l'humanité, est forcé, pour le servir comme il faut, d'en voir tout le répugnant; ce médecin, dis-je, avec ses travaux journaliers qu'aucune vacance d'un seul jour n'interrompt, obligé tous les jours de respirer un air infect dans des habitations sales et dégoûtantes; enfin, quoiqu'ayant rendu les services les plus essentiels et les plus nombreux à l'état et aux particuliers, n'a cependant jamais rien pour retraite; sa destination est de languir dans l'indigence, lorsque l'âge et les infirmités surviennent, à moins qu'il n'ait assez de patrimoine pour vivre; c'est ce qui ne peut manquer d'arriver, même dans les villes de moyen ordre, où les seuls émolumens que procure l'exercice médicinal ont à peine suffi aux besoins de tous les jours; et avec cela l'on ose accuser les médecins de fuir les petites villes et les bourgs; avec cela l'on voudrait que le médecin fût entièrement désintéressé; l'on voudrait qu'il fût infaillible; l'on voudrait qu'il oubliât presque de vivre, pour ne s'occuper que d'acquérir toute la science, et de pratiquer toutes les vertus de son état; l'on voudrait encore que l'art parvint, comme

par enchantement, à sa perfection, comme si cela était possible sans donner aucune sorte d'émulation aux artistes, ou plutôt en les décourageant de toute manière; enfin, avec cela, et en laissant subsister tous les vices ci-dessus, le gouvernement ne cesse de parler de justice, de bienfésance et d'humanité. Pour moi, je dirai le vrai, c'est qu'il ne connaît et n'adore que la finance.

ÉLÉMENS

DE L'ÉDUCATION DU MÉDECIN.

VOUS voulez-être médecin, mon fils, et je désire que vous le soyez; c'est déjà beaucoup; mais est-ce assez? D'abord, avez-vous dès à présent les dispositions et le germe des talens absolument nécessaires au médecin? Ensuite, aurez-vous la force et le courage de surmonter les divers obstacles qui se rencontrent sur la route épineuse que vous avez à parcourir? Enfin, embrasserez-vous et pratiquerez-vous constamment toutes les vertus que demande l'exercice de cet art divin?

Tels sont les différens points de vue qu'on doit envisager pour se déterminer à embrasser la plus belle tâche, celle de conserver la vie et la santé de ses semblables.

L'élan spontané, qui quelquefois conduit l'homme irrésistiblement et par un chemin court et facile, à l'état qu'il embrasse, est marqué pour bien peu de personnes: laissons cette marche hasardeuse, ainsi que ces idées de vocation sur lesquelles aime à se reposer l'insouciant, et qu'adopte volontiers l'instituteur religieux, parce que la religion en consacre, pour ainsi dire, la nécessité comme une faveur céleste. Le sage, l'instituteur philosophe, le père prévoyant ne doit pas ainsi se décider; sa détermination doit porter sur des bases moins

frivoles et plus certaines ; elle doit être motivée, sinon sur l'entière certitude, du moins sur la grande probabilité, et cette probabilité doit avoir pour base les dispositions convenables de l'élève. Si les vôtres sont heureuses et répondent à mes désirs, je tâcherai alors de vous indiquer le meilleur chemin à suivre, de peur de vous voir fourvoyer, ce qui est si facile et si fréquent dans la carrière de la médecine. Lorsque vous y serez, et que je ne craindrai plus que vous vous égariez, je vous quitterai la main pour vous déposer dans celle des professeurs, et ensuite des grands maîtres, c'est-à-dire, des auteurs célèbres qui doivent vous conduire à remplir dignement votre état ; tel est le but auquel vous devez tendre, c'est la sorte de perfection qui est absolument nécessaire au médecin exerçant, c'est aussi celle qui fait l'objet de mes vœux.

Entrons dans le détail :

Nous ne parlerons pas ici des dispositions corporelles, dont l'objet est peu essentiel ; d'ailleurs, il suffit des sens pour en juger. Il ne sera donc question que des dispositions intellectuelles.

Pour mettre quelqu'ordre à apprécier ces facultés de la jeunesse, nous distinguerons particulièrement celles qui sont innées, de celles qui exigent de la culture. Quoiqu'en dise *Helvétius*, dont les raisonnemens sont séduisans et très-pressés, il est à croire qu'on naît avec telle ou telle faculté intellectuelle qui se développe naturellement et sans effort, comme on naît avec une belle prononciation, avec l'élocution oratoire, ou le talent poétique, enfin, avec des organes plus ou moins parfaits. Cette analogie est si vraisem-

blable, si naturelle, et tellement autorisée par les faits, que les raisonnemens les plus spécieux ne peuvent rien contre; il faudrait au moins un nombre considérable de faits authentiques contradictoires pour la détruire, et ces faits, *Helvétius*, ni ses sectateurs, ne les ont pas montrés; et tant que cela ne sera pas fait, nous nous en tiendrons à notre assertion, qui d'ailleurs est le plus généralement adoptée. Au surplus, quoiqu'il en soit ici, que ces dispositions soient innées, ou bien que l'éducation, ou même le hasard les ait fait éclore, peu importe! l'essentiel et l'indispensable est de les rencontrer dans l'élève.

Ces facultés innées, que je regarde comme absolument nécessaires pour exercer dignement la médecine, sont au nombre de trois: la première est un *jugement sain*; la deuxième, un *discernement exquis*; et la troisième, une *conception facile* et *heureuse*.

La première, c'est-à-dire, le *jugement sain*, est sans contre-dit de la première et de la plus absolue nécessité, puisque sans cette précieuse qualité, les autres perdent de tout leur prix; car, l'esprit et les connaissances deviennent, pour ainsi dire, inutiles, si l'on n'en sait faire une juste application; et c'est cette justesse qui constitue le jugement sain, particulièrement en médecine; qualité bien plus rare qu'on ne pense, que cependant tout le monde croit posséder, et qui par cette raison n'est en général pas appréciée à sa valeur.

L'imagination vive étonne; l'esprit séduit; l'éloquence entraîne; la mémoire donne du brillant; mais la justesse d'esprit n'est connue et appréciée

qu'à la longue; souvent même elle déplaît, comme étant le correctif des qualités brillantes; mais en revanche, cette qualité a cela d'excellent, qu'étant peu prisée, et nullement recherchée, elle est soustraite à l'envie, et que d'ailleurs, dès qu'on vient à en recueillir les fruits, ils sont aussi durables que solides.

Mais y a-t-il des signes évidens pour s'assurer de l'existence de cette qualité si essentielle? oui, sans doute, et même à pouvoir juger du plus ou moins de dégré, où on la possède. En voici l'apperçu :

Helvétius dit qu'on entend par esprit juste, la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes et quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente. J'ajouterais de plus pour le jugement sain, que c'est non seulement la sorte d'esprit propre à tirer ces conséquences, mais encore propre à juger, avec précision, des cas où les opinions elles-mêmes sont vraies, ou fausses, ou douteuses, et c'est celui-là que j'exige pour pouvoir acquérir un jour, toutes fois avec les connaissances nécessaires, le talent propre à l'exercice médicinal.

Pour rendre cette définition plus sensible, étayons-là de quelques exemples qui feront en même tems juger à quel dégré à-peu près l'on possède cette qualité essentielle.

Si, dans la conversation ordinaire, vos récits sont toujours exactement vrais, et ne sont jamais outrés en aucune manière, même dans les cas où il se rencontre un intérêt de le faire, par passion ou autrement, alors, vous avez l'esprit juste.

Si naturellement vous ne concluez jamais du particulier au général, défaut qu'on ne cesse d'observer dans le monde, même parmi les gens d'esprit, ce sera une forte preuve de votre justesse d'esprit

Si,dans les discussions ordinaires ou scientifiques, vous ne prenez jamais l'effet pour la cause, et la cause pour l'effet, vous pouvez croire que vous avez l'esprit juste.

Si habituellement vous ne portez des jugemens sur tous les objets, que lorsque vous avez des motifs suffisans et fondés, ou du moins qui présentent une grande probabilité, croyez qu'en général vous avez l'esprit juste.

Ces exemples suffisent pour faire voir qu'on peut, sans craindre de se tromper, juger de la justesse d'esprit, et que cette qualité est bien plus rare qu'on ne pense : un détail plus grand serait inutile et n'est pas de mon sujet.

La seconde qualité qui n'est pas moins essentielle, et qui est l'accompagnement naturel, et, pour ainsi dire, nécessaire de la première, c'est un *discernement exquis.*

Distinguer clairement un objet d'un autre ; ne pas confondre les objets essentiels et caractéristiques, avec ceux qui ne sont qu'accessoires ; savoir classer chacun dans son ordre naturel, et lui assigner sa vraie place, il n'y a plus alors de confusion ; l'apperçu est net, et l'on évite l'erreur. Il faut en excepter les cas graves, difficiles ou compliqués ; mais alors, la confusion est dans la chose même, et c'est-là aussi où l'on a besoin de réunir toutes les connaissances aux qualités de l'esprit.

La troisième qualité est une *conception facile.*

C'est le talent de saisir toujours le vrai, le bon côté de chaque objet, et de l'appercevoir en entier. Il faut cependant convenir que cette heureuse qualité demande plus ou moins de tems, suivant les individus, et quelquefois un concours imprévu de circonstances pour en hâter plutôt ou plus tard le développement; il est encore vrai qu'elle tient autant et peut-être plus à la sorte d'éducation qui sait déterminer une forte application, qu'à notre entendement inné; ainsi, la conception commune doit ici suffire.

Telles sont les qualités qu'on doit regarder comme indispensables pour pouvoir parvenir à être, non pas un grand, un savant médecin, mais, ce qui vaut infiniment mieux, un bon praticien. Si elles vous manquent, vous auriez beau vieillir dans l'exercice de la médecine, vous ne seriez jamais un heureux médecin. Vous obtiendrez des succès sans doute (quel est l'homme, quelqu'ignorant qu'il soit, qui ne s'en vante pas?); mais vous n'en jouirez que d'une manière précaire. Vos fréquens revers ne manqueront pas de les effacer; ils empoisonneront votre vie de bien des amertumes, et peut-être même du dégoût de votre état. Ce n'est donc pas seulement par égard pour vos semblables, et par un saint respect pour l'humanité, mais c'est encore pour vous, pour votre bonheur particulier, que je vous interdirai, si ces qualités vous manquent, l'étude de cette profession distinguée que vous ne feriez que déshonorer. Le permettre, serait manquer à tous les devoirs à la fois. Il est tant d'autres professions, où ces qualités ne sont pas nécessaires, que la

condescendance sur cet objet est une faiblesse vraiment criminelle.

Quant aux autres qualités, telles que la *mémoire*, la *réflexion*, l'*attention aux détails*, etc., comme elles ne naissent et ne demandent que de la culture, c'est à l'éducation qu'elles appartiennent particulièrement.

Il n'est pas moins de son domaine de faire naître et d'inspirer les vertus particulières que l'état de médecin nécessite, et que le praticien doit journellement pratiquer. Ce détail est ici d'autant plus inutile, qu'on le trouve dans nombre d'auteurs. *Jean-Grégory*, professeur, d'Edimbourg, en a traité *ex professo*; son livre est intitulé: « Discours sur les Devoirs, les Qualités et les Connaissances du médecin.

L'auteur donne aussi dans cet ouvrage une sorte de cours d'études; mais à cet égard je ne partage pas son avis, comme on le verra par la suite. Ici, comme par-tout, on voit toujours les professeurs exiger qu'on soit parfait; la perfection est sans doute une bonne chose à présenter aux étudians, mais ce doit être comme le point mathématique, et non pas comme un devoir rigoureux, sur-tout dans les arts pratiques; car, sans cela, où en serait-on? Pour obtenir généralement le bien, n'exigeons que l'essentiel et ce qui est à la portée du plus grand nombre. Il y a plus, exiger que chacun soit parfait dans l'exercice de l'art médicinal, c'est en quelque sorte en proclamer l'inutilité, et s'il était bien vrai qu'il fallût nécessairement qu'un médecin fût, pour ainsi dire, universel en science et en vertus, il en résulterait bientôt la conclusion la plus fâcheuse pour l'exercice de l'art. En effet, ce

serait consacrer les abus dont on a tant à se plaindre, c'est même tuer l'émulation, en voulant la faire naître ; c'est en un mot, porter le coup mortel tout à la fois, et à la confiance publique, et à la foule des artistes même instruits. D'ailleurs, comment faire adopter ce raisonnement de la part du public qui, d'un côté, exigerait de la perfection dans les médecins, tandis qu'il a l'impudeur et la hardiesse d'employer journellement, et encore de préférence, des intrus, des hableurs et des ignorans ; d'écouter et même de suivre les avis du premier discoureur, du téméraire, ainsi que de la femmelette ?

Disons le vrai : jusqu'ici les auteurs ne veulent faire que des médecins parfaits, de grands et d'excellens médecins ; pourquoi ? parce qu'ils sont censés n'être élevés que pour les grands à qui il semble qu'il faut savoir plaire, comme il faut savoir les guérir. Pour moi, je voudrais au contraire qu'on ne s'occupât nullement des riches : qu'a-t-on besoin de leur donner des moyens ? s'ils sont dupes, c'est leur faute. Quoi ! lorsqu'il s'agit d'un grand, c'est le plus scientié, c'est le plus excellent médecin qu'il faut ; et s'agit-il du reste des hommes qui est immense ? le plus ignorant suffit : quelle monstruosité ! quelle injure à l'humanité ! tâchons ici de la venger. Oui, c'est pour le commun des hommes, c'est pour tout le peuple, et principalement pour la campagne, ce qui compose sans contre-dit la classe la plus nombreuse et la plus utile, et qui néanmoins est entièrement abandonnée à cet égard ; en un mot, c'est pour tous, que je veux des médecins, non pas parfaits, ce qui est d'une exécution impossible, et

même ce qui à bien des égards n'est pas à désirer; mais des médecins bons praticiens : ma cause est ici celle de l'humanité toute entière, et c'est une cause trop sacrée pour que toute autre ne doive pas y être subordonnée.

Ainsi, mon fils, soyez médecin parfait, si vous le pouvez : alors, vous serez un homme rare ; mais tout en le désirant, je suis loin de l'exiger ; c'est le bien petit et le très-petit nombre qui est né pour la perfection. Au surplus, quoiqu'il en soit, avant même de viser à la perfection, et quand bien même on serait né pour jouir de ce rare bonheur, encore avant tout, faut-il s'assurer d'avoir tout ce qu'il faut, et acquérir toutes les connaissances nécessaires pour être d'abord bon praticien. C'est ce but essentiel que j'ai principalement en vue dans cet ouvrage; c'est aussi pour l'atteindre, qu'après avoir fait l'épreuve de rigueur sur vos dispositions intellectuelles, je vais tâcher de vous indiquer les meilleurs moyens d'y parvenir. Ainsi,

1.° Je vous choisirai une bibliothèque convenable.

2.° Je vous indiquerai la marche de vos études.

3.° Je vous présenterai les deux points de vue les plus intéressans dans la pratique, celui de vous faire éviter la plupart des écueils qui se rencontrent dans l'exercice de l'art, et en même tems celui qui doit vous conduire à la meilleure manière d'exercer la médecine.

Ces trois traités embrasseront toute l'étude médicinale, et rempliront conséquemment le but de cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE NÉCESSAIRE.

NOTRE objet n'est pas, comme on le voit par le titre, de présenter ici une compilation aussi fastidieuse qu'inutile d'un grand nombre d'ouvrages de médecine; nous n'indiquerons même pas les ouvrages purement classiques qui sont absolument nécessaires à l'élève, tels que ceux qui traitent de l'anatomie, de la botanique, de la chimie, etc.: on ne manque jamais de se procurer ces sortes de livres, au fur et à mesure qu'on suit ces différens cours dans les écoles.

On ne parlera pas non plus des ouvrages qui ont été faits *ex professo* sur un sujet particulier de médecine; ils sont en trop grand nombre. Cette tâche serait cependant bien intéressante, mais elle demande un ouvrage *ad hoc*, d'un grand travail, et qui certainement n'est pas du ressort de celui-ci. En faveur de l'élève, nous présenterons un apperçu général à ce sujet dans le cours de ce chapitre.

Je me contenterai donc de présenter seulement une notice des traités principaux qui sont absolument nécessaires à l'élève, soit commençant ses études, soit débutant dans l'exercice pratique, en y ajoutant quelques remarques que je croirai lui être utiles.

Les livres de médecine proprement dite, sont sans doute l'attelier principal du médecin prati-

cien ; mais comme, outre les connaissances purement médicinales, il doit encore savoir la chirurgie et la pharmacie, et même exercer en partie, autant qu'il lui est possible, ces deux professions auxiliaires, nous avons jugé à propos de joindre à la notice des livres de chirurgie, celle de l'*armamentarium* chirurgical le plus commun et qui est d'un usage journalier, ainsi que celle de son apothicairerie : de même à l'article des livres de pharmacie, nous y joindrons une liste simple des médicamens les plus communs relatifs à chaque indication prise en général, et encore nous aurons soin de choisir de préférence ceux dont la vertu et l'action sont authentiques et reconnues par l'expérience. Par-là, l'élève saura d'abord quelles sont, parmi le nombre immense des drogues, celles qu'il doit connaître et étudier particulièrement : par-là, il pourra encore se former au besoin une pharmacie suffisante, au moyen de laquelle il satisfera à tous les cas ordinaires et les plus fréquens.

Ainsi, ce chapitre sera divisé en trois articles, compris sous le titre de livres de médecine, livres de chirurgie, et livres de pharmacie.

Dans chaque partie les livres seront classés selon la marche de l'étude à suivre.

ARTICLE PREMIER.

LIVRES DE MÉDECINE.

Cet article comprend trois classes : la première concerne l'élève commençant. La deuxième, l'élève

dégrossi et à l'école. La troisième, l'élève en exercice.

Première Classe de Livres élémentaires de Médecine clinique.

Le *Dictionnaire portatif des Termes de Médecine*, par LAVOISIER, vol. *in*-8.°, Paris, 1793.

Cet ouvrage familiarisera bientôt l'étudiant avec le langage de l'art; il l'apprendra avec plus de facilité, parce qu'il trouvera l'étymologie de tous les mots qui cesseront d'être barbares pour lui.

BUCHAN, traduit par *J. Duplanil.*

Cet ouvrage doit ébaucher l'étudiant, c'est son catéchisme médicinal; aussi, je lui recommande de l'apprendre, pour ainsi dire, par cœur. Je m'explique; je veux dire seulement les symptômes de de la maladie et la curation. Le reste peut être lu, sauf à en croire ce qui est évident, et à laisser ce qui n'est que conjectural; ce dont on sera à même de juger, lorsqu'on sera imbu des principes qu'on trouvera suffisamment répandus dans ces élémens.

TISSOT. *Avis au Peuple* .....

Cet ouvrage, peut-être trop connu, doit, ainsi que *Buchan*, ébaucher aussi l'étudiant à qui seul il convient, et non au public qu'il abuse, comme nous allons le dire tout à l'heure.

DIDELOT. *Avis aux Gens de la campagne sur les maladies les plus communes* .....

Ce livre, faible par le raisonnement qu'il faut laisser de côté, n'a de mérite, comme beaucoup d'autres, que par la pratique qui est consignée pour les maladies dont il donne le traitement.

RÉFLEXIONS.

Règle générale. Dans quelques livres que ce soit, les étudians liront les raisonnemens, puisqu'ils ne peuvent faire autrement, mais je leur conseille, sur-tout dans le commencement de leurs études, de ne s'en occuper en aucune manière, mais bien de la pratique, parce que c'est-là où l'on trouve tous les faits : or, ce sont principalement les faits dont l'élève doit faire sa première étude et qu'il doit s'inculquer dans la mémoire.

Quant aux deux derniers ouvrages dont nous venons de parler, nous dirons que leur but est encore plus manqué que celui de *Buchan*, puisqu'ils sont beaucoup moins étendus, soit à l'égard des maladies en elles-mêmes, soit à l'égard des connaissances de détail nécessaires pour pouvoir parvenir à distinguer chacune d'elles et les caractériser parfaitement de manière à établir un traitement convenable; mais le but de tous, il faut le dire, est une pure chimère; vouloir faire des médecins avec un livre, sans autre étude, est une absurdité, et l'injure la plus grande qu'on puisse faire à l'humanité. On se croit obligé de tenir ici ce langage, parce que ces livres sont fort répandus, et qu'il est nécessaire d'éclairer le public, pour qu'il n'en soit ni dupe, ni abusé.

Ce que je viens de dire n'est nullement contradictoire avec le conseil que je donne à l'élève de les étudier; de ce que ces livres sont infiniment loin de procurer les connaissances suffisantes pour exercer la médecine, ils n'en donnent pas moins d'utiles, sur-tout pour un commençant; mais

certes, ce n'est, ni dans un seul livre, ni même dans tous les livres, qu'on peut s'instruire de tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour exercer dignement cet art; il faut encore étudier l'homme dans l'homme; il faut connaître l'homme sain, et l'homme malade; il faut sur-tout le voir et l'étudier dans les hôpitaux et sur son lit de douleur: voilà sans contre-dit le premier des livres, et aucun autre n'y peut suppléer.

Outre les livres dont nous venons de parler, je crois devoir ajouter un supplément pour ceux qui voudront étudier plus. Ainsi, je nommerai:

Les Oracles de Cos, par M. AUBRY, 1 vol. *in-8°*.

LOMNIUS. *Observationum médicinalium libri tres.*

Ce livre précieux me rappelle toujours ce mot de FISES, mon professeur et praticien renommé, *numquam me fefellit Lomnius.*

READ. *Traité des principales Maladies aigues; de la manière de les connaître et de les guérir.*

Laissez le raisonnement, retenez seulement le diagnostic et la curation.

Les deux célèbres mémoires de M. VOULLOGNE qui ont remporté le prix de l'académie de Dijon, l'un sur la médecine agissante, et l'autre, sur les fièvres intermittentes.

LE ROY. *Du Pronostic dans les Maladies aiguës.*

Ce livre d'un professeur de Montpellier, qu'on pourrait intituler *Lomnius revu et corrigé*, ne renferme pas un mot de trop, et tout doit en être appris par cœur.

CLERC. *Histoire naturelle de l'Homme malade.*

Ce livre excellent est fait pour inspirer le goût de la science médicinale.

J'observe

J'observe qu'il serait à désirer qu'on fit un réglement par lequel il serait statué qu'aucun élève ne fût reçu dans une faculté de médecine, sans donner des preuves qu'il est déjà suffisamment imbu des connaissances pratiques répandues dans ces auteurs, ainsi que je le dirai plus amplement dans son lieu.

Je pourrais en proposer bien d'autres, mais il ne faut pas écraser l'élève sous le poids de sa tâche, laissons-le dévorer ces premiers mets les plus substantiels; lorsqu'il en sera suffisamment nourri, il puisera avec bien plus de fruit dans les richesses de l'art, et s'attachera à celles qui lui offriront le plus de lumières; il en parcourra alors les inutilités sans aucun risque.

Deuxième Classe.

Ici, l'étudiant est sous la direction des professeurs; c'est à eux à diriger chaque élève. Nous avons déjà dit que les auteurs classiques des différentes parties de la médecine, qu'on suit à l'école, sont indispensables.

Mais outre cette étude particulière, il n'est pas moins nécessaire et obligatoire de fréquenter journellement les hôpitaux.

Ainsi, l'on doit à cet égard recommencer l'étude des auteurs qui ont été recommandés dans la première classe, soit en les consultant pour le traiment de chaque maladie dont on suit la marche, soit pour se mouler à faire une juste application de ces connaissances à chaque cas particulier.

Tels sont les moyens de parvenir à devenir médecin praticien même à l'école.

Tant à cause de l'importance de l'objet, que

parce que cette étude pratique est de tous les jours et doit durer autant d'années qu'on en passe à l'école, il est avantageux d'ajouter un supplément, ne fût-ce que pour les étudians les plus laborieux ; je dis les plus laborieux, parce qu'en effet, suivre et étudier les différens cours classiques, fréquenter assidûment les hôpitaux, et rédiger par écrit divers objets essentiels, il doit rester bien peu de tems, lorsqu'on veut remplir exactement tous ces genres de devoirs et s'y appliquer ; et ils sont d'autant plus obligatoires, lorsqu'on est sous les maîtres, qu'hors de-là, on ne retrouve plus l'occasion de cette étude. Mais comme nous supposons l'étudiant déjà dégrossi, nous pensons que celui qui est zélé, aura encore le tems de s'occuper avec fruit de cette étude particulière.

C'est donc pour y satisfaire, que nous nommerons ici :

LIEUTAUD. *Précis de la Médecine pratique.*

Cet ouvrage doit être consulté journellement, lorsqu'on suit le traitement des maladies, soit parce qu'il ne présente que les choses essentielles et utiles, soit à cause des observations cadavériques qu'il renferme ; car, avec ce livre, on a *Bonet*, *Manget*, ainsi que beaucoup d'in-folios qui rebutent par leur seule grosseur.

CULLEN. *Elémens de Médecine pratique.*

Malgré son titre d'élémens, j'ai placé cet ouvrage dans la seconde classe, et j'aurais peut-être dû le placer dans la troisième, par la raison qu'il est fortement théorétique, et en conséquence, dangereux pour l'étudiant. Car, s'il est vrai qu'il s'y rencontre par fois quelques théories particulières utiles qui intéressent la pratique, il ne l'est

pas moins, que toutes les autres, quoique présentées d'une manière spécieuse, ne sont propres qu'à gâter l'esprit et le jugement du jeune médecin clinique ; je crois qu'il est à propos de prévenir l'élève à cet égard, afin qu'il ne se livre pas inconsidérement à tout le fatras de ce genre.

Ces deux ouvrages élémentaires de médecine pratique suffisent pour l'étude commençante de l'étudiant à l'école : tous deux ont des defauts, et sur-tout le dernier en a qui sont grands ; l'un est seulement trop laconique, mais l'autre est trop théoricien, tout en marchant de doutes en doutes ; et à cet égard, je répète qu'il est dangereux pour l'élève ; car, il est bon qu'il soit pénétré de cette idée. Au surplus, si l'on doit se mettre en garde contre les théories de cet auteur célèbre, l'on ne doit pas moins pour cela s'abandonner entièrement à sa pratique, et mettre journellement à profit les excellentes leçons qu'il donne à ce sujet.

L'élève lira ensuite avec fruit la *Médecine pratique* de SYDENHAM, traduite par M. *Janth*, 1 vol. *in*-8.°

Il peut étudier encore le *Commentateur pratique* de STOLL, JOSEPH-EYEREL, 4 vol. en latin, 1790.

ASTRUC. *Des Maladies des femmes.*

Laissez-en les causes des maladies ; faites encore peu d'attention à l'explication des symptômes. Quand je vois les auteurs vouloir tout expliquer, et n'être jamais arrêté dans aucun cas, je pense alors à ce passage de l'éclésiaste : *ô vanitas vanitatum!*

Mais en laissant tout le détail théorétique inutile, saisissez la pratique.

Je pourrais encore nommer HARRIS. *De morbis acutis infantum*, ainsi que les deux bons traités

sur le même objet; l'un de *Rosen*, et l'autre *d'Undervood.*

Je conseillerais aussi *le Traité des Fièvres* d'HUXAM.

Les *Maladies des Armées* de PRINGLE.

Le *Précis sur les Maladies épidémiques* de RETZ.

Il y en a sans doute bien d'autres à nommer; mais, comme je l'ai dit, les traités particuliers ne concernent pas cet ouvrage.

Troisième Classe.

Ici, l'étudiant n'est plus un élève, il est docteur, il sait déjà son état; ainsi, strictement parlant, notre tâche est remplie à cet égard. Cependant, ce médecin est loin de savoir tout ce qu'il faut, et si l'étude qu'il lui reste à faire, doit être en raison du nombre des auteurs, elle est immense. Nous ne pouvons entrer ici dans ce détail; il faudrait nommer, pour ainsi dire, toute la bibliothèque médicinale; nous nous contenterons donc, puisque cet objet concerne l'éducation, de présenter quelques généralités utiles.

1.° Dans cette classe sont compris tous les bons auteurs qui ont traité *ex professo* un sujet particulier pratique.

Il serait sans doute intéressant de les nommer, ou plutôt de donner un abrégé succinct de tout ce qu'ils renferment d'utile; mais c'est un livre à faire, comme nous le dirons bientôt. Cet ouvrage qui serait si économique, si utile pour le jeune médecin, et qui contribuerait le plus à son avancement, devrait bien tenter quelques praticiens instruits et consommés, qui ont le bonheur de

posséder, ou qui peuvent jouir d'une bibliothèque complette.

En attendant ce travail dont nous désirons vivement l'exécution, indiquons les auteurs qui s'en sont occupés du moins en partie :

L'*Histoire de la Médecine* de LECLERC, 1 vol. *in*-4.°

Les *Observations sur les Maladies épidémiques*, par le PECQ de la Clôture, 3 vol. *in*-4.°

Les *Observations de Médecine* de RICHARD, 2 vol. *in*-4.°

RETZ. *Nouvelles de Médecine.*

L'on y prend une notice judicieuse de tous les ouvrages modernes. Encore faudrait-il en retrancher tous les extraits des ouvrages jugés inutiles ou mauvais. En effet, à quoi bon employer son tems à des choses inutiles ou pernicieuses? Sans doute il est des ouvrages mauvais où il se rencontre du bon; alors, l'on doit recueillir seulement ce qui est utile. En suivant judicieusement cette méthode, et ne recueillant que ce qui a rapport à la pratique, combien de cent volumes se trouveraient réduits à un seul?

FOURCROY..... *Journal des Découvertes relatives aux différentes parties de l'art de guérir.*

Je cite ici cet ouvrage, quoiqu'il embrasse, conjointement avec ceux de médecine, des matières chirurgicales, sur-tout des travaux chimiques, ainsi que des objets d'histoire naturelle.

La médecine comprend en général toutes les branches de l'art; c'est donc dans cet article particulier, que j'ai dû le placer de préférence.

Cet ouvrage est des plus judicieux, et il ne peut être qu'un excellent guide.

Le Journal de Médecine.

En général le médecin praticien doit être abonné aux journaux qui concernent sa profession, ne fût-ce que pour se mettre au courant des découvertes et des tentatives qui occupent les gens de l'art.

Quant à celui de médecine dont il est question, je conseille au jeune medecin clinique de ne s'occuper que des observations pratiques, ou des vues et des découvertes qui y sont relatives; tout le reste ne mérite pas l'attention de celui qui, trop neuf encore dans l'exercice de l'art, est chargé d'un dépôt sacré, déjà assez difficile pour lui; sa première occupation, toute son occupation doit être de se munir avant tout des seules connaissances propres à s'acquitter dignement d'une si belle tâche.

Disons encore pour l'utilité du jeune praticien, deux mots de ce journal, vu seulement du côté pratique.

L'on voit facilement à la lecture de cet ouvrage, qu'on pourrait réduire les quatre-vingt-seize volumes à un seul, en n'en prenant, comme je viens de le dire, que ce qui intéresse directement la pratique, et on le rendrait des plus utile en classant par ordre chaque matière dont on ferait le résumé sous un titre particulier. Mais d'où vient ne l'a-t-on pas fait, et qu'on a préféré de faire à grand'peine une table d'un volume *in*-4.° qui est si compliquée, si embrouillée, qu'elle en devient presqu'inutile; l'intérêt seul du compositeur en est la cause. L'ouvrage utile eût alors empêché de vendre la collection entière, et telle n'était pas sans doute l'intention du compositeur; toutes les fois que l'intérêt particulier est en opposition avec

l'avantage de l'art, rarement ce dernier l'emporte.

RÉFLEXION UTILE.

Pourquoi, en suivant judicieusement la méthode des derniers ouvrages qu'on vient de citer, ne pas donner, eu égard à la pratique seulement, l'abrégé des anciens auteurs bons et utiles, comme on donne celui des modernes? Cet abrégé bien fait serait même préférable à une bibliothèque toute entière; nous l'avons déjà dit, ce serait rendre le plus grand service aux étudians, aux jeunes médecins et à l'art même. D'abord, ce serait, comme nous venons de le dire, épargner la dépense d'une grande bibliothèque; or, on sait que cette dépense est presque toujours au-dessus de la fortune de la plupart des médecins, et sur-tout de ceux des petites villes. Un avantage non moins essentiel, et beaucoup plus précieux, c'est que ce compendium ferait naître le seul goût de l'utile; enfin, il épargnerait un tems considérable. Ainsi, d'un côté, n'étudier que l'utile et le vrai; et de l'autre, employer plus de tems à visiter les malades, les voir plus souvent; enfin, méditer sur les maladies, sur leurs variétés infinies, ainsi que sur leurs différens traitemens; vrai moyen, et de multiplier les bons praticiens, et d'avancer l'art pratique.

A la fin de ce chapitre, nous étendrons encore cette idée utile.

Allen, dans son *Traité de la Médecine ancienne et moderne*, a ébauché cet ouvrage; mais conduit-il le praticien par les principes certains dans tous les cas? Voilà l'ouvrage que je desire, afin qu'on ne taxe plus dorénavant aussi mal-à-propos la

médecine d'être conjecturale, et que le médecin soit en effet entièrement sûr dans toutes ses décisions.

2.° Nous ne finirons pas cette grande classe sans parler des grands maîtres de l'art; nommer les *Baillou*, les *Sydenham*, les *Morthon*, les *Baglivi*, c'est déjà imposer le respect et l'admiration; nommer encore, mais seulement quant à la pratique, et sur-tout pour le génie médicinal, les *Boërrhaave*, les *Swieten*, les *Hoffman*, les *Bordeu*, c'est tout dire; avec de tels hommes, on est loin de chercher un blâme quelconque, ils sont même au-dessus de l'éloge.

Ainsi, ce ne sont pas des leçons à donner ici, ce sont des modèles que nous présentons aux gens de l'art; c'est en lisant, en étudiant, en méditant ces grands hommes, que l'on obtiendra la perfection, si l'on est assez heureusement né pour la posséder.

J'encourrais sans doute un reproche général, si j'omettais de parler d'*Hippocrate*.

Ce législateur de la médecine est un si grand homme, il est si au-dessus de tous les hommes, qu'on peut se permettre d'en dire tout ce qu'on voudra, sans rien ôter à la vénération qui lui est due.

Ainsi, en faveur des jeunes médecins qui ne l'auront pas lu, je me hasarderai de dire librement mon avis.

Tous les médecins parlent de cet homme divin, et cependant, ce n'est pas le praticien qui le lit; pourquoi cela? voici le mot de l'énigme de cette conduite. D'un côté, on y trouve tant d'inutile, de l'embrouillé, du théorétique si usé, et même j'ose

dire, tant d'ennuyeux, vu l'état actuel de nos connaissances, que cet ouvrage pris en masse, est devenu hors du goût général; d'un autre côté, tout ce qu'il y a de bon, tout l'excellent a fait, depuis plus de deux mille ans, la principale pâture de la plupart de nos bons auteurs, ensorte que sa doctrine, ses principes, en un mot, tout ce qu'il a pensé d'utile, nous est donné éparpillé dans tous les auteurs qui l'ont suivi et qui l'ont pris pour guide. Ainsi, avouons le de bonne foi, l'on peut être excellent praticien, l'on peut même être digne de l'école de Cos, sans avoir lu Hippocrate.

D'après cela, n'est-ce pas un grand ridicule de la part de quelques auteurs scientifiques de se mettre l'esprit à la torture, pour vouloir expliquer ce qu'il y a dans ses ouvrages d'obscur et d'inexplicable? Cependant, on accorde une grande gloire à cette recherche oiseuse, comme si la science elle-même tenait à la phrase d'un seul homme: quelle manie! et que les grands hommes par fois sont petits!

Il me semble qu'il serait sage de laisser de côté tout le théorique d'Hippocrate, qui ne vaut pas mieux que tout ce qui a été fait depuis en ce genre; de laisser tout ce qui est inutile à la pratique, tout ce qui est obscur et inintelligible, tout ce qui même ne quadre pas avec les immenses découvertes faites depuis; enfin, en général et en deux mots, de ne conserver que ce qui intéresse la pratique d'une manière utile et évidente; alors, on aurait un Hippocrate qui serait lu de tous, et l'on ne verrait plus comme aujourd'hui des médecins en parler, tandis qu'ils n'ont peut-être jamais vu même la couverture du livre.

Comme cette idée a été réalisée en grande partie, et d'après ce que nous venons de dire, nous terminerons par donner ce conseil au jeune médecin : c'est de ne porter nullement son application sur l'Hippocrate philosophant, théorisant, mais bien sur l'Hippocrate utile dont nous venons de parler. Nous indiquerons en conséquence,

1.° *Les Aphorismes* traduits par *Lefebvre-de-Villebrune.*

2.° *Les Epidémiques.*

3.° *Les Observations cliniques.*

4.° *Ses Prénotions coaques.*

5.° *Ses Prognostics.*

6.° *Les Oracles de Cos*, par AUBRY, 1 vol. *in*-8.°

Veut-on tous ces chef-d'œuvres en racourci? voyez l'*Hippocrates contractus*, par BURNET.

Ces ouvrages doivent faire le sujet des méditations du médecin, et lui servir de modèles.

ART. II.

LIVRES DE CHIRURGIE.

Qu'est-ce que ces élémens, ces principes de chirurgie, où l'on revendique si mal-à-propos ce qui n'appartient qu'à la médecine proprement dite, et où encore on a la mal-adresse de n'en prendre que ce qui est défectueux?

Quand je vois nombre d'ouvrages où l'on a voulu ridiculement mettre la médecine à la portée du commun des hommes, je suis toujours tout étonné de n'en pas voir de composés pour enseigner les moyens simples et faciles que tout le monde

peut employer pour pratiquer ce qu'on appelle la petite chirurgie.

La saignée, l'application des sang-sues, l'emploi, le pansement et l'entretien des divers vésicans, le moxa, les cautères, les bandages, l'accouchement naturel, et tout ce qui est du ressort d'une exécution manuelle facile; la connaissance du traitement des tumeurs bénignes, des plaies, des brûlures et de leurs dégrés, des ulcères, etc.; si l'on ajoutait à tout cela les soins et les qualités des gardes-malades; tous ces objets simples, mis à la portée de tout le monde, feraient la matière d'un livre intéressant à tous égards. Ici, ce sont les sens qui sont le principal juge; tout leur est soumis, et très-rarement est-il besoin de grands raisonnemens. Malgré cela, ce livre utile est à faire, tandis que ceux de médecine qui sont analogues, et dont l'inutilité, l'abus et le danger frappent les bons esprits, il y en a une foule: quelle en est la cause? je crois la deviner. C'est que rien n'est plus aisé, et en même tems plus flatteur, que de faire le métier de mauvais médecin. Pour faire la petite chirurgie, il faut de l'application; cela exige des soins et des assujétissemens; il y a des répugnances qu'il faut vaincre; enfin, il faut avoir des qualités, de l'adresse, une sorte de talent; au lieu que pour faire mal la médecine, il ne faut rien de tout cela; un peu de jargon, voilà tout: auprès des sots, l'effronterie vaut la science.

Peut-être même que le livre de chirurgie dont il vient d'être question ne prendrait pas, quoiqu'il n'y ait pas de livres banaux de médecine qui n'aient été saisis avec enthousiasme: flattez l'amour propre

des hommes, en même tems que leur paresse, vous ne manquerez jamais de réussir, même en les trompant; c'est de ces deux vices qu'est née cette médico-manie universelle dont l'abus est un des plus grands fléaux de l'espèce humaine. Or, l'ouvrage chirurgical dont nous venons de parler, n'étant pas fait pour flatter suffisamment ces vices, manquerait son but, de devenir d'une utilité générale. Au surplus, un ouvrage, par cela seul qu'il est censé très-facile à faire, ne se fait pas, parce qu'il ne contenterait personne. En effet, celui-ci ne satisferait, ni l'amour propre de l'auteur qui croirait n'en retirer aucune gloire, ni le public, soit ceux qui, s'occupant de cet état, se prétendraient bien et suffisamment instruits, soit ceux qui ne veulent jamais s'instruire, ou qui veulent tout savoir sans avoir jamais rien appris. Ainsi, l'utile n'est donc rien, même en fait d'humanité, si cet utile ne plaît pas; tandis que ce qui est ridicule, absurde, ou même dangereux, est accueilli, s'il plaît; tel est l'homme.

Quoiqu'il en soit, pour l'utilité de l'étudiant qui débute, nous désirerions cet ouvrage classique; l'on en trouvera une ébauche à l'article des maladies chirurgicales. Cet ouvrage, s'il était bien fait, serait sans contre-dit bien préférable à ces cours de chirurgie, où, pour vouloir donner dans le scientifique, l'on gâte l'esprit de l'élève, au lieu de l'instruire.

Nous diviserons cet article, ainsi que nous l'avons dit, en trois classes : la première sera pour les livres; la deuxième pour les instrumens nécessaires; et la troisième pour la pharmacie chirurgicale.

LIVRES.

L'*Histoire de la Chirurgie* de PEIRILHE, 3 vol. *in*-4.°

HEISTER... *Institutiones Chirurgicæ*, en latin, ou bien les *Institutions de Chirurgie* de HEISTER, traduites du latin par *Paul*, avec le supplément, 3 vol. *in*-4.°

Cet ouvrage, qui embrasse toutes les parties de la chirurgie, suffit pour remplacer tous ceux qui lui sont antérieurs.

Si l'on est curieux d'en savoir seulement le nom et les titres, on trouvera dans cet auteur un index particulier qui donne la nomenclature de tous les ouvrages jusqu'à lui; mais au fait, qu'apprend cette nomenclature aux chirurgiens? On peut calculer, d'après elle, le nombre des écrits; mais où est l'utile? L'auteur a voulu prouver son érudition, voilà tout. N'eût-il pas mieux valu ne parler que des bons ouvrages, porter son jugement motivé sur les objets utiles renfermés dans chacun d'eux, et indiquer en même tems ce qu'il y a de mieux à suivre; cet index eut été lui-même un ouvrage recommandable, tandis que cette simple nomenclature, qui donne seulement le titre de tous les ouvrages bons ou mauvais, sans les juger en rien, est absolument inutile.

BELL. *Cours de Chirurgie.*

Cet ouvrage qui vient de paraître, est tout aussi complet que celui d'*Heister* qu'il efface à tous

égards, soit par le grand nombre d'observations de pratique qu'il renferme, soit parce que tous les objets y sont traités d'après les connaissances modernes qui ont été acquises depuis *Heister*.

On y remarque sur-tout la manière de traiter les maladies des os, ainsi que celles des yeux et de la bouche.

La partie qui traite des opérations, est même supérieure au traité de *Ledran*, qui est cependant le meilleur que nous ayons eu en ce genre pendant long-tems.

La partie qui concerne les luxations et les fractures, est également supérieure aux traités de *Petit* et de *Duverney*.

Je nommerai encore par supplément, outre *Ledran*, *Petit* et *Duverney*, dont il vient d'être parlé, comme ayant traité en général l'une des cinq principales parties de la chirurgie,

BELL, le même auteur que ci-dessus. *Traité des Ulcères.*

SUE. *Traités des Bandages.*

Enfin, pour terminer par ce qu'il y a de mieux en ce genre,

Le *Traité de la Médecine opératoire*, par SABATIER, 3 vol. *in*-8.°, ouvrage tout récent et qui répond parfaitement à la réputation de son auteur.

Les *Œuvres chirurgicales* de POTT, traduites de l'anglais, 2 vol. *in*-8.°

Le *Journal de Chirurgie*, par de SAULT, 4 vol. *in* - 8.°

Après ces traités généraux, l'on devrait voir ici l'énumération des bons ouvrages pratiques qui ont embrassé un objet particulier de chirurgie,

Ce travail serait d'autant plus essentiel que, dans ce siècle sur-tout, la chirurgie n'a pas cessé de faire des progrès dans toutes ses parties; mais aussi par cela même ils sont en grand nombre, et comme je l'ai dit, ce détail ne concerne pas cet ouvrage.

Je dirai seulement, pour satisfaire à cette omission, que tous les bons ouvrages en ce genre sont assez généralement connus et justement appréciés, parce que le jugement sur ces sortes d'ouvrages est plus facile et en conséquence moins sujet à erreur, que sur ceux de médecine.

Enfin, j'ajouterai que, dans cette partie, l'exercice de la main n'est pas moins indispensable que celui des connaissances et du raisonnement; c'est donc auprès des bons maîtres et dans les hôpitaux, qu'il est nécessaire de prendre des leçons suffisantes; or, c'est-là qu'on trouvera les bons livres à étudier, en même tems que les sujets à opérer; enfin, c'est-là, et ce n'est que là, qu'on peut, avec de l'application et une étude réfléchie, devenir un bon chirurgien.

D'après cela, il est clair qu'un réglement sage, et même que l'humanité exige, serait celui qui ordonnerait qu'aucun chirurgien ne fût reçu, que préalablement il n'eût travaillé manuellement dans un hôpital général pendant trois ans au moins; car, sans cela, il peut, il est vrai, faire la petite chirurgie, mais c'est tout; cependant, qu'arrive-t-il? l'amour propre et l'intérêt ne souffrent pas qu'il s'en tienne là. Ce même homme qui ne sait pas la chirurgie, ne manque pas de franchir le pas; il tranche bientôt du médecin, et le voilà homicide, même sans le savoir; souvent il veut aussi hasarder de faire la chirurgie plus relevée,

et ici, comme dans la médecine, il fait les plus hautes sottises.

C'est à une administration qu'anime la bienfésance, qu'il est réservé d'arracher à l'ignorant sa proie; ici, c'est servir doublement l'humanité; en empêchant le mal que fait l'ignorant, c'est encourager en même tems l'homme instruit à faire le bien.

ARMAMENTARIUM NÉCESSAIRE.

Nous ne parlerons ici que des instrumens qui sont d'un usage journalier, ceux qu'on doit toujours avoir sous la main.

On en trouve l'énumération dans *Heister*, et attendu sa briéveté, j'en donne ici la copie. Ce sont :

1.° Des lancettes petites et grandes.

2.° Des ciseaux droits et courbes.

3.° Des pinces dentelées.

4.° Des bistouris, droits, courbes et fenêtrés.

5.° Des sondes, rondes, creuses, et se terminant, ou en cuillère, ou par une ouverture en long.

6.° Des spatules, ou obtuses, ou pointues, ou ouvertes dans le bout par une ligne longitudinale.

7.° Enfin, des aiguilles droites ou courbes.

J'ajouterais,

8.° Des bongies creuses à sonde, de gomme élastique.

9.° Une petite seringue de gomme élastique pour les injections dans le canal de l'urètre.

10.° Un trois-quart.

APOTHICAIRERIE

APOTHICAIRERIE CHIRURGICALE.

La description de cette pharmacie obligée, qui se trouve également dans *Heister*, consiste dans les médicamens suivans :

1.° L'onguent disgestif.
2.° L'onguent égiptiac, c'est-à-dire, détersif.
3.° Les baumes, soit dit, vulnéraires; tels que le baume d'arceus ou samaritain, le baume de copahu, la thérébentine.
4.° Des emplâtres, telles que celles de diapalme et de diachilon, l'emplâtre stiptique de Crollius.
5.° La pierre infernale.
6.° Les bandages.

J'ajouterais,

7.° De l'agarie préparé.
8.° De l'extrait de Saturne.
9.° Du mercure.
10.° De l'huile de tartre.
11.° De l'esprit de vin.
12.° Du camphre.
13.° Un sparadrap simple.
14.° Du vitriol blanc.
15.° Du précipité rouge.

ART. III.

DE LA PHARMACIE.

La pharmacie comprend,

1.° La connaissance des médicamens, celle de

leurs vertus, de leurs indications générales, de leur dose, c'est-à-dire, de tout ce qui fait partie de la matière médicale.

2.° Le choix, la préparation et la conservation des drogues.

3.° La manière de les employer et celles d'en faire le mélange; c'est ce qu'enseignent les pharmacopées dans lesquelles on trouve des formules de tout genre.

Quand on voit la multiplicité des médicamens simples où l'on a mis à contribution les trois règnes, et pour ainsi dire, toutes les substances de la nature; quand on lit des in folios de formules de toute sorte qui, à l'exception d'un très-petit nombre que la pratique met en usage, sont à peine connus même des maîtres de l'art; quand on voit dans une seule composition jusqu'à cent drogues et plus, dont plusieurs sont d'une vertu opposée; comment ne pas croire qu'on veut exprès insulter en quelque sorte au tempérament du malade? n'est-ce pas encore injurier la nature si simple dans ses moyens, et qui, selon les vrais connaisseurs, n'a besoin que d'un peu d'aide pour faciliter ses opérations? Enfin, par un luxe aussi massif, n'est-ce pas chercher à encombrer l'exercice médicinal, de manière à ce que l'art ne puisse faire un pas vers la perfection?

Qu'à côté de ce luxe trompeur, et fait, par son immensité effrayante, pour rebuter l'étudiant le plus zélé, on jette un coup d'œil sur le petit nombre de formules d'un hôpital avec lesquelles cependant le médecin guérit ses malades, n'est-on pas en droit de conclure, en fésant cette observation frappante, que la charlatanerie n'est pas

seulement le partage de l'homme, mais qu'elle se glisse jusques dans les sciences ; car, rien n'est plus certain que le plus grand nombre des matériaux de ce pompeux étalage est absolument inutile à l'art : de plus, comment croire que toutes les drogues d'une composition officinale fassent chacune leur effet particulier ? comment encore distinguer celle qui est d'une vertu supérieure, de celle qui ne sert que d'adjuvant ? et même à quoi bon la plupart de ces adjuvans ? Si l'indication appelle la substance qui a le plus d'énergie, toutes les autres qui sont plus faibles, ne font qu'éloigner du but ; si l'on en veut de plus faibles, pourquoi employer en même tems celle qui est plus forte ? Citons quelques exemples, et sur mille, choisissons les plus simples, ceux qui sont à la portée de tout le monde. On ordonne toujours ensemble les quatre farines, soi-disant résolutives ; mais je demande si, dans le cas où elles sont égales en vertu, une seule ne suffit pas ; et alors, c'est chercher à compliquer et à mettre de la difficulté pour rien. Si elles sont inégales, pourquoi ne pas choisir, ou la plus forte, ou la moins énergique selon les indications ? Dans tous les cas, il est évident que cette complication n'est que charlatanerie ; cela est si vrai, que jamais on n'a pensé que trois ou deux de ces farines n'étaient pas égales aux quatre réunies ; il en est de même des plantes émollientes. On en ordonne toujours de cinq à six espèces ; mais à quoi bon ? Si la mauve est une des meilleures, et la plus facile à trouver, pourquoi en ordonner d'autres qu'il est plus difficile de se procurer, et de plus, sur le compte desquelles on peut se tromper ? encore un coup, charlatanerie.

C'est la science qui veut se parer d'ornemens inutiles ; encore s'ils n'étaient qu'inutiles ! mais le pire, c'est qu'ils sont préjudiciables au peuple, et sur-tout à celui des campagnes, pour qui la moindre difficulté dans l'exécution, est un des grands obstacles à l'emploi des secours médicinaux et une occasion de s'y soustraire.

Ce que je dis ici de ce qu'il a de plus simple, que serait-ce, si j'entrais dans le détail des compositions pharmaceutiques ?

Un philosophe qui réfléchit sur cet assentiment général des auteurs en ce genre, voit clairement que la médecine s'est principalement occupée de ce qui a pu flatter et leurer les grands et les riches, mais guère de secourir efficacement la classe infortunée du peuple.

Ajoutons encore ici qu'on ne parviendra jamais à la perfection dans cette partie, que lorsqu'on s'appliquera particulièrement à n'employer que les remèdes simples.

Convenons aussi que c'est ne pas entendre les progrès de l'élève, que de vouloir lui présenter sur le champ les mille et une substances de la nature, avec leurs espèces et leurs variétés, dont les trois quarts au moins sont inutiles à l'exercice de l'art.

Retranchons-lui de même toutes ces formules que le sage praticien méprise si fort : qu'il s'occupe de ces sortes d'études, quand il saura l'esssentiel, à la bonne heure ; encore ne sera-ce alors qu'à son tems perdu ? mais il est de son intérêt, comme il est du devoir de l'instituteur, de ne lui présenter d'abord que l'essentiel, et ce qui est en même tems d'une utilité démontrée.

Ces justes limites seront notre boussole dans cet article que nous diviserons en deux parties, dont la première concerne les livres, et la deuxième les médicamens.

LIVRES.

D'après ce que nous venons de dire plus haut, l'on voit que les pharmacopées et la matière médicale ne devraient faire qu'un ; et s'il était bien nécessaire d'avoir et d'étudier des pharmacopées, on devrait tout au moins supprimer ces in-folios indigestes qui, sans rien apprendre à l'élève, ne font que l'embrouiller à son début dans l'exercice médicinal, et l'on rendrait un grand service à l'étudiant, de les reduire à un petit nombre de pages qui contiendraient les seules compositions usuelles, celles qui sont d'une utilité réelle et reconnue, encore faudrait-il les simplifier autant qu'il serait possible; car, c'est la manie de ne rien employer que par formules compliquées, qui a le plus retardé les progrès de la pratique médicinale ; cette assertion est avouée de tous les bons praticiens ; aussi dans ce siècle éclairé, on n'a cessé de travailler à la réforme en ce genre. Qu'on voie les dispensaires des grandes villes ; elles ont retranché les trois quarts des pharmacopées anciennes, et il n'est pas moins de fait que les médecins cliniques retranchent encore les trois quarts de ces dispensaires réformés.

Ainsi, le raisonnement et l'observation des faits s'accordent unanimement à prouver qu'on ne doit recommander à l'élève que l'étude des drogues

usuelles et d'une énergie consacrée par l'expérience; que tout le reste n'est propre qu'à s'opposer aux progrès de l'étude, ainsi qu'il nuit à ceux de l'art, par la raison que l'expérience n'ayant pas alors une base sûre, ne peut être que fautive et incertaine.

D'après ces remarques qu'il était bon de présenter à l'élève, afin de lui inspirer le goût de l'utile seul, nous allons lui indiquer le peu de livres dont il a besoin : en suivant la même marche que pour ceux de la médecine proprement dite, nous distinguerons également trois classes : la première concerne l'élève commençant. La deuxième, l'élève étudiant dans l'école et au lit des malades. Enfin, la troisième, le jeune médecin exerçant par lui-même.

Première Classe.

BEAUMÉ. *Élémens de Pharmacie*, 2 vol. *in*-8°, sixième édit. Paris, 1790.

Cet ouvrage suffit seul pour l'étudiant; il renferme le manuel des opérations, et l'esprit y conduit la main; en un mot, le détail en est des plus exact et raisonné, de manière à ne laisser rien à désirer.

Le *Cours élémentaire de Matière médicale, suivi d'un Précis de l'Art de formuler*, par DESBOIS, de Rochefort, médecin de la charité de Paris, 2 vol. *in*-8.° 1789.

Cet ouvrage efface tous ses prédécesseurs par la clarté et l'ordre qui y règnent, et sur-tout par les réflexions applicables à la bonne pratique médicale.

Deuxième Classe.

Le *Formulaire* de l'hôpital dans lequel on suit le traitement des malades.

Codex medicamentarius, l'un de ceux des grandes villes qui est le plus estimé.

VENEL. *Matière médicale.*

Cet ouvrage indique d'un côté ce qu'il y a de mieux à faire, d'après les connaissances utiles, soit chymiques, soit pratiques; et de l'autre, il réforme d'une manière péremptoire le vicieux et l'inutile.

CULLEN. *Matière médicale.*

Le second volume de cet ouvrage est le seul utile à la pratique: il est composé dans le genre de celui de *Venel*, et il est encore plus correct que ce dernier, 1.° en ce qu'il a mis à profit, et les connaissances chimiques, et les observations médicinales qui ont été faites depuis *Venel*; 2.° en ce que c'est l'auteur lui-même qui a mis son ouvrage au jour, au lieu que celui de *Venel* n'est qu'une copie des leçons verbales de ce célèbre professeur.

Troisième Classe.

LEWIS. *Connaissance pratique des Médicamens*, 3. vol. *in*-12.

FULLER. *La Pharmacopée.*

Cet ouvrage joint, aux formules, des indications utiles, sur-tout dans les notes; il ne doit pas être étudié, mais il doit être consulté au besoin.

GEOFFROI. *Matière médicale.*

Je ne parle de cet ouvrage, que parce qu'il renferme les connaissances du naturaliste et du

médecin, aussi doit-il être réservé plutôt pour la curiosité, que pour faire en une étude.

MÉDICAMENS.

Quel fatras de drogues! quelle monstruosité que les apothicaireries somptueuses des grandes cités? Un sauvage malade aimerait encore mieux avoir un ennemi à combattre, que de se voir condamné à dévorer quelques unes de ces compositions aussi ridicules que rebutantes? Quel contraste que cet amas, ce luxe pharmaceutique, avec le si petit nombre de secours que demandait *Boërrhaave*, pour guérir les maladies aiguës, qui forment plus des trois quarts de celles qui affligent le genre humain?

Sans avoir la prétention de me comparer en rien à *Boërrhaave*, je puis assurer que depuis près de quarante ans que je traite et médicamente les malades, je n'ai guère eu besoin que de vingt à trente drogues simples pour satisfaire à toutes les indications journalières; et j'ose encore dire avec céla que j'ai guéri comme un autre: tous les praticiens en diront autant.

Il serait donc bien à désirer, ainsi que je l'ai déjà dit, qu'on présentât à l'élève, au lieu de cette collection immense et inutile de drogues, seulement celles qui sont usuelles, et celles de chaque classe qui ont le plus d'énergie, en y joignant, lorsqu'il est nécessaire, celles dont l'action est plus faible, parce qu'il se rencontre souvent des cas où l'on ne doit employer que ces derniers; j'ai dit, lorsqu'il est nécessaire; car, il est à remarquer que

la plupart des médicamens forts peuvent souvent tenir lieu des médicamens faibles, soit en diminuant la dose, soit par la manière de les donner ; ainsi, l'on voit combien et avec quels avantages on peut restreindre pour l'étudiant ce nombre prodigieux de drogues, et il est à croire que cette restriction faite avec sagesse, loin de nuire à l'art, contribuerait singulièrement à en accélérer les progrès.

C'est d'après cette idée, que nous allons présenter la liste des médicamens usuels les plus communs, et avec lesquels cependant on peut satisfaire à toutes les indications.

Ce sont ces médicamens seuls dont l'élève doit faire son étude particulière ; car, ce n'est qu'après avoir appris les choses qu'il est absolument essentiel de connaître, qu'on se permet avec fruit l'étude du superflu.

Par cette méthode, les objets nécessaires se classent dans l'esprit, avec facilité et sans confusion ; ceux-ci, bien sus, facilitent encore singulièrement l'étude de tout ce qui y a rapport ; tel est le moyen de faire marcher l'étudiant d'un pas sûr et vîte dans ce cahos immense, dont il semble qu'on s'est plu à faire un dédale inextricable où se perdent immanquablement pendant trop longtems, même les jeunes gens de la meilleure conception et qui ont le plus de mémoire.

Comme nous n'adoptons aucune théorie, nous laisserons les divisions théorétiques des divers auteurs de matière médicale. La seule théorie utile pour faciliter les progrès de l'élève, c'est de ne lui présenter que les objets décidément nécessaires.

Ainsi, seulement pour mettre de l'ordre, nous

diviserons les médicamens en internes et en externes.

MATIÈRE MÉDICALE INTERNE.

Nous indiquerons ces médicamens, conjointement avec tous les auteurs, sous le titre 1.° des évacuans, 2.° des altérans.

DES ÉVACUANS.

On distingue les évacuans proprement dits, en supérieurs ou émétiques, qui purgent par le haut, et en inférieurs ou purgatifs, qui purgent par le bas.

Émétiques.

1.° L'émétique proprement dit, ou tartre stibié. Il en est parlé en détail dans l'article de la pratique médicinale.

2.° L'ipécacuanha ou ses succédanés indigènes, tels que l'asarum ou cabaret....., la racine de brionne.

Il en est parlé, ainsi que de l'émétique ci-dessus, dans le volume des principales connaissances pratiques.

Purgatifs ordinaires, et convenables à presque tous les individus.

1.° Le séné..., les feuilles, et les gousses ou follicules.

2.° Les sels neutres, tels que le sel d'epsom..., le sel végétal...

3.° La manne en sorte ou en larmes.

4.° La rhubarbe.

5.° Les sommités de genêt.

Purgatifs plus actifs.

1.° Le jalap.
2.° L'aloës.
3.° Le nerprun.
4.° La scamonée.
5.° La gomme gutte.

Ces purgatifs ne s'emploient presque jamais dans les maladies aiguës, mais souvent dans les maladies chroniques.

Sudorifiques.

1.° L'opium conjointement avec les sels neutres. Il en est traité en détail dans le volume des connaissances pratiques.
2.° L'alkali volatil.
3.° Les bois sudorifiques ou plutôt le gayac.

Diurétiques.

1.° Le sel de nitre.
2.° Les cloportes.
3.° Les cantharides, dont il est parlé en détail dans le traité pratique.

Expectorans.

1.° Le kermès.
2.° Les alkalis, sur-tout végétaux.

DES REMÈDES ALTÉRANS.

On distingue ceux-ci en deux classes : La première comprend ceux qui agissent d'une manière

générale et connue, et la deuxième, ceux qui agissent d'une manière spécifique ou occulte.

Fidèles à notre plan, nous ne ferons mention ici que des médicamens les plus énergiques, de ceux qui ont une vertu réelle et reconnue ; car, l'élève doit savoir qu'il y en a beaucoup, qu'il est même des classes toutes entières, à qui on attribue des vertus chimériques, telles que les incrassans, les épaississans, les incisifs, les désobstruans, les résolutifs, etc.; on doit bien penser que nous ne parlerons nullement de ceux-ci.

Première Classe.

ASTRINGENS.

1.° L'alun.
2.°. L'extrait de Saturne.
3.° La tormentille.
4.° L'écorce de grenades.

Absorbans.

1.° La magnésie.
2.° Les yeux d'écrevisses préparés.
3.° Les alkalis.

Amers toniques.

1.° La gentianne.
2.° La petite centaurée.
3.° Les fleurs de camomille.

Stimulans.

1.° Les spiritueux, soit purs, soit aromatiques.

2.° Les substances avec un piquant vif; telles que l'ail..., le raifort..., la moutarde..., le cresson..., etc.

3.° Les substances aromatiques; telles que le poivre..., la menthe..., la lavande..., le thym..., etc.

Rafraîchissans et Délayans.

1.° Les acides, soit minéraux, soit végétaux.
2.° Les émulsions.
3.° L'eau pure.

Adoucissans.

1.° La gomme arabique.
2.° L'huile grasse par expression.
3.° Les farineux.
4.° Le lait.

Narcotiques.

L'opium pur et ses préparations (voyez le traité pratique pour le détail).

Deuxième Classe, ou des remèdes spécifiques.

Quoique ces médicamens agissent d'une manière occulte, leurs vertus n'en sont ni moins réelles, ni moins efficaces; il serait même à désirer que les vertus de chaque médicament fussent d'une vertu spéciale, aussi bien caractérisée que le sont celles-ci: il suit delà, et il est évident qu'il est inutile de savoir et de connaître la manière d'agir des médicamens, pour en décider une juste appli-

cation. Ici, comme dans toute autre partie de la médecine, la science théorétique est tout au moins inutile.

Antispasmodiques et histériques.

1.° L'assa fetida.
2.° La valérianne sauvage.
3.° L'aristoloche.
4.o L'esprit volatil de sel ammoniac.

Anti - scorbutiques.

Le cresson..., le raifort..., l'ail..., la moutarde..., etc.
Il en a été question plus haut lors des stimulans.

Fébrifuges.

Le quinquina (voyez pour le détail le traité pratique).

Vermifuges.

1.o Le mercure et ses préparations.
2.o Le semen contra.
3.o La poudre de mûrier.
4.o La racine de fougère.

Anti - vénériens.

1.o Le mercure.
2.o Le sublimé corrosif.

MATIÈRE MÉDICALE EXTERNE.

Nous avons déjà donné le nécessaire d'une

apothicairerie chirurgicale; il ne s'agit ici que de l'apperçu des indications générales auxquelles la pratique doit satisfaire.

Répercussifs.

1.° Les spiritueux.
2.° L'extrait de Saturne.

Caustiques.

La pierre infernale, ou la pierre à cautère.

Suppuratifs.

1.° Les émolliens lors de l'inflammation.
2.° Les emplâtres et onguens; tels que l'emplâtre diapalme..., l'onguent de la mer, etc.

Astringens.

1.° L'agarie.
2.° L'eau vitriolique.

Dessiccatifs.

1.° L'alun brûlé.
2.° L'eau de chaux
3.° Le précipité rouge.

Relâchans.

1.° L'eau salée.
2.° Les huileux..., et les graisseux.

Vésicatoires, excitans, animans, rubéfians.

1.° Les cantharides (voyez le traité pratique).
2.° La moutarde.
3.° La poix.

Il n'est pas besoin de dire ici combien la simple nomenclature de cette matière médicale est incomplette, aussi avons nous dit qu'il ne serait question que d'indiquer les médicamens les plus énergiques et d'un usage journalier. Quoiqu'il en soit, cette exquisse présente l'essentiel et le nécessaire, et c'est ce nécessaire dont l'élève doit être instruit à fonds ; nous avons dû le lui indiquer particulièrement, afin qu'il en fasse son étude première, son étude principale : nous n'avons même rien ajouté à la nomenclature, parce que nous lui conseillons d'étudier dans les bons auteurs, tel que le cours élémentaire de matière médicale déjà cité, par *Desbois*, de Rochefort, ce qu'il y a de mieux à ce sujet, et de l'écrire par lui-même ; c'est une sorte d'ouvrage qu'il se composera, et de quelque manière qu'il soit fait, ses progrès n'en seront que plus sûrs et plus rapides.

Nous ne craignons pas de dire aussi qu'avec ce peu de médicamens, on aura encore une pharmacie riche ; car, elle satisfera à toutes les indications journalières. Ces nombreuses compositions officinales, qui affichent un luxe inutile, ne sont, comme nous l'avons dit, qu'une sorte de jonglerie que les praticiens sages méprisent, et dont le moindre défaut est d'apporter un grand obstacle aux bonnes observations, et conséquemment aux progrès

progrès de l'art : ce sont les indications qu'il faut multiplier ; présenter les moyens sûrs de distribuer et de saisir chaque cas particulier et different, et d'y satisfaire par un médicament simple : voilà le luxe de la science qui est à désirer, et celui qui fait l'objet des vœux du bon praticien.

SUPPLÉMENT
DE BIBLIOTHÈQUE ÉLÉMENTAIRE,
OU
L'apperçu d'un Ouvrage qu'il est à désirer qu'on compose pour l'Institution des Élèves.

D'APRÈS nos différentes remarques dans le cours de cet article, on a dû s'appercevoir que nous ne manquons pas d'ouvrages complets sur les principales parties de la médecine ; mais on a vu aussi que cette perfection de détail, cette universalité de connaissances ne pouvait convenir à l'élève. Il serait donc essentiel, pour concourir efficacement à leurs progrès, de composer un ouvrage qui leur fût particulièrement destiné ; car, on sait assez que c'est ordinairement le commencement plus ou moins bon des études, qui fait éclore le médecin médiocre, ou l'excellent médecin.

Ainsi, je voudrais pour l'étudiant une sorte d'*encyclopédie classique* qui renfermerait les connaissances les plus essentielles, celles qui sont évidemment utiles ; elles seraient classées selon l'ordre des études.

On a des cahiers en rhétorique ; on en a en philosophie ; pourquoi n'en pas avoir dans l'étude de la médecine ? L'étudiant serait interrogé sur ces cahiers, lors de sa réception, et la crainte du refus, ou de ne pas être admis au doctorat, ferait qu'il ne manquerait pas de les apprendre ; l'on serait déjà sûr par-là de l'instruction suffisante de l'étudiant, de celle du moins qui est obligatoire et nécessaire.

Voici comme je conçois cet ouvrage ; il serait divisé en deux parties : la première embrasserait les premières études. La deuxième, tout ce qu'il est nécessaire que l'élève connaisse et sache parfaitement, pour exercer utilement, et comme il faut, la médecine dès son début.

Hérisser un art de difficultés, et encore de difficultés inutiles, c'est en éloigner un grand nombre d'artistes, c'est en rétrécir l'exercice au détriment de l'art lui-même ; en faciliter au contraire les études, le plus qu'il est possible, c'est multiplier les hommes instruits ; et en médecine, c'est servir l'humanité, c'est servir l'état, c'est même servir l'art. Or, il est bien certain que la facilité qu'il y aurait à se procurer ces connaissances classiques, ferait qu'aucun ne les ignorerait. De plus, la briéveté pour les acquérir épargnerait un tems considérable et précieux ; enfin, il en résulterait encore que par cela même, c'est-à-dire, par cette facilité et cette briéveté à les acquérir, l'on sauverait à l'étudiant ce dégoût fatal qu'amènent souvent les difficultés si rebutantes d'un nombre infini de minuties assommantes, autant par leur futilités, que par une nomenclature des plus baroque. Toutes ces minuties, sur-tout les anato-

miques, conviennent sans doute à celui qui veut faire son occupation et son étude de l'histoire naturelle; mais elles ne sont rien moins que nécessaires à l'élève, et l'on peut assurer que plus des trois quarts sont absolument inutiles à l'exercice de l'art.

La première partie de cette encyclopédie, si désirable pour l'élève, comprendrait les ouvrages suivans :

1.° *L'anatomie.* Je voudrais qu'on la divisât en anatomie pratique extérieure, c'est-à-dire, sensible à la vue et au toucher, sans aucune dissection; et en anatomie pratique intérieure, celle qui exige une dissection quelconque.

La première partie comprendrait l'homme considéré à l'extérieur.

Suë vient de donner pour l'usage des peintres une anatomie vivante qui serait tout-à-fait propre à remplir l'objet que l'on se propose ici; il ne s'agirait que de lui donner l'extension et la tournure convenable à l'étude médicinale de l'élève.

On y indiquerait ce que chaque partie, chaque endroit exige d'attention et de ménagement, eu égard aux opérations, aux tumeurs, aux abcès et à leur ouverture, aux foulures, aux dislocations et fractures, enfin, aux divers bandages.

On désignerait encore les différentes parties internes qui correspondent toujours ou le plus ordinairement aux parties internes.

Par ce moyen on aurait déjà une anatomie journellement utile et des plus facile à apprendre, et celle-là ne s'oublierait jamais.

A cette anatomie première, on ferait succéder la seconde, celle qui a besoin du couteau anatomique.

On éviterait de s'appésantir sur l'ostéologie, sur la miologie, et même sur les détails minutieux et inutiles de la névrologie; on ne retracerait de toutes ces parties que ce qui pourrait avoir rapport à leurs fonctions et à leurs dérangemens; on fixerait toute l'attention sur l'anatomie des viscères, sur celle des glandes, sur celle des vaisseaux sanguins et lymphatiques, enfin, sur celle du tissu cellulaire. Car, c'est sur la connaissance exacte des divers dérangemens de ces organes, que roule principalement l'application des phénomènes que présente continuellement l'état pathologique de l'homme.

On aurait soin de décrire les affections qui attaquent le plus communément ces différentes parties, et tout ce qui peut jetter généralement quelque jour sur le siège, les causes évidentes et la solution des maladies; car, les idées sur la construction des organes, étant liées à leurs dérangemens, l'esprit en saisit une utilité qui l'intéresse et l'attache. Cette étude aujourd'hui si sèche et si rebutante pour l'étudiant, parce qu'on la présente isolée et avec tous les détails minutieux, en deviendrait au contraire facile, et même attrayante; elle serait donc généralement étudiée et suffisamment sue.

L'élève aurait par-là, et l'anatomie, et la physiologie jointes ensemble; il aurait même une idée de la vraie pathologie. Ces genres de connaissances se tiennent ensemble, et ne doivent pas être séparés dans l'esprit de l'étudiant; c'est pourquoi, en retraçant toujours les mêmes idées et leurs mêmes liaisons pendant les trois années de suite qu'on recommencerait cette étude, on serait, pour ainsi

dire, sûr que chaque étudiant saurait tout l'utile anatomique, et encore, ce qui est essentiel, qu'il ne l'oublierait jamais.

En restreignant ainsi les études de l'élève, je ne prétends pas pour cela blâmer, ni les grands anatomistes, ni même parmi les étudians, ceux qui voudront s'adonner par un goût particulier à ce genre d'étude. Je sais que c'est aux recherches anatomiques que la médecine doit les plus grandes découvertes, et que de nouvelles recherches pourront encore en procurer d'utiles; mais je dis que cette anatomie recherchée ne doit être cultivée que par des hommes privilégiés, et alors, ces hommes ne doivent pas être considérés comme médecins exerçans, mais comme médecins naturalistes. Hippocrate était bien loin d'être un *Winslow* ou un *Vik d'Azir*. *Sthal* ne voulait pas du tout d'anatomie. Enfin, pendant environ deux mille ans, l'anatomie recherchée était nulle; ce sont les dogmatiques seuls qui en ont voulu, qui en ont établi la nécessité. Or, s'il est vrai qu'un médecin, comme tel, n'a nullement besoin des connaissances du naturaliste, même eu égard à la structure du corps humain, puisqu'il est encore vrai que, sur mille praticiens, il n'y en a peut-être pas deux qui connaissent parfaitement son *Winslow*, ou qui n'en aient oublié la plus grande partie, ou du moins qui fassent aucun usage de toutes les inutilités minutieuses que présente cet auteur relativement à l'exercice médicinal, n'est-il pas évident que l'étudiant ne doit pas étudier ces inutilités? Son devoir rigoureux est de se pourvoir, avant tout et par préférence, des connaissances absolument nécessaires pour exercer utilement sa

profession, et il a certainement assez de celles-là, sans en chercher de superflues, et sur-tout de celles qu'il est beaucoup plus difficile d'acquérir. D'ailleurs, est-ce à tous les hommes qu'il est donné d'embrasser tout, et est-ce de celui qui ne sait encore rien, qu'on doit exiger une sorte de perfection? Laissons donc à des génies exclusifs la science anatomique recherchée, et ne demandons au grand nombre que le nécessaire et l'utile. Le moyen de parvenir au succès en fait d'objets d'une pratique commune, et de l'obtenir sûrement, c'est de n'exiger, sur-tout par rapport à des élèves, que ce qui est à la portée de tous, et le plus facilement exécutable.

2.° A la suite de l'anatomie pratique dont il vient d'être parlé, je désirerais une *pharmacie classique*; celle-là seule dont fait usage le praticien expérimenté.

On n'y verrait pas ce fatras gigantesque de formules inutiles que le praticien méprise si fort, sur-tout lorsqu'il a acquis le talent de saisir les véritables indications curatives.

On y trouverait une *matière médicale* qui se bornerait aux seuls médicamens usuels; on y indiquerait à chaque chapitre des vertus des médicamens, 1.° ceux-là seuls que l'expérience et la pratique ont consacrés; 2.° ceux d'entre les dénommés ci-dessus qui sont le plus énergiques, et ceux qui le sont moins; 3.° enfin, ceux d'entre les plantes exotiques qui peuvent être remplacés par les indigènes.

Cet ouvrage ainsi réduit à ce qui n'est qu'utile et usuel, ne contiendrait peut-être guère plus d'une cinquantaine de pages, et il suffirait à l'étudiant.

3.° On ajouterait à cette pharmacie médicale le catalogue des plantes seulement usuelles aussi, avec leurs vertus particulières.

On n'y verrait pas accumulées sur la même plante cent vertus différentes et souvent opposées, ce qui forme un vrai labyrinthe dont il est impossible à l'étudiant de se tirer.

La vertu réelle et propre d'une plante, soit générale, soit particulière; la saison et les signes qui indiquent le moment favorable de la cueillir; les moyens de la conserver pour pouvoir l'employer avec fruit pendant plus ou moins de tems; la meilleure manière de s'en servir, etc.; voilà ce qu'il est nécessaire d'enseigner, et ce que tout étudiant doit savoir.

Ces traités réunis et réduits aux seules connaissances utiles, formeraient le premier code élémentaire de l'élève.

Laissons donc aux naturalistes cette anatomie minutieuse qui ne sert qu'à satisfaire une vaine curiosité, et que le praticien oublie, souvent au point de ne s'en pas douter.

Que les botanistes aient leurs classes, leurs espèces et leurs variétés; cette étude, soit dans les livres, et sur-tout dans les champs et les montagnes où ces livres font courir les étudians, fait perdre un tems considérable trop précieux. L'élève qui doit en être le sage économe, fera bien de l'éviter. Je ne veux pas dire que ces connaissances soient étrangères à la médecine; mais je dis que toutes celles, qui sont inutiles à l'art *pratique*, doivent être interdites à l'étudiant, puisqu'il a tant d'autres choses bien plus essentielles à apprendre.

L'étude de l'organisation de l'homme; celle de

ses fonctions et de leurs dérangemens ; ajoutez à cela la connaissance des remèdes, leurs vertus particulières, leur combinaison et leurs indications générales, en deux mots, l'homme et les médicamens ; voilà les matériaux et les instrumens dont est composé l'attelier du médecin, et l'élève doit en faire le premier magasin de ses connaissances.

Connaître toutes les espèces de maladies, et se mouler à faire une juste application des remèdes à chaque cas particulier ; telle est sa seconde étude.

Quand à cette seconde partie de l'encyclopédie classique, qui aurait pour but de compléter les études de l'élève, soit à l'école, soit encore après en être sorti, elle comprendrait les symptômes caractéristiques de chaque maladie et leurs traitemens ; ce serait l'encyclopédie des faits, eu égard à la pratique.

Ce que nous avons dit au sujet des détails minutieux de l'anatomie, et pour ces classes, ces espèces et ces variétés innombrables décrites par les botanistes, doit trouver également ici son application. On abandonnerait donc aux amateurs, ou du moins aux praticiens entièrement instruits la description de ces trois mille espèces de maladies et plus, compilation d'un travail immense, digne de son inventeur, *Sauvages*, célèbre professeur de Montpellier, mais d'un détail trop minutieux pour un commençant.

N'envions pas encore à l'imagination ardente qui se soucie fort peu de s'égarer, ou plutôt qui se plaît dans son délire, tout le système théorisant.

Je n'ai à ce sujet qu'une observation à présenter. Les plus grands praticiens, soit les anciens et nos predecesseurs, tels que entre autres, les *Sydenham*,

les *Morthon*, les *Baillou*, les *Duret*; soit nos contemporains, tels que les *Dumoulins*, les *Pringles*, les *Fizes*, les *Lieutaud*, et tant d'autres, tous étaient sans contre-dit d'excellens médecins, et ils guérissaient encore mieux que d'autres; cependant, ils abjuraient la théorie; ils n'appellaient jamais à leurs secours la méthode des classes, ni pour la botanique, ni pour le caractère des maladies. D'après cette seule remarque, la question de la nécessité de ces connaissances n'est-elle pas suffisamment jugée? et si ces connaissances ne sont pas absolument nécessaires à l'exercice de l'art, n'est-il pas évident qu'elles doivent être interdites à l'élève, tant qu'il aura des choses plus essentielles à apprendre?

Veut-on quelque chose de plus? *Winslou*, *Jussieu* et *Sauvages*, ces grands médecins de nom qui, chacun dans leur genre, possédaient les détails minutieux de la science, n'étaient pas bons praticiens, et même ils ne pouvaient l'être; tout comme un excellent praticien ne peut ni ne doit être, ni grand naturaliste, ni même grand anatomiste, ni grand botaniste (on sent bien que ce que nous disons ici, est dit pour le général); ainsi, puisqu'il faut opter, dès que nous nous chargeons du dépôt sacré de la vie de nos semblables, soyons donc praticiens, et pour être excellent praticien, ne soyons que cela.

Que l'élève se renferme donc dans l'utile seul, c'est-à-dire, dans la science exacte des symptômes, et dans celle du traitement de chaque maladie qui comprend sur-tout les principes certains de la médecine, au moyen desquels le praticien se décide à coup sûr à faire l'application précise, à chaque cas particulier, des secours médicinaux que l'expérience à consacrés.

Je voudrais aussi qu'on ajoutât à part un traité chirurgical ; il comprendrait sur-tout ce qui s'offre journellement à la pratique et les affections simples. Savoir : 1.° les cas chirurgicaux qui demandent les opérations communes ; 2.° les plaies, les ulcères, la gangrène ; 3.° les tumeurs ordinaires, d'un traitement simple et facile ; 4.° les foulures, les luxations et les fractures ; 5.° les bandages. On ne présenterait que les affections simples, sans qu'il y ait lésion compliquée, soit dans les parties mêmes, soit par les différens vices des humeurs ; en voilà assez pour l'exercice du jeune médecin ; bien entendu qu'il ne serait nullement question de théorie, et qu'on laisserait en conséquence de côté l'énumération de toutes ces causes mensongères qu'on trouve dans presque tous les livres, qui les grossissent inutilement, et qui embrouillent le traitement, de manière à dégoûter de l'étude, ou ce qui est pire, à inspirer le goût du faux, au grand préjudice des malades. Nous tâcherons de prouver ces assertions à l'article des causes des maladies.

Tels sont les ouvrages classiques qui sont à désirer pour faciliter l'instruction des étudians et contribuer singulièrement à leurs progrès.

Pour parvenir promptement à la composition de cette sorte d'encyclopédie, il serait nécessaire que plusieurs médecins parfaitement instruits et excellens praticiens, s'entendissent pour se partager la besogne à laquelle chacun serait le plus propre ; leurs ouvrages réunis seraient revisés et co-ordonnés par tous, pour en faire un corps de doctrine qui serait ensuite accepté et suivi par les écoles ; une pareille sanction ferait un jour de cet ouvrage le code de l'exercice médicinal.

Comme cet ouvrage, outre qu'il serait l'école continuelle de tout étudiant, serait encore celle du praticien commençant, il me semble qu'il serait nécessaire autant qu'utile, de diviser les maladies en deux parties, c'est-à-dire, en celles qui sont communes, faciles à caractériser et à traiter, et en celles qui seraient, ou difficiles à connaître, ou dont la complication rendrait le traitement épineux; car, les premières doivent être présentées d'abord à l'étudiant, et elles doivent certainement être connues, apprises et retenues, avant même de s'occuper de ces dernières.

En un mot, la tâche de l'étudiant est remplie; d'abord, s'il est suffisamment pourvu des connaissances classiques nécessaires; s'il sait au sortir de l'école bien connaître et distinguer parfaitement les maladies ordinaires et simples, et s'il est instruit du traitement particulier convenable à chacune d'elles; et de plus, si, en fréquentant les hôpitaux, il a acquis le talent de faire une juste application des meilleurs secours connus à chaque cas particulier.

Or, nous pouvons et nous devons le dire; nul étudiant, dans aucune faculté, ne la remplit jamais parfaitement cette tâche qui est cependant si sacrée; c'est un fait, et qui malheureusement n'est que trop connu; aussi qu'en résulte-t-il? la honte des artistes, et le détriment de l'art lui-même.

Quant aux maladies difficiles, graves ou compliquées, le traitement ne devrait pas, autant qu'il est possible, en être confié aux jeunes médecins; car, il n'y a qu'une longue expérience, jointe à l'étude et à la réflexion, qui puissent ins-

truire suffisamment à ce sujet. En attendant l'acquisition de ces heureuses connaissances, que l'instituteur fasse au jeune médecin un devoir rigoureux d'appeler alors en conseil un médecin expérimenté. Ce devoir essentiel sera rempli avec assez d'exactitude, si l'on établit un régime médicinal tendant à faire disparaître, sinon en totalité, du moins en grande partie, cette rivalité d'intérêt si nuisible à l'art et si déshonorante pour les artistes; et ce régime salutaire n'est rien moins que difficile, ainsi qu'il est prouvé dans l'opuscule que j'ai composé en faveur de l'humanité soufrante.

Tels sont les moyens sûrs et infaillibles de secourir efficacement tous les malades quelconques, et de parvenir à ce que les jeunes médecins ne soient plus comme forcés de faire nombre d'essais funestes, puisqu'une instruction suffisante présidera toujours au traitement de chaque espèce de maladie: quelle idée consolante! quelle heureuse métamorphose dans l'exercice de l'art! et combien l'humanité doit soufrire à cette perspective?

CHAPITRE II.

COURS D'ÉTUDES.

MON objet n'est pas de donner ici un cours d'études pour chaque partie de la médecine, cela est assez connu; d'ailleurs, j'ai déjà indiqué, dans l'article précédent des livres nécessaires, ceux qu'il importe d'étudier les premiers; l'on a vu aussi, dans l'apperçu de la bibliothèque supplémentaire que j'ai présenté, ce que l'élève doit étudier de préférence : ainsi, plus de la moitié de cet article est déjà fait, mais il faut le compléter. Pour y parvenir, nous présenterons d'abord des vues générales utiles; ensuite, nous tâcherons, d'après ces vues, d'indiquer la marche la meilleure à suivre, et celle qui servira en même tems à déterminer la série, l'enchaînement de tel cours à tel autre; car, dans toutes les sciences, et surtout dans les sciences difficiles, la méthode des études est bien plus nécessaire qu'on ne pense : qu'ai-je vu à cet égard dans les universités ? l'étudiant est entièrement livré à sa fantaisie, et à la routine banale qui elle-même n'a rien de précis, ni de fixe, ensorte qu'il n'étudie que ce qu'il veut; rien ne lui est présenté comme nécessaire, et souvent, par cela même qu'il est indécis, et qu'il n'est pas pressé, il n'étudie rien, ou il étudie sans ordre ni mesure, et conséquemment sans profit. Jettons un coup d'œil sur ce qui se passe à cet égard.

On commence par l'anatomie et avec raison ; ce cours est d'une nécessité si absolue qu'il ne manque jamais d'être suivi avec assez d'exactitude ; mais le plus souvent il est fort mal appris, parce qu'on l'enseigne fort mal. En effet, comme nous l'avons déjà dit, avec une nomenclature des plus baroque, on présente un détail immense de minuties où l'on ne distingue jamais l'utile de l'inutile, eu égard à la science médicinale ; les divisions et les subdivisions sont à l'infini ; enfin, il n'est pas jusqu'aux irréguralités et aux écarts de la nature, que le démonstrateur n'enseigne, ensorte que pour vouloir qu'on sache tout, on ne sait même pas l'essentiel. Je le répète, *Winslow* est excellent pour un naturaliste, mais je crois que c'est un mal de le donner pour guide à l'étudiant, sur-tout celui qui commence ; et s'il était bien décidé (ce qui est loin de l'être), que tout cet étalage de mots est une étude indispensable au médecin clinique, encore serait-il nécessaire alors qu'il y eut deux instituteurs pour cette partie : l'un, pour enseigner les choses essentielles à l'étudiant tout neuf qui en ferait son étude particulière pendant ses deux premières années ; et dans la troisième, il suivrait alors l'instituteur qui serait pour la démonstration totale et complette ; il résulterait de cette distinction et de cet ordre scientifique, que non seulement on éviterait la confusion et par suite l'oubli des choses utiles, ainsi que de celles qui ne le sont pas, mais encore que les différentes connaissances se classeraient dans la tête de l'élève, de manière à s'y fixer et à en retirer l'utilité que la pratique et l'exercice médicinal réclament : c'est ainsi, que cette partie

si essentielle de l'art deviendra aussi utile, qu'elle l'est peu aujourd'hui, par le vice seul de la manière de l'enseigner.

Quant aux autres cours, ils sont faits sans suite, sans liaison ; d'ailleurs, les fait qui veut. J'ai choisi Montpellier pour y faire mes études, et quoique ce soit l'université la plus renommée, nul professeur n'y guide l'étudiant, pas plus qu'ailleurs. Chaque professeur fait, il est vrai, chez lui des cours particuliers auxquels ses connaissances et son goût le portent le plus. Ces cours sont sans doute les plus soignés, attendu qu'ils sont payés par l'étudiant qui veut bien les suivre ; mais ces cours n'appellent point en particulier l'étudiant qui, par les cours antécédens qu'il a suivi, l'y rend le plus propre ; mais nul n'y est appelé par devoir, c'est son argent et sa volonté qui font sa seule détermination ; et celui qui ne se soucie, ni de payer, ni d'étudier, élude tous ceux auxquels il peut se soustraire, sans encourir un reproche évident. Il résulte de cette sorte de négligence, et de ce défaut d'ordre et de méthode, les plus grands abus ; les uns n'étudient pas l'essentiel ; d'autres étudient sans attention, parce qu'ils ne sont pas suffisamment préparés aux leçons ; et tous, on peut le dire, étudient mal, parce qu'on ne leur demande jamais aucun compte particulier ; aussi, comment profitent-ils ? comment sont-ils instruits au sortir de l'école ? on le sait.

Si une grande partie du mal en ce genre vient de la négligence des professeurs, il est encore une autre cause plus sensible, à laquelle on n'a pas fait attention jusqu'ici : c'est que les étudians ne sont pas dégrossis, avant de se présenter chez

les maîtres ; cette seule raison suffit pour paraliser tous les efforts des professeurs de la meilleure volonté. En effet, un étudiant se présente dans une faculté, absolument étranger à tout, aux mots comme aux choses, et sur le champ on veut lui enseigner tout ; la structure du corps humain jusques dans ses détails infinis ; son organisation et le jeu de toutes ses fonctions si variées ; ensuite, la connaissance des trois mille maladies et plus qui l'assiègent, c'est-à-dire, le caractère distinctif de chacune d'elle, et le traitement particulier qui comprend les diverses indications, ainsi que les moyens les plus propre pour y satisfaire. Joignez à ces connaissances immenses celles de la chymie, de la botanique, de la pharmacie et de la chirurgie ; on veut tout cela ensemble et à la fois, sans en avoir seulement l'idiôme avant de se présenter pour débrouiller ce cahos, et encore on ne demande que le même espace de tems pour la conception la plus faible, comme pour l'esprit facile et la mémoire la plus heureuse : quelle régime vicieux ! Fait-on ainsi de tous les barbouilleurs des le *Sueur*, des *Coypel*, des le *Poussin*, des *Mignard* et des *Lebrun*, à point nommé ! Et celui qui n'a jamais manié le pinceau, et qui ne connaît aucunement l'effet des couleurs, est-il jamais sur le champ confié aux grands maîtres ? Est-ce à un gavinier qu'un élève etait donné pour lui montrer la gamme ? Enfin, n'est-on pas obligé d'être en sixième avant d'entrer en rhétorique ? pourquoi donc en médecine a-t-on toujours fait le contraire de ce que le seul bon sens prescrit, et de ce qui se pratique par-tout ailleurs ? singularité inconcevable !

Enfin,

Enfin, le cours le plus essentiel n'est jamais fait ; je veux parler de celui du traitement des malades dans les hôpitaux ; nul professeur n'est institué pour ce cours, quoiqu'il soit sans contre-dit le plus nécessaire, et en conséquence, aucun étudiant ne le fait. Autre singularité encore bien plus inconcevable ! nul art pratique ne s'apprend sans en faire un apprentissage, et sans être guidé par les maîtres. Il n'était sans doute réservé qu'à l'art médicinal d'oser se charger de donner ou d'ôter la vie à ses semblables, sans avoir jamais fait l'essai de son talent et de son savoir sous des maîtres ; mais si je trouve ici les maîtres en défaut, que dire donc de cette foule innombrable d'intrus, de tous ces ignorans, de ces vains discoureurs, etc. ? Ainsi, ce n'est donc que dans l'exercice seul de la médecine qu'on voit généralement, et les gens de l'art, et même le premier venu s'ériger en maître, sans avoir auparavant exercé en écolier : quelle bisarrerie ! ou plutôt quelle infamie ! On rirait d'un cordonnier qui s'aviserait de s'établir, sans avoir appris, sans avoir même essayé de faire un soulier. Ici, il s'agit de la vie de l'homme, et l'ignorance n'attire, ni l'inquiétude, ni l'animadversion de personne : au surplus, qui frissonnera à l'aspect de pareils désordres ? qui voudra y apporter remède, puisque tout le monde les approuve ou y co-opère ? On soufre, on tolère tous les intrus, parce que l'amour propre de chacun y trouve sa part ; car, quel est l'individu, quelle est la plus mince femmelette, qui, sans avoir jamais rien appris, ne se croit pas capable d'ordonner, de médeciner ? O sainte humanité ! c'est donc non seulement l'homme

ignorant, soi-disant de l'art, qui t'outrage ; c'est encore tout le monde, jusqu'aux ames vertueuses, qui se souillent ainsi. Le comble de l'infamie, c'est que la législation soufre, autorise tes assassins: que dis-je! elle les approuve, puisqu'elle se tait et les tolère.

Mais revenons au cours si nécessaire à faire, celui des maladies dans les hôpitaux, et qui cependant est entièrement oublié. Depuis longtems les médecins ne cessent de réclamer cette sage et salutaire institution ; mais tel est l'empire de la routine que personne n'ignore les vices de l'enseignement actuel, que le remède est des plus facile, et que, ni les professeurs, ni le gouvernement, ne daignent y faire aucun changement.

D'après une indifférence aussi impardonnable, et de nos maîtres, et des puissans, y a-t-il de quoi s'étonner que la médecine pratique ait fait jusqu'alors si peu de progrès? Cependant, graces soient rendues à notre gouvernement : nos vœux pour l'établissement des écoles cliniques commencent à se réaliser ; déjà l'on voit dans l'hospice de la charité de Paris, un vaste emphithéâtre ou les *Corvisard* et les *Dumangin* vont, à l'instar des *Stoll* et des *Dehaën*, former des élèves dignes de leur succéder. Un si bel exemple sera bientôt suivi et imité dans toutes les écoles. Dès que le bien se montre, c'est comme le mal, il se propage.

Ce n'est pas assez que l'étudiant mette de l'ordre dans les cours à suivre, lorsqu'il fréquente les écoles, il faut encore, lorsqu'il en est déhors, en mettre dans l'acquisition des nouvelles connaissances indispensables au médecin qui est jaloux de remplir avec honneur les devoirs de sa profes-

sion ; car, c'est sur-tout le défaut de méthode, dans la manière de classer ses connaissances, qui recule l'avancement dans la science, ce qui fait qu'on s'élève avec difficulté et trop lentement à la hauteur de ses fonctions.

C'est d'après les principes généraux ci-dessus, que je vais entrer dans quelques détails ; ils donneront le fil qui doit servir de guide dans le labyrinthe dont on se tire pour l'ordinaire si mal, au grand détriment des malades.

Pour procéder avec ordre, j'établirai trois classes : la *première* concernera l'élève à son début. La *deuxième*, l'élève entre les mains des professeurs. La *troisième*, l'élève hors de l'école.

Quant à la première, il est à désirer que l'élève, avant de se présenter et d'être agréé comme tel, dans une école de santé pour se faire instruire et en recevoir les leçons, ait étudié particulièrement *Buchan*, qu'il y ait appris à distinguer parfaitement les symptômes essentiels qui caractérisent chaque espèce de maladie, et quel est le traitement qui convient à chacune d'elles ; car, ces deux objets font l'essentiel de cet ouvrage ; et à cet égard, cet auteur, comme nous l'avons dit à l'article des livres, doit être le code primaire de l'étudiant, celui qui me paraît fait pour le dégrossir avec avantage.

C'est lorsqu'on est déjà muni de ces utiles connaissances, qu'on sera à même de profiter grandement des leçons et des avis des professeurs célèbres ; il en sera alors comme d'un musicien, d'un peintre, etc., ces différens élèves doivent racler et barbouiller long-tems, avant de voir et de suivre les grands maîtres.

Je voudrais encore que, conjointement avec l'étude de *Buchan*, le jeune homme, avant d'être reçu élève dans une école, eût suivi pendant un an au moins, dans son endroit, ou tout autre quelconque, le traitement des maladies; qu'il en eût consigné de sa main les symptômes, les indications, les remèdes qui ont été employés, leurs effets, la terminaison de chaque maladie.

Son devoir serait aussi d'assister et de s'instruire aux différentes ouvertures de cadavres qui seraient faites.

C'est sur son travail et ses écrits, lorsqu'ils seraient avoués et signés du médecin d'hôpital, qu'il serait reçu; son aptitude serait alors connue, et l'on pourrait compter sur ses progrès.

Tel doit être le premier enseignement de l'élève.

L'utilité en est évidente, et même l'humanité en réclame l'exécution, comme un préliminaire nécessaire; d'autant plus que, non seulement il ne présente aucune difficulté, mais encore qu'il en résultera les plus grands avantages à tous égards; en effet, chaque médecin d'hôpital deviendra une sorte de professeur qui ne coutera rien. Comme l'ignorance ferait sa honte et son tourment, il étudiera, il s'instruira de plus en plus, il sera donc sciencé : il sera encore exact et appliqué, au grand avantage des malades; car, comme il ouvrira souvent des cadavres, il faudra, s'il est jaloux de sa gloire et de sa réputation, qu'il annonce d'avance ce qu'il va chercher, ce qu'il croit trouver, etc. Voilà comme se font les grands hommes, les hommes grandement utiles, et il en naîtrait bientôt en foule. Il est aisé devoir par-la, non seulement combien ce régime sera utile par le bien par-

ticulier et les services qu'il rendra aux malades, en fesant naître tant d'excellens pratiens, mais ce qui n'est pas moins avantageux, qu'ils éclipseront bientôt et paraliseront toute cette tourbe d'intrus et d'ignorans qui sont le plus grand fléau de l'espèce humaine. Ainsi, d'un côté, tout le bien sera fait; et de l'autre, tout le mal sera détruit: quelle métamorphose heureuse! l'humanité sera vengée; l'art marchera à pas de géant; ses vrais ministres, toujours utiles et instruits, seront respectés, et mériteront cette confiance si désirable des malades, qui les tranquillise, qui les soulage dans leurs maux, enfin, qui mène aux grands succès: que cette perspective est douce et consolante, et combien elle doit plaire aux ames sensibles!

Quant à l'étudiant, comme il ne peut se perdre ici dans la foule, ainsi qu'il arrive dans les écoles, et que toute l'attention sera nécessairement portée sur lui, il faudra qu'il s'instruise comme malgré lui: telle est l'heureuse position où se trouvera l'élève débutant, qu'il sera comme forcé de vaincre les premières difficultés, et ce sont celles-là qui sont les plus rebutantes. C'est après avoir passé par cette première épreuve, qui décidera de son aptitude suffisante à exercer la plus épineuse des professions, qu'il se présentera alors avec avantage devant les maîtres. Il est évident qu'avec ces connaissances, trois années d'études dans les écoles profiteront suffisamment, et que l'instruction sera toute autre qu'elle l'était dans l'ancien régime. C'est un champ préparé par le labour et l'engrais; toutes les leçons deviendront des semences fructifiantes, et la moisson en sera d'autant plus riche.

2.° Viennent ensuite les cours à suivre dans les écoles. Je n'entrerai pas ici dans ce détail ; cet objet concerne particulièrement les professeurs, et le devoir de chacun d'eux est de savoir tirer le plus grand parti des dispositions plus ou moins heureuses de chaque élève ; on ne peut s'empêcher de croire qu'ils se mettront enfin en mesure à cet égard. Ce que je sais, c'est qu'ils feront ce qu'il y a de mieux à faire, et qu'ils s'en acquiteront avec tout le zèle et l'exactitude possibles, aussitôt que le gouvernement les mettra à même de le faire ; car, c'est à lui qu'il appartient d'influencer le bien public et de détruire les abus ; il fera ici l'un et l'autre ; les abus sont évidens et même généralement connus. En effet, que sait-on aujourd'hui en sortant de l'école ? tout ce qui est fait pour être oublié, et, pour ainsi dire, rien de ce qu'il est nécessaire de savoir pour bien faire son état ; j'en parle par expérience. Reçu docteur, et de retour de mes trois ans de Montpellier dans la maison paternelle, mon père, humain, autant que bon praticien, et qui a toujours fait céder l'intérêt à l'exacte probité, témoin au lit de ses malades de mon ignorance pratique, ne voulut jamais soufrir que j'exerçasse seule la médecine, avant de suivre les hôpitaux. Il m'envoya passer deux ans à Paris, principalement pour cet objet essentiel ; et j'ai encore, écrites de ma main, les observations que j'ai faites à la charité des hommes pendant tout ce tems. Là, j'appris à me familiariser avec les malades et les maladies ; mais, ce qui est vraiment curieux, c'est de voir, comme ces observations, faites cependant par un docteur de Montpellier, sont mal rédigées ; pourquoi ?

parce que pour cet objet, comme pour tant d'autres aussi essentiels, on à toujours été dans les facultés sans guide comme sans instruction. C'est le sentiment de ma profonde ignorance pratique d'alors; ce sont sur-tout les désastres qui en résultent nécessairement, qui me font dénoncer aujourd'hui ces vices si condamnables de l'éducation médicinale; il est facile de voir que de ceux-là seuls dérivent le défaut de confiance du peuple, le retard des progrès de l'art, le dégoût si fatal des jeunes médecins, enfin, l'avilissement de la médecine en général, et sur-tout nombre de victimes dont l'humanité éclairée ne cesse de gémir.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tout le monde convient du mal; les philosophes et les penseurs ne cessent de le dire; les plaisans et les bouffons en raillent à la *Molière*, et malgré cela, personne ne songe au remède; il ne s'agit cependant de rien moins que de la vie des hommes. Encore une fois, quel empire est-ce donc que celui de la routine?

Avec l'encyclopédie classique dont j'ai présenté l'apperçu, et en instituant des cours particuliers dans les hôpitaux, dont les leçons pratiques seraient données au lit des malades par des professeurs *ad hoc*, les objets les plus essentiels et les plus utiles seraient remplis. Il y a tout lieu de croire que les professeurs approuveront cette marche si salutaire, qu'ils la suivront, ou mieux, qu'ils la rectifieront, aussi-tôt que le gouvernement voudra bien s'en occuper et y apposer le sceau de l'exécution.

Je me contente de recommander ici ce qui est

d'une étroite obligation, parce que c'est le plan de mon ouvrage; mais cet essentiel étant su, je suis loin de blâmer, j'approuve au contraire qu'un étudiant suive les cours de chimie, ceux de matière médicale et de pharmacie, et encore ceux de la chirurgie même transcendante, ainsi que tous les autres cours quelconques qui seront le plus de son goût : ces différens cours sont plus ou moins utiles. Ajoutons que le superflu est toujours beau, lorsqu'il ne nuit pas à l'essentiel; embellir l'utile, c'est viser à une perfection louable; tel est l'apanage du grand homme.

3.° Lorsqu'on est sorti de l'école, et qu'on est revêtu du titre de docteur, que reste-t-il à étudier ?

Le détail en est trop long pour trouver place ici. D'ailleurs, nous avons déjà indiqué, à l'article des livres de cette classe, les auteurs qui méritent d'être distingués et particulièrement étudiés; le répéter serait une inutilité déplacée. Nous présenterons donc, en faveur de l'élève, quelques idées générales, et des conseils qui pourront être utiles.

Lire tous les auteurs estimés qui ont traité *ex professo* un sujet particulier de médecine; étudier et méditer les grands maîtres, je l'ai déjà dit, mais cela ne suffit pas encore. Quelle est la conduite à tenir en général pour tirer le plus de fruit de cette étude intéressante? c'est ce qu'il est nécessaire de dire au jeune médecin.

La première règle à observer, règle que devraient suivre tous ceux qui se destinent aux sciences, c'est de résumer tous les jours sur le papier ce qu'on a lu d'intéressant.

On ne saurait croire combien ce moyen simple hâte les progrès de la culture; il donne l'habitude du travail et de l'application; il fait penser et réfléchir; il facilite la mémoire; il façonne au style laconique; il fournit encore un répertoire de connaissances qu'on retrouve plus facilement au besoin; enfin et en deux mots, il est un des grands moyens d'avancement et de progrès, et le medecin zélé doit se faire un devoir rigoureux de l'employer pour tous les objets qui concernent sa profession.

Une seconde règle qu'il n'est pas moins essentiel d'observer, c'est de s'astreindre, sur-tout dans le commencement de sa pratique, à lire journellement les divers auteurs qui ont traité de la maladie qu'on a sous les yeux.

C'est le vrai moyen d'éviter bien des bévues, et de se mouler en peu de tems à une pratique sage et sûre.

Une troisième règle bonne à suivre, c'est de tenir un journal des maladies qu'on traite; on décrirait principalement et avec une exactitude scrupuleuse leurs symptômes, ainsi que le traitement qu'on emploie. A l'égard des maladies graves, sur-tout, c'est un devoir rigoureux.

Par-là, vous acquerrez la connaissance intime du tempérament de ceux que vous traitez habituellement; et, ce qui est un point encore plus essentiel, vous mériterez de plus en plus leur confiance; car, c'est sur-tout par-là qu'on obtient les plus grands succès.

Enfin, *la quatrième règle* est la tâche des médecins qui veulent se distinguer et remplir tous leurs devoirs : c'est de rédiger en corps d'observation, ce qu'on a vu et revu, sur-tout ce qu'on

a bien vu ; car, comme je le dis en son lieu, il n'est pas si facile qu'on le pense de bien voir : tel qui croit, qui dit avoir vu, n'a très-souvent rien vu en effet ; et j'ose dire que c'est au plus grand nombre d'exérçans qu'on peut faire ce reproche. D'ailleurs, cette assertion est suffisamment prouvée dans le chapitre qui traite de la manière d'observer.

Si les observations sont bien faites, elles seront toujours singulièrement utiles, soit qu'elles présentent quelque chose de neuf, soit du moins en étayant celles qui sont déjà faites, ce qui est bien loin d'être indifférent.

Il en résulte aussi qu'au bout d'un certain tems, on possède, sans s'en douter, un ouvrage qui d'abord est utile pour soi, plus que tout autre, par la seule raison qu'on l'a fait soi-même ; et puis il peut arriver qu'il soit le canevas d'un bon ouvrage pour le public : ce sont des matériaux qui, mûris par la longue expérience, médités par la réflexion, et mis en ordre d'après une méthode raisonnée, contribueront toujours avec efficacité à bâtir le grand édifice pratique qui n'est encore qu'ébauché. C'est, en employant ces moyens, que tous les médecins seront des médecins cliniques et observateurs ; alors, les lumières et les connaissances utiles se propageront de plus en plus et avec rapidité ; enfin, c'est par-là, et ce n'est que par-là, que la médecine d'observation, la médecine expérimentale, en un mot, la vraie médecine sera bientôt perfectionnée.

De tout ce que nous avons dit dans cette section, résumons. Notre premier devoir, notre seul devoir est d'être praticien. Toutes les connaissances acces-

soires y relatives sont bonnes et même peuvent être utiles à beaucoup d'égards ; mais la seule science obligatoire du médecin qui se charge du dépôt sacré de la vie des hommes, c'est la science pratique. Or, c'est d'après l'éducation soignée, ainsi que j'ai tâché de le consigner, que les jeunes médecins, déjà praticiens au sortir de l'école, mériteront d'emblée la confiance ; une saine pratique étendue dès les premières années, les rendra bientôt, quoique jeunes, des vieux médecins : par-là l'on peut, l'on ose assurer que la médecine sortira en très-peu de tems de sa stagnation ; enfin et en deux mots, l'exercice médicinal sera illustré ; donc il s'avancera, en même tems qu'on rendra aux peuples les plus signalés services.

CHAPITRE III.

DE LA MANIÈRE D'EXERCER LA MÉDECINE.

Ce seul chapitre, s'il était traité dans toute son étendue, exigerait sans doute plusieurs volumes; ce devrait être principalement l'encyclopédie pratique dont j'ai présenté l'apperçu à l'article des livres; ce serait un ouvrage d'un grand détail, et nous ne nous avisons pas de vouloir exécuter une pareille entreprise qui est bien au-dessus de nos forces; d'ailleurs, ce n'est point notre objet; j'aime à me persuader, pour l'illustration et les progrès de l'art, que l'exécution n'en sera pas longuement différée

En attendant ce fruit du génie si désirable, je me contenterai de présenter à l'élève les vues générales que je crois les plus utiles, et qui doivent servir à le guider, soit dans les connaissances qu'il puisera à la lecture des divers auteurs, soit dans la juste application de ces connaissances au lit des malades.

Ainsi, former d'un côté l'esprit de l'élève aux bons principes; et de l'autre, le soustraire à la foule des préjugés dont l'art est environné; voilà notre tâche, et elle est encore grande.

Pour procéder avec ordre, nous suivrons la méthode qui est généralement adoptée par tous les auteurs. Elle consiste à établir 1.° le diagnostic; 2.° le pronostic; 3.° les causes des maladies, soit celles qu'on nomme éloignées, soit les

causes prochaines ; 4.° enfin, la curation ou la pratique. Ce dernier article fait le sujet des deux autres volumes qui composent cet ouvrage. L'on voit, par cette distribution des matières, que celui-ci en est le premier volume ; cependant, il paraît le dernier par la raison que nous avons déjà donné ci-dessus. Quoiqu'il en soit, nous avons à traiter dans ce volume des trois premiers objets, ce que nous allons faire en autant d'articles séparés.

ARTICLE PREMIER.

DU DIAGNOSTIC.

Le premier talent du praticien, le talent indispensable, celui sans lequel les autres ne sont rien, c'est celui du diagnostic, connu dans les auteurs sous le nom de *séméiotique*, c'est-à-dire, la science des signes. Elle consiste à démêler, à établir d'une manière distincte, par le moyen des signes, le caractère spécial de chaque maladie.

Pour parvenir à l'intelligence complette de cet objet, l'un des plus intéressant de la médecine, il faut distinguer le diagnostic *scientifique*, et le diagnostic *pratique*. La première partie s'apprend dans les auteurs, et c'est au lit des malades qu'on s'instruit de la seconde ; c'est-à-dire, qu'on s'apprend à faire auprès de l'individu malade, l'application des connaissances acquises dans les livres. Car, celui qui ne lit que des livres, a beau être instruit, il ne sait encore rien, quant à l'exercice de l'art, s'il n'a pas le talent d'adapter ses connaissances à la pratique ; voilà pourquoi, comme je

l'ai dit, faire des médecins avec un livre, est une absurdité la plus injurieuse à l'humanité. Il en est de même de celui qui veut pratiquer sans livres; il est encore pire que le premier qui, en sacrifiant bien des malades, peut devenir un jour praticien; au lieu que le dernier n'est et ne sera toute sa vie qu'un ignorant et le plus dangereux de tous les hommes, même en voyant journellement des malades. Il faut absolument et nécessairement qu'un praticien réunisse les deux objets, s'il veut se mettre à l'abri du reproche le plus grave, celui de faire le métier d'homicide.

Quant au *scientifique*, *Sauvage*, célèbre professeur de Montpellier, a donné le premier, comme je l'ai dit, une nosologie méthodique par classes, genres et espèces. Cette nosologie, qui est une belle conception, mais qui est par trop étendue, porte le nombre des maladies jusqu'à près de quatre mille. *Cullen*, professeur d'Edimbourg, en a sagement circonscrit les limites, et le praticien expérimenté réduit tout cela, pour les maladies journalières et courantes, à un ensemble de traits essentiels et caractéristiques qu'il grave dans sa mémoire et qui suffisent à son entendement pour distinguer d'un simple coup d'œil les maladies communes, et à son raisonnement pour caractériser celles qui sont moins familières, ou d'un tact plus difficile.

Ainsi, que l'élève apprenne les classes et les genres, cette étude n'est ni prolixe, ni embarrassante; et qu'il lise seulement les espèces et même les variétés. Son seul but en cela doit être de se mouler déjà aux généralités, et encore de mettre dans sa tête une méthode qui facilite ses études;

mais le détail minutieux pourrait nuire et embarrasser inutilement le commençant, sauf à reprendre cette étude lorsqu'il aura déjà exercé, afin d'embrasser cette partie essentielle dans tout son entier; car, c'est sur-tout, lorsque les connaissances de détail sont fort étendues, qu'il est encore plus nécessaire d'aller par dégré. Celui qui a une longue route à faire, s'il s'excède dès les premiers jours, il sera forcé de rester en chemin; il faut éviter à l'étudiant une pareille catastrophe. D'après ce plan, il sera bien plus avantageux pour lui de commencer par étudier et apprendre par cœur le tableau succinct des signes des maladies par *Duplanil*, qu'on trouvera à la tête de la *Médecine domestique* de *Buchan*.

C'est ensuite, lorsqu'il sera dans l'activité de l'exercice médicinal, et qu'il se sera déjà moulé à faire l'application de la science des signes à chaque maladie, qu'il s'appliquera alors avec fruit à l'étude des *espèces* et même des *variétés*.

Telle est la marche naturelle pour parvenir plus sûrement, et même plus promptement, à embrasser dans son entier la *connaissance scientifique* du diagnostic.

Ainsi, avant d'exercer et pour pouvoir bien exercer, il est donc absolument nécessaire d'être auparavant suffisamment instruit des connaissances de ce genre répandues dans les bons auteurs; sans elles, on peut bien passer sa vie à voir des malades, mais jamais on ne peut parvenir à caractériser, ni à distinguer comme il faut, non seulement les maladies compliquées, mais même les maladies simples.

Les routiniers ignorans, intrus et autres, ainsi

que les femmelettes qui ne se doutent pas d'avoir aucune de ces connaissances scientifiques, se trouveront sans doute humiliés de cette vérité; ainsi, par intérêt, comme par amour propre, ils ne voudront pas y croire; mais il n'en restera pas moins vrai pour cela, que, lorsqu'on est sans études, et qu'on est en conséquence privé de ces connaissances préliminaires, l'on a beau voir des malades et vieillir dans la pratique, on meurt toujours ignorant, et l'on n'a cessé toute sa vie de mal faire. On peut bien à la rigueur, à force de voir et de tâtonner, parvenir à connaître et à distinguer quelques maladies simples et des plus communes (et Dieu seul sait alors ce qu'il en aura coûté à l'humanité pour parvenir là). Mais encore dans cette supposition, comment le malade pourra-t-il connaître si le genre et l'espèce de maladie dont il est attaqué, est précisément celle que le prétendu connaisseur sait distinguer? ainsi, par cela seul, la confiance du public est sans base et doit être nulle.

J'entre dans ce détail pour désabuser le public qui croit généralement qu'un homme, qui voit beaucoup de malades, est nécessairement bon praticien. Oui, s'il a, avec cela, les connaissances scientifiques suffisantes. Mais non, cent fois non, et toujours non, s'il n'a jamais fait d'études, et si jamais il n'a été suffisamment instruit de ces connaissances. D'ailleurs, il est de fait qu'on ne voit point les gardes-malades devenir de bons praticiens, quoique ces sortes de personnes suivent cependant les maladies dans leurs plus grands détails, et le jour et la nuit; pourquoi donc vouloir que cette foule d'individus de toute espèce, qui n'ont point étudié la

la médecine, puissent jamais s'apprendre et devenir bons praticiens, en voyant leurs malades seulement en passant, et souvent une seule minute dans l'espace de vingt-quatre heures; ce n'est pas la science médicinale qu'ils exercent, c'est un vrai jeu de hasard, et c'est sans doute le jeu le plus terrible que jouent en même tems, et le malade, et ses proches, et les intrus. Cependant, que doit dire le philosophe, lorsqu'il voit les gouvernans s'agiter en tout sens pour empêcher la prétendue ruine de quelques vauriens qui risquent leur argent au jeu, et qui d'ailleurs, s'ils ne jouaient pas, le perdraient d'une autre manière; tandis qu'eux, législateurs, ne daignent pas accorder un moment d'audience et d'attention à tout ce peuple qui joue, et encore par force, sa vie, sa santé et son bonheur.

Ajoutons encore que, dans l'exercice épineux de la médecine, non seulement l'ignorant est le fléau de l'humanité, mais même que les demi-connaissances ne peuvent s'allier avec une réputation soutenue et justement méritée, et que tout homme, même l'homme de l'art qui n'est pas instruit à fond, est toujours un homme dangereux. Dans un objet d'une si grande importance, il faut tout savoir pour obtenir une confiance sans bornes; et ce dont on doit être grandement étonné, c'est que, vu l'utilité extrême du diagnostic, il n'y ait jamais eu dans les facultés un professeur *ad hoc*.

Les deux principaux objets de l'exercice médicinal sont: le diagnostic et la pratique proprement dite; et ce sont précisément ceux qu'on a négligé jusqu'ici d'enseigner d'une manière particulière et distincte: chose étrange et inconcevable!

Ainsi, l'élève doit étudier avec le plus grand

soin la science du diagnostic, puisque sans elle, on ne peut, ni être, ni jamais devenir un bon praticien.

Ces connaissances une fois acquises, ce n'est pas encore tout; il s'agit d'en faire une juste application à la pratique.

Pour réussir dans cette *seconde partie*, non moins essentielle que la première, il faut s'apprendre au lit des malades à évaluer en détail et à mettre à leur vraie place les signes particuliers et propres à chaque maladie; mais avant de parler de ce détail, il y a une marche générale à suivre, dont nous devons parler. Elle consiste à porter une attention réfléchie sur deux objets distincts et séparés : le premier considère ce qui est hors de l'homme, et comme non encore malade. Le second embrasse tous les signes que présente la maladie, et sur-tout ceux qui la caractérisent.

Quant au premier, on doit savoir,

1.° S'il existe une maladie régnante, et quel en est le caractère spécial.

2.° Quoique nous pensions qu'on a donné beaucoup trop d'influence aux saisons et à leur température à l'égard de nos maladies, ainsi que nous le dirons en son lieu, cependant, il n'est pas indifférent de s'assurer, sur-tout dans les cas déterminés d'après l'observation, si la maladie qu'on a sous les yeux, s'accorde avec la saison dominante.

3.° Il faut prendre connaissance des diverses habitudes du malade, de son régime de vie ordinaire, ainsi que des excès commis à cet égard avant la maladie.

4.° On s'informera s'il est sujet à des affections maladives, et quelles elles sont, et encore quelle

est leur marche, soit quant à leur retour, ou à leur durée et à leur terminaison, etc.

5.° On ne manquera pas de s'instruire de ce que le malade à ressenti plus ou moins; tels que de la lassitude dans les membres....., de la douleur dans la tête ou ailleurs....., du dégoût....., de l'insomnie....., etc., quelque tems, ou quelques jours avant l'invasion de la maladie.

6.° Enfin, on considérera son âge....., sa force....., et sa constitution particulière, eu égard seulement à ce que nos sens peuvent en juger, et qu'on désigne sous le nom générique de *tempérament*, auquel la manie théorisante a donné une extension beaucoup trop étendue.

Quant au second objet, il est nécessaire

1.° De connaître parfaitement les signes caractéristiques de la maladie qu'on a sous les yeux.

Ce sont ces signes caractéristiques qui, une fois bien connus, font distinguer avec précision chaque maladie particulière ainsi que l'espèce de chacune; car, ce n'est pas assez de connaître le genre d'une maladie, par exemple : une fluxion de poitrine; il faut encore en connaître l'espèce particulière, c'est-à-dire, si elle est simple ou compliquée, si elle est fausse ou vraie, si elle est inflammatoire, ou putride, ou vermineuse, etc.; l'on voit et il est clair que, sans cette distinction, l'on ne peut aller qu'en aveugle. Ceci, comme très-important, sera prouvé tout à l'heure d'une manière plus détaillée.

Ce sont ces signes caractéristiques qui font distinguer les maladies inflammatoires, de celles qui sont humorales, soit bilieuses, putrides ou autres, et encore de celles qui sont nerveuses; ils

font distinguer aussi celles qui, compliquées, participent de l'une ou de l'autre des espèces ci-dessus; distinction majeure des plus essentielle pour obtenir des succès.

Ce sont ces signes qui, joints à une expérience suffisante et à la connaissance des fonctions des différentes parties qui ont entre elles quelque relation, font distinguer les maladies *essentielles* des maladies *symptomatiques*; distinction *pratique* la plus indispensable et sans laquelle on ne peut que commettre les plus grandes erreurs. Les maladies *symptomatiques* sont celles dont les symptômes ne désignent pas le caractère propre et l'espèce de maladie; le traitement principal ne doit point attaquer ces symptômes, et voilà où est l'erreur de ceux qui, faute d'instruction, croyent qu'il suffit de combattre les symptômes et de suivre en général les indications qui se présentent. Les maladies *essentielles* sont tout l'opposé, et l'on doit attaquer de front les symptômes qui les caractérisent.

Ce sont ces signes qui font distinguer les affections locales, pures et simples, de celles qui, quoiqu'elles ne paraissent que locales, doivent être cependant considérées comme générales, parce qu'elles affectent tout le système, ou qu'elles en dérivent.

Enfin, c'est avec la connaissance parfaite de ces signes, qu'on parvient à distinguer, parmi tous les symptômes, ceux qui font complication, ainsi que ceux qui ne sont qu'accessoires, et encore ceux qui sont anomals.

Nous avons déjà dit, mais répétons plus en détail, comme étant une chose des plus essentielle,

qu'il ne suffit pas à un praticien de connaître et de distinguer d'une manière claire et précise tous les signes caractéristiques propres à chaque *genre* de maladie pour les traiter comme il faut; car alors, on n'en sait encore que le nom ou bien le caractère général; or, ces seules connaissances bornées ne peuvent faire de l'homme de l'art qu'un routinier qui le plus souvent est dangereux; c'est l'*espèce* qu'il faut connaître. Pour me faire mieux comprendre, prenons l'exemple que nous avons présenté plus haut, comme étant un des plus connu. Ainsi, ce n'est pas le tout de connaître les caractères généraux d'une pleurésie, d'une fluxion de poitrine; mais il faut encore savoir en distinguer l'espèce particulière; il faut donc savoir si cette fluxion de poitrine est, ou inflammatoire exquise ou rhumatisante (ce que définit si bien un des plus vrais praticiens de ce siècle, le célèbre *Stoll*); il faut donc encore savoir si elle est catharrale, putride, vermineuse, venteuse, spasmodique, etc.; il faut encore distinguer si elle est externe ou interne; enfin, ce n'est pas encore tout, il faut savoir surtout demêler la complication des différens cas qui se présentent, état qui se rencontre si souvent dans la pratique, c'est-à-dire, lorsque la maladie participe plus ou moins de l'une et de l'autre de ces espèces ci-dessus, et même de leur dégré d'intensité plus ou moins prédominant. Il y a encore bien plus de difficulté lorsque la complication se rencontre avec deux maladies différentes; c'est-là où les praticiens même les plus éclairés se trouvent quelquefois embarrassés et indécis; ce qui n'arrive sans doute pas à l'ignorant, parce que ne sachant rien, il ne doute de rien; or, rien n'est plus.

évident que, sans toutes ces connaissances qui sont difficiles, on agit au hasard, l'on se trompe à tout moment, l'on exerce en charlatan, enfin, souvent l'on assassine, même sans le savoir, même en croyant bien faire : rien de plus positif que ce que j'avance, et aucun praticien ne peut me contre-dire. Qu'on juge d'après cela des désastres innombrables qui ont dû résulter de l'*Avis au peuple* de *Tissot*, sur-tout par la prétention absurde de l'auteur de vouloir faire exercer la médecine avec ce seul livre. Qu'on juge encore combien le chirurgien, qui n'est jamais assez instruit, sur-tout à l'égard des cas compliqués et difficiles, doit faire de victimes; enfin, combien ces donneurs d'avis de toutes les couleurs, femmelettes et autres, sont ridicules et dangereux dans tous les cas. Il n'y a pas à dire ici qu'on exagère; je parle d'après ce qui se pratique tous les jours, dans tous les momens et par-tout. Mais que faire cependant, quant on voit tous les gouvernans du monde se soucier peu d'apporter le remède à tant de maux qui affligent et qui révoltent l'humanité? s'apitoyer, fremir, s'indigner.

2.° Non seulement il est nécessaire d'avoir la connaissance entière des signes caractéristiques des maladies, mais il faut encore savoir lier les symptômes qui se renforcent mutuellement, et écarter ceux qui sont dissonans, afin de mettre par un juste rapprochement chacun à sa vraie place, et de régler sa conduite en conséquence.

3.° Dans le cours de la maladie, il faut savoir démêler exactement les symptômes qui caractérisent la maladie et qui en suivent la marche, d'avec ceux qui ne sont enfantés que par le travail

de la nature, ainsi que ceux qui sont souvent le seul fruit du traitement; autrement l'on risque de commettre beaucoup d'erreurs.

4.° Il faut encore savoir distinguer les signes critiques, des signes soi-disant symptomatiques. Les symptômes fâcheux des fièvres sont en général, la douleur....., les veilles....., l'assoupissement....., les convulsions....., la constipation...., la sécheresse et la noirceur de la langue... Si avec ces symptômes la langue est tremblotante..., si le malade chasse aux mouches....., si son visage est entièrement défait....., s'il y a des soubresauts dans les tendons, et si le pouls est misérable, ces symptômes sont mortels. Au contraire, les symptômes critiques et favorables sont tout l'opposé: l'étude et l'expérience en donneront la connaissance détaillée.

Cependant, nous dirons seulement ici, à cause de l'importance de l'objet, que l'élève doit étudier particulièrement et avec le plus grand soin les signes critiques, soit ceux qui sont favorables, soit ceux qui sont funestes; car, c'est-là où l'on observe le vrai combat de la nature, ou victorieuse ou vaincue. En voici le détail:

Les *signes funestes* sont, outre les symptômes fâcheux dont nous venons de parler, le nez froid..., la face hyppocratique....., le pouls, ou défaillant ou intermittent....., les yeux éteins....., quelquefois une sueur gluante....., enfin, la nature accablée et aux abois.

Les *signes critiques favorables* sont bien moins prononcés; aussi trompent-ils quelquefois, si on ne les consulte avec attention, même les médecins exercés; ce qui nuit alors beaucoup à l'art et à

l'artiste. Pour mettre de l'ordre et de l'exactitude dans cet objet essentiel, nous distinguerons les signes *antécédens*, ceux qui annoncent les crises ; les signes *concomitans*, ceux qui les accompagnent; et les signes *subséquens*, ceux qui les suivent.

Les *signes antécédens*, ou les précurseurs, souvent ressemblent aux symptômes fâcheux. Le trouble est dans la machine ; le désordre est dans les fonctions ; enfin, la nature s'apprête à un grand combat. Les signes particuliers qu'on observe alors sont en tout ou en grande partie, le délire..., l'oppression....., l'anxiété....., les excrétions supprimées....., le visage altéré....., les yeux hagards....., et la peau brûlante. L'ignorant dans ce moment est tout-à fait dérouté et perdu ; il voit de travers, et il prédit de même. Mais le praticien habile qui connaît la marche de la nature, qui sait que tous ces signes sont le fruit du tems précis de la crise, qui sait évaluer au juste et apprécier l'espèce particulière des accidens, qui enfin se connaît parfaitement au pouls (première boussole dans ce désordre momentané). Le praticien habile, dis-je, sait alors prévoir et prédire que la crise sera favorable, et le succès suit (vrai moment d'un triomphe éclatant pour la gloire de l'art et celle de l'artiste).

Quant aux signes qui accompagnent la crise favorable, ils doivent se tirer principalement des excrétions ; il faut qu'elles soient louables, qu'elles soient naturelles, c'est-à-dire, telles qu'elles doivent être ; enfin, elles ne doivent point être excessives ; on doit ajouter à ces signes, l'amélioration sensible de tous ceux de la maladie. Celui qui a le tact pour apprécier ces signes, marche alors à coup sûr.

Enfin, les *signes qui suivent la crise* favorable annoncent, ou qu'elle est totale et parfaite, ou qu'elle est imparfaite. Dans la première espèce, toutes les fonctions se font comme en santé; les digestions sur-tout, ainsi que le sommeil, les deux fonctions les plus essentielles de notre machine, réparent promptement les forces. Dans le second cas, au contraire, le malade languit, le sommeil est mauvais, il y a dans la nuit des sueurs partielles qui annoncent la faiblesse générale du système; alors, le malade est sur le point de la rechûte.

Ainsi, que l'élève connaisse donc parfaitement tous les signes; qu'il s'étudie à saisir leur véritable valeur particulière, et qu'il sache sur-tout en faire une application savante dans les différens cas; car, c'est-là le brillant de l'art, comme c'est le vrai fondement d'une pratique éclairée, c'est-à-dire, sage et sûre.

Enfin, en me résumant, je dis que pour réussir dans le diagnostic, ainsi que dans le pronostic, comme nous le dirons bientôt, il faut avoir un coup d'œil sûr et juste, et de la finesse dans la perception, afin de juger avec certitude de l'*ensemble*, qui est un composé, et de tout ce qui frappe nos sens, et encore de beaucoup de choses qui n'y sont pas soumises; en deux mots, joindre aux connaissances scientifiques nécessaires, l'expérience; avoir un jugement sûr, et encore avec cela, être pénétrant et sur-tout bon physionomiste.

Nous ne quitterons pas ces généralités sans présenter une considération importante pour l'étudiant.

Nous devons l'avertir qu'il trouvera dans les auteurs une grande confusion entre les mots *signe*

et *symptôme*; les uns les confondent et en font un synonyme, tandis que quelques autres les séparent avec scrupule, et chacun agit en cela arbitrairement; ce qui fait une bigârure mal sonante, et de plus, embarrassante pour l'élève.

Boërrhaave veut faire reconnaître le symptôme, par la cause de la maladie; cette définition est, comme bien d'autres, faite pour obscurcir ce qui souvent, sans la définition, est fort clair; ces sortes d'embrouillamini en amènent d'autres; car de-là, on voit des symptômes de la maladie, des symptômes de sa cause, des symptômes qui sont eux-mêmes des maladies, et des symptômes qui ne sont que des signes, ou des symptômes des symptômes; on voit encore des symptômes accidentels et de surcharge, et même les symptômes protéiformes, inattendus, etc.: quel galimatias pour l'étudiant!

Astruc le plus méthodique des auteurs a toujours soin de faire un article séparé pour les signes, et un autre pour les symptômes; mais la confusion reste toujours, parce qu'on voit souvent le même objet faire en même tems signe, symptôme, et encore maladie. Par exemple: le devoiement est souvent signe, symptôme et maladie; on en peut dire autant du hoquet, du point de côté, etc.

On sait bien que le praticien débrouille bientôt ce cahos, mais il embarrasse l'élève; ou il faudrait que les mots *signe* et *symptôme* fussent déclarés synonymes pour tous, afin qu'on s'entendît généralement; ou si les synonymes péchent par l'inexactitude, puisque quelques auteurs exacts les séparent, il faudrait donc n'employer génériquement que le mot *signe*, et de le diviser en *signes*

diagnostiques, en *signes* symptomatiques et en *signes* communs. Les premiers serviraient à la connaissance des maladies ; les seconds seraient pour le traitement ; et les signes communs serviraient à l'un et à l'autre. Par ce moyen on éviterait la confusion, qui ne peut manquer de naître, lorsque le même objet est décrit par des mots tout différens, ou que le même mot générique, employé seul et sans distinction, exprime des objets différens.

Quoiqu'il en soit, j'ai cru devoir avertir l'élève, afin qu'il sache à quoi s'en tenir.

Maintenant et à cause de la grande utilité de l'objet, après avoir présenté les *généralités* les plus essentielles, descendons dans quelques *détails*.

Ainsi, nous dirons que le premier soin dans l'évaluation des signes, est l'étude de l'expression de la figure; car, le visage, pris dans son ensemble, est un miroir fidèle qui, à lui seul, peint souvent le caractère spécial, et même le genre plus ou moins grave de la maladie. De la face hyppocratique, au visage naturel, combien n'y a-t-il pas de dégrés intermédiaires et de nuances à observer ? L'observateur exact ressemble ici au berger qui distingue fort bien tous les moutons de son troupeau, tandis que le passant les confond tous, et ne distingue rien ; c'est l'habitude, l'application et l'exactitude qui, conjointement avec les connaissances suffisantes, forment l'observateur et l'artiste précieux. Aussi, on a beau s'égayer à la Molière, et calomnier la médecine, tant qu'on se porte bien, ou encore s'aveugler au point de se croire médecin sans voir journellement des malades, on en revient toujours à invoquer le pra-

ticien, lorsque la maladie met dans le lit de douleur : l'interêt de notre santé et de notre vie, sur-tout lorsqu'il nous presse, l'emporte alors sur notre amour propre ; ainsi, que le médecin soit observateur et bon physionomiste, il aura un talent respecté.

C'est après avoir saisi l'expression de l'ensemble du visage, qu'il faut observer tous les signes différens que nous offre chacune de ses parties, sans en omettre une seule.

La partie la plus esentielle à observer, c'est la *langue*. On trouve dans les auteurs tout ce qu'il y a à remarquer à ce sujet. Ce qu'on recommande ici en général à l'élève, c'est d'être attentif à en étudier toutes les différences, toutes les phases en maladie, et à en établir le rapport, autant qu'il est possible, avec les diverses affections de l'intérieur ; il me semble que ce rapport n'a pas été assez étudié, sur-tout dans les maladies graves. La plupart des médecins voient la langue souvent autant par habitude que pour s'instruire : il est même à croire qu'il y a encore à cet égard mille nuances à observer et beaucoup à découvrir : c'est aux praticiens exacts que ces vues s'adressent.

Combien de choses à observer à l'égard des *yeux* ? leur abattement, leur consternation, ou bien le poli et le clair extraordinaire du globe ; la netteté ou l'obscurcissement de la vision ; son égarement, sa vacillation ; le travail que reçoit l'organe au grand jour et à la lumière ; le dégré d'ouverture des paupières, soit pendant le sommeil, soit au reveil ; les paupières plus abattues d'un côté que de l'autre ; les sécrétions, telles que les larmes ; l'humeur sébacée, collante et âcre

des paupières ; enfin, l'inflammation de la conjonctive qui annonce et souvent accompagne les délires fébriles ; la couleur plus ou moins jaune, plus ou moins terne, etc., etc.

Aucun de ces divers états ne doit échapper à l'observateur exact et attentif.

Il en doit être de même des signes que nous offrent les *lèvres*, les *dents*, le *nez*, les *joues*, la *peau du front*, même celle des *oreilles*, etc.

De ces signes, on passe à ceux de la *poitrine*.

La description détaillée ne concerne point cet ouvrage, cela me ménerait beaucoup trop loin ; je dirai seulement pour l'instruction des élèves, qu'il faut toujours faire une attention particulière à la manière de la *respiration*.

On n'examine pas assez si elle est plus ou moins chaude ou froide, sur-tout dans les affections du poumon.

On ne pense pas assez à la grande influence des fonctions de cet organe, dans toutes les maladies aiguës quelconques.

On doit distinguer aussi avec soin l'*inspiration* de l'*expiration*, puisque le travail de l'une ou de l'autre indique les diverses affections du poumon, ainsi que de toute la poitrine en général.

Il y a une sorte d'inspiration ventrale qui indique le refoulement trop fort du diaphragme sur les viscères de l'abdomen ; ce signe peut servir beaucoup à caractériser les affections cachées des viscères de cette cavité, quoiqu'il semble que la respiration ne doive concerner que les maladies qui affectent ceux de la poitrine. Des inspirations longues et profondes, avec des expirations courtes et sonores, peuvent être considérées moins comme

causées par une affection essentielle de la poitrine, que comme des marques distinctives de la faiblesse provenant d'un estomac dérangé; dans pareil cas, un cordial ou un émétique, suivant les circonstances, guérit. Qu'on juge, par ce seul exemple entre mille, de la nécessité d'être instruit profondément dans la science du diagnostic pour obtenir des succès *réels* dans l'exercice pratique.

Je parlerai encore ici d'un signe particulier essentiel à remarquer, c'est une douleur à l'omoplate, lorsqu'en tâtant le foie engorgé, on le refoule sur le diaphragme. On voit en rapprochant ce symptôme, de celui qui est désigné auparavant, qu'il y a une correspondance particulière entre les viscères de la poitrine et ceux de l'abdomen, et cette influence réciproque des uns sur les autres se fait sur-tout par cette cloison membraneuse qui semble au contraire les séparer.

J'ai présenté exprès ces faits à l'élève pour lui donner des exemples d'un diagnostic plus recherché, qui serviront à lui faire sentir que souvent, et suivant les cas, il doit être tout scientifique et raisonné d'après la connaissance des fonctions des parties et de leur corelation réciproque; enfin, qu'avec ces connaissances relevées, la science pratique, ainsi que l'utilité médicinale, en acquierent beaucoup plus d'étendue.

Les signes qui concernent la région *épigastrique*, ainsi que les *hypochondres* et tout le *système abdominal*, demandent sans contre-dit d'être connus et étudiés avec la plus grande exactitude, d'autant plus que c'est-là le théâtre du plus grand nombre des maladies aiguës et chroniques; les fonctions de l'estomac et des intestins; celles du foie, ainsi

que de tous les autres viscères; l'influence de la circulation de la porte et de ses ramifications sur toute l'économie ; les vaisseaux chilifères ; les vaisseaux lymphatiques ; le système glanduleux ; les plexus nerveux en pelottons et en masse : quel champ pour l'étude et l'observation ! C'est-là où il faut chercher, étudier et même s'appliquer à découvrir les signes *caractéristiques*, par le moyen desquels on reconnaisse avec évidence, l'on distingue les diverses affections et les dérangemens de toute cette organisation si compliquée.

Lorsque les trois grandes cavités du corps, ainsi que leurs parties les plus essentielles sont suffisamment interrogées, on doit passer à l'examen des sécrétions particulières, c'est-à-dire, de celles qui sont soumises à nos sens.

Celles de la *peau*, à cause de la transpiration qui en est une des plus abondante et, pour ainsi dire, universelle, méritent sans contre-dit le premier rang.

La rudesse, la sécheresse, la chaleur âcre, soit générale, soit dans quelques parties seulement ; la superficie terreuse, la paume des mains crevassée et dure, la sensibilité au froid, la décoloration des lèvres et des joues, etc. ; ou bien encore plus immédiatement à cause des sécrétions, l'humidité onctueuse et partielle, la sueur gluante, froide ou chaude, trop abondante ou retenue ; enfin, la transpiration insensible (le sujet presqu'inépuisable de la patience et des méditations de Sanctorius) : voilà le champ et le sujet de nos observations journalières.

La peau nous offre encore des éruptions variées à l'infini, qui, quoique sensibles au toucher et à

la vue, sont encore bien loin d'être, malgré cela, parfaitement connues dans leur totalité, et sur-tout par leur relation avec l'intérieur.

L'*urine* a presque toujours été le champ de bataille des charlatans; on a voulu la faire passer pour un miroir fidèle, comme représentant nos fonctions et nos dérangemens intérieurs, tandis qu'elle est le signe le plus variable du diagnostic, et qu'en effet elle offre peu à l'observation pathologique; au surplus, considérée comme telle, elle ne présente que deux objets à observer : l'urine comme liqueur, et le sédiment; le détail n'en est pas grand, et il n'est personne qui ne puisse en prendre facilement connaissance.

Pour parvenir à quelques résultats sûrs, il faudrait d'abord faire des observations précises sur l'urine dans l'état de pleine santé; on étudierait ses diverses manières eu égard à la digestion, soit quant aux différens excès ou à l'abstinence; enfin, en général eu égard à la santé plus ou moins parfaite, ou seulement dérangée de quelque manière que ce soit; tous ces états seraient exactement constatés conjointement avec les qualités particulières ostensibles de l'urine; pour lors on serait à-peu-près sûr de ne pas mettre mal-à-propos sur le compte de la maladie et du travail de la nature, ce qui pourrait fort bien n'être dû qu'à l'altération spontanée de humeurs saines.

Les *excrémens*, les *crachats*, la *salive*, la *morve*, sont autant d'objets qui méritent chacun à part l'attention des praticiens observateurs.

Le *sang*, cette chair coulante, l'objet de tant de recherches et même de disputes, a été examiné sous toutes les faces par nombre de savans. La théorie,

théorie, la méchanique et la chimie l'ont mis à contribution, chacun selon son genre de science. Le sang, considéré comme coulant dans les vaisseaux, a été analisé physiologiquement par *Bordeu*, et l'on peut dire que cet ouvrage est un chef-d'œuvre théorétique. Dehaën a soumis celui qui est hors des vaisseaux et tiré dans les palettes, à des observations cliniques et physiques; les travaux de ces derniers auteurs sont utiles sans doute, sur-tout parce qu'ils ont détrompés de beaucoup d'erreurs reçues. Bordeu qui a traité cet intéressant objet en grand, a présenté des résultats profonds; en homme de génie, il a tellement identifié les faits avec la théorie, que son ouvrage semble ne faire qu'un avec la pratique. Dehaën a observé le sang relativement aux maladies, et il est entré dans bien des détails; le malheur, et ce qui est en même tems bien digne de remarque, c'est qu'il a démenti lui-même tout ce qu'il avait cru avoir bien observé quelques années auparavant; ce seul fait prouve combien il est difficile, cet art d'observer, qu'on croit cependant généralement si aisé: mais de tous ces travaux qu'est-il enfin résulté? Car, excepté les faits pratiques qu'on pourrait extraire et isoler de la théorie de Bordeu, qu'a gagné véritablement la médecine clinique, et quelle plus grande certitude, que celle de nos anciens maîtres, a-t-elle acquise par-là? Les vrais observateurs y voient bien peu de chose: d'où l'on doit conclure que ce n'est pas tant des savans, que ce n'est pas même de quelques praticiens isolés, quelque grands qu'ils soient, qu'on doit attendre les véritables observations pratiques dans leurs détails sur un objet quelconque; tandis qu'on sait que toute

vérité de ce genre, pour être stable, ne doit être que le résultat ou le fruit de l'observation authentique, constante et confirmée par tous ; tandis qu'on sait que la plupart des découvertes pratiques ne sont dues qu'au hasard, ou à une longue patience, ou à un concours de circonstances que le tems seul amène, et que le génie sait saisir.

Enfin, il nous reste à parler du *pouls*.

Solano, *Nihel*, *Bordeu* et *Mnuret* ont fait de belles découvertes à ce sujet. Bordeu en a voulu faire un corps de doctrine ; mais pour y parvenir, son génie à créé des observations de cabinet pour suppléer au *déficit* et aux mouvemens cachés de la nature. Son ouvrage est sans doute une grande conception et un beau travail ; mais tout le génie du monde n'est rien en médecine, dès qu'il n'a pas pour fondement des observations vraies, sûres et évidentes Pour en avoir de pareilles sur ce sujet, ainsi que sur tant d'autres, et pour pouvoir y compter, il faut, comme je l'ai dit, le concours simultané de tous les praticiens observateurs.

Après avoir nommé Bordeu sur le pouls, tout détail est inutile. Nous observerons seulement à l'élève, en deux mots, que c'est ici sur-tout qu'il faut joindre aux connaissances une grande habitude ; ainsi, il devient encore bien plus nécessaire, pour cet objet particulier, de se mouler à cet exercice manuel dans les hôpitaux, long-tems avant de se mettre sur les rangs pour aller seul et sans guide.

Enfin, nous ne quitterons pas cet article sans remarquer que les battemens de la céliaque, eu égard aux affections précordiales et aux maladies, soit abdominales, soit pectorales, ainsi que ceux

des carotides et des temporales pour les affections cérébrales, peuvent offrir bien des signes utiles aux praticiens exacts.

Ainsi, que tous les médecins instruits et observateurs se réunissent pour observer conjointement et simultanément ; que leurs travaux n'aient d'autre point central que l'observation des faits, dont la recherche des signes fait un des principaux objets ; que le gouvernement emploie des mesures telles, que tous sans exception puissent, facilement et sans obstacle, faire des observations de tout genre, sur les morts, comme sur les vivans ; que celui qui a le bonheur de faire une découverte pratique vraiment utile à l'humanité, ou tendant à reculer les bornes de la médecine clinique, soit récompensé en proportion de son travail et de l'utilité qu'on en retire ; alors, naîtront en foule les observations les plus intéressantes ; alors, il ne sera pas long à s'effectuer, l'amas des matériaux nécessaires pour bâser de plus en plus, et d'une manière solide et sûre, l'édifice de la médecine pratique ; alors, l'utilité de la science médicinale en deviendra plus évidente et plus sentie, et cet art divin enlévera bientôt, avec des avantages inconnus jusqu'alors, la confiance et l'admiration des peuples.

ART. II.

DU PRONOSTIC.

Le pronostic est tellement lié au diagnostic, qu'il en est une suite naturelle et, pour ainsi dire, nécessaire ; car, celui-ci étant bien connu, la

marche du pronostic devient sûre et sans difficulté. En effet, si je sais distinguer les bons et les mauvais signes pour obtenir des succès dans le traitement, le danger ou la sécurité se trouvent par cela même établis; d'ailleurs, la circonscription du pronostic est fort étroite. Si l'on a pu désigner le caractère d'environ quatre mille espèces et variétés de maladies, il serait bien impossible en fait de pronostic, d'approcher en rien de ce nombre immense; aussi, la partie du diagnostic a été étendue et augmentée, en raison des connaissances pratiques acquises, tandis que le pronostic n'est, pour ainsi dire, pas sorti de ses limites. L'excellent traité du pronostic de *Leroy*, professeur de Montpellier, ne présente pas six cents articles, et encore faut-il en distraire beaucoup qui ne servent qu'à en éclaircir d'autres, et plusieurs qui ne concernent que le diagnostic; mais comme je l'ai dit, cette partie est très-limitée par elle-même, et par cette raison, elle n'est pas susceptible d'un aussi grand nombre de découvertes; aussi, nos observations à ce sujet se réduiront à peu de chose.

Lomnius, dans son excellent traité, a réuni avec exactitude tout ce qu'on avait observé jusqu'à lui, à l'égard du diagnostic et du pronostic; mais on a découvert beaucoup depuis. Aussi, trouve-t-on, dans l'ouvrage qui vient d'être cité, du savant Leroy, tout ce qu'il y a à désirer à ce sujet; les nouvelles découvertes y sont consignées; ce qu'il y a de louche dans Lomnius est éclairci; et ce qui est vicieux ou surabondant, est supprimé; en un mot, c'est Lomnius revu, corrigé et augmenté, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Il serait bien à désirer que l'on acquît des nou-

velles connaissances en ce genre, de manière à nécessiter un supplément à ce dernier ouvrage; car, tout ce qui donne de l'éclat à la médecine, doit être recherché avec le plus grand soin.

Comme cet ouvrage donne tous les détails nécessaires sans rien dire de trop, notre tâche se trouve remplie sur cet article, en en recommandant l'étude mot pour mot. Cependant, en faveur de l'élève que l'on doit aider et former, je présenterai ici quelques réflexions générales, comme devant lui être de quelqu'utilité.

La première remarque à faire, qui est essentielle pour l'élève, c'est que la sûreté du pronostic ne dépend pas essentiellement d'un seul, ou de quelques symptômes bons ou mauvais, mais d'un ensemble que le praticien sait saisir. Quelquefois j'ai vu des malades avec les symptômes les plus effrayans; tels que le défaut de connaissance, la perte de la parole, les convulsions, le délire, les soubresauts des tendons, et souvent je n'en ai pas moins annoncé qu'il y avait tout à espérer, et l'événement a justifié mon pronostic; mais comment cela, dira-t-on? le voici: c'est que, par exemple, la bonté et l'état du pouls ne répondait nullement aux autres accidens fâcheux; c'est que la couleur et l'ensemble du visage ne présentait pas une altération bien sensible; ou bien, la respiration était parfaitement libre, ou le sédiment de l'urine était un peu graveleux, etc.; mais disons que ces pronostics habiles ne peuvent et ne doivent être prononcés que par un praticien consommé. Un jeune médecin qui les ferait légèrement, prouverait aux connaisseurs son inconséquence même en réussissant; ce serait ressembler

de bien près, ou à l'ignorant qui parle au hasard et sans savoir, ou encore au charlatan qui, ne voulant que leurrer le malade pour surprendre sa confiance et flatter les assistans, ne manque jamais de promettre tout ce qu'on désire.

On doit aussi faire une attention particulière à la manière de la respiration; cette fonction a une influence des plus importante dans presque toutes les maladies aiguës, quoiqu'elle semble n'être spécialement applicable qu'aux affections du poumon; ainsi, l'élève ne perdra pas de vue cet axiôme : qu'une bonne respiration donne toujours beaucoup d'espoir, même dans les maladies d'ailleurs très-graves, et qu'une mauvaise est toujours suspecte, quoique les autres symptômes semblent devoir inspirer une sécurité parfaite.

Je présenterai encore à l'élève une remarque intéressante au sujet de l'aphorisme d'Hippocrate : *in morbis acutis, non omnino tutæ sunt predictiones, neque salutis, neque mortis.* On doit croire que cet aphorisme n'a particulièrement en vue que les fièvres qui ont de la gravité. En effet, si vous voyez le visage fort changé, la nature opprimée, un pouls irrégulier ou délinquant, malgré que les autres symptômes semblent rassurer, soyez circonspect dans le pronostic, étudiez-vous à pressentir le danger; car, sans cela, la vie du malade et l'honneur de l'art sont compromis. Mais si, au contraire, dans une maladie bien caractérisée, la marche connue de la nature est régulière, et que les signes soient favorables, c'est le cas d'oublier l'aphorisme d'Hippocrate, et de prendre le ton affirmatif, quoique la maladie soit du genre aigu. Il y a quelque chose de plus :

on doit le prendre encore dans bien des cas où l'on sait même qu'on peut être quelquefois trompé. Je m'explique ; je suppose que sur cent pronostics un seul vienne à manquer, on ne doit certainement pas s'arrêter pour cela ; en effet, l'erreur d'un seul pronostic sur cent, annonce seulement que l'homme de l'art, et l'art même ne jouissent pas de l'infaillibilité, tandis que tous les autres pronostics vrais auront enlevé la confiance, au grand avantage de l'art et de son ministre ; ainsi, nul mal, et beaucoup de bien doivent résulter d'une pareille conduite qui à tous égards est sage : que si, au contraire, trop strictement fidèle à la la lettre de l'aphorisme, on demeurait toujours dans l'indécision, à coup sûr on passerait bientôt pour ignorant, sur-tout vis-à-vis du peuple, et au détriment des malades qui n'auraient plus aucune base pour asseoir leur confiance, et même le mépris en retomberait sur l'art.

Voyez bien, voyez juste, voilà l'essentiel.

Je le répète, soyez instruit et étudiez-vous à être sur-tout bon physionomiste, alors, prophétisez sans crainte les événemens, c'est dans le monde l'échelon nécessaire pour inspirer de la confiance et pour arriver à la réputation ; or, c'est principalement par là qu'on parvient aux grands succès.

C'est aussi en remplissant bien cette tâche essentielle, que l'homme de l'art fait voir avec évidence que la médecine est loin d'être conjecturale comme bien des esprits superficiels le pensent, sans savoir pourquoi : il n'est pas inutile de dire deux mots à ce sujet ; car, désabuser le peuple, et inspirer de la confiance dans l'art, ne peut être une chose indifférente.

Tous les jours on entend dire qu'il faudrait qu'il y eût une petite fenêtre au corps humain pour y voir plus clair ; ce raisonnement tient peut-être autant à l'amour propre, qu'à la vérité ; en effet, chacun serait sans doute flatté d'y voir, sans qu'il en coûte, ni étude, ni travail ; mais on se trompe fort, si l'on croit qu'il en arriverait ainsi. On a beau ouvrir la boîte de la montre, on n'en connaît pas plus les dérangemens, si antérieurement on n'en a pas étudié les différens rouages, et si l'on n'en connaît tout le mécanisme ; il en est de même ici : les ignorans n'en seraient donc pas plus avancés. Désire-t-on la petite fenêtre pour les médecins ? mais elle existe en effet. Les signes qui se présentent à nos sens ; l'énoncé de ce que ressent le malade ; son état passé et présent ; les recherches cadavériques qui ont constaté que tel symptôme annonçait telle ou telle lésion de fonctions, telle espèce de maladie ; l'expérience des siècles qui a confirmé les effets des remèdes et leur utilité dans les différens cas ; tous ces renseignemens, lorsqu'ils sont évidens, éclairent le médecin et assurent sa marche, beaucoup plus que ne ferait la petite fenêtre : j'ai dit, lorsque les renseignemens sont évidens, parce qu'en effet, lorsqu'ils sont obscurs, ce qui arrive dans quelques cas particuliers, mais qui sont heureusement fort rares, et qu'un médecin n'est pas doué d'une grande sagacité, il peut tomber dans l'erreur ; mais à cet égard, il en est de la médecine, comme de toute autre profession, où les cas difficiles et embarrassans exigent de la pénétration, beaucoup de savoir, une grande justesse dans le raisonnement, et où encore quelquefois avec tout cela,

l'on se trompe, parce que nul n'est infaillible. Il y a quelque chose de plus: c'est un fait, que les bons médecins se trompent moins dans leurs pronostics, que les avocats dans le gain des procès, que le politique dans ses prévisions, que le ministre dans ses projets, que le financier, le spéculateur commercial, etc. : quelque chose de plus positif, que cette comparaison qui est cependant frappante; quand un médecin prédit les événemens, annonce les crises, décide de la vie et de la mort, et que tous ces faits se réalisent immanquablement et pour ainsi dire toujours, certes, ce ne peut être l'effet du hasard; et rien ne prouve mieux, ce me semble, que les connaissances médicinales sont certaines, que les principes de la science sont certains; en douter, ne peut être qu'une opinion sans fondement et ridicule. Cependant, malgré cette évidence, que doit sentir tout esprit juste et qui raisonne, pourquoi a-t-on donc toujours accusé principalement l'art médicinal d'incertitude et d'être conjectural? il en est plusieurs causes qu'il est bon de dévoiler ici: la première et celle qui frappe d'abord, c'est le désaccord assez fréquent qu'on observe sur-tout dans les cas épineux parmi les médecins, dont les uns ne prennent pour guide que l'expérience, et les autres ne veulent malheureusement que les raisonnemens théorétiques; mais ne mettez ensemble que des praticiens instruits; ils seront certainement plus d'accord que des juges dans une affaire délicate: la diversité des opinions vient donc moins de l'incertitude de l'art, que de ce qu'on a la mal-adresse de vouloir allier des personnes qui ne s'entendent pas; car, il en doit arriver, comme

quand on veut allier un ignorant avec un homme instruit ; tous ces gens là ne peuvent s'entendre : comment seraient-ils d'accord ?

Je trouve une cause encore plus puissante, puisqu'elle a propagé universellement ce fatal système : c'est l'amour propre. En effet, chacun se croit un peu médecin : c'est la manie générale. Or, comme on parle sans savoir, et que les *peut-être* et les *si*, sont le langage de tous, l'on est bien aise de refuser aussi au médecin de la certitude, parce qu'elle ferait trop clairement la satyre du langage hasardeux du public ; et l'on aime beaucoup mieux croire une sottise, que de se refuser à caresser son amour propre.

Enfin, l'on est porté encore à accuser la médecine d'incertitude, parce que, l'intérêt de notre santé et de notre vie étant le plus précieux de tous, l'on n'est pas content, si peu qu'on entrevoie du doute : l'on exige, on voudrait de l'infaillibilité dans tous les cas ; mais n'est-ce pas la plus grande des injustices et une contradiction monstrueuse ? sur-tout quand on voit le public, qui, d'un côté, exige toutes les connaissances et de l'infaillibilité, tandis que de l'autre, il emploie indifféremment le premier venu qui, n'ayant pas même le strict nécessaire de l'instruction, ne peut agir qu'à la boulevue et faire des sottises : n'est-ce pas encore la plus criante des injustices, d'exiger que le médecin seul soit infaillible, lorsqu'on voit non seulement le public, mais encore le gouvernement, comme s'entr'accorder, pour que les vraies connaissances médicinales, je veux dire, les connaissances pratiques ne fassent pas un seul pas vers la perfection ? En effet, les trois quarts des ma-

lades sont traités par des *non médecins* qui n'ont jamais étudié la médecine, et qui n'y voient goute. Quant aux vrais médecins, non pas les savans, les théoriciens, les académiciens, les orateurs, les écrivains, ceux-là, comme étant en petit nombre, sont pour la plupart assez protégés, et ils ont des places analogues à leur savoir ; d'ailleurs, ils acquièrent peu d'expérience pratique, parce que pratiquant dans les plus grandes villes, ils ne traitent guères les maladies courantes de suite ; car, malheureusement par un préjugé ridicule, comme il y en a tant d'autres dans cette partie, on les croit réservés pour les seuls cas graves et difficiles ; ainsi, ce n'est pas tant pour ceux-là qu'on réclame ici l'appui du gouvernement, que pour la foule de ces praticiens instruits, ceux-là que j'ose dire les éminemment utiles : quant à ceux-là, dis-je, loin de les stimuler, loin de faire tourner leurs vues à l'avancement de la science pratique, ils ont toujours été abandonnés, contrariés, découragés de toutes les manières ; de-là leur très-petit nombre. En effet, il y a peut-être mille petites villes ou bourgs, où il n'y en a pas, et où l'on est forcé de s'en passer entièrement ; ce qui est une infamie qui accuse tous les jours le gouvernement au tribunal de l'humanité : si l'on considère avec cela que l'ignorant, que le bavard effronté est souvent plus couru, plus récompensé et même encore tout aussi estimé que l'homme habile, ne voit-on pas clairement la cause du défaut d'émulation des gens de l'art instruits, et par une conséquence nécessaire, celle du peu de progrès de l'art pratique ? et il est bien certain qu'on n'obtiendra

jamais un avancement sensible et rapide dans les connaissances pratiques, qu'en changeant un ordre de choses aussi vicieux; et ce changement n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire.

Que tous les malades indistinctement soient traités par des gens de l'art suffisamment instruits; je ne cesserai de le dire et de le redire; que le gouvernement excite leur émulation, de manière que chacun remplisse exactement ses devoirs; qu'on procure à tous la facilité de faire les ouvertures des cadavres qu'ils jugeront nécessaires à l'instruction; enfin, que ceux qui ont acquis une expérience scientifique publient leurs observations, et qu'une société de praticiens choisis les rédigent et en fassent un corps de doctrine pratique.

Tels sont les vrais moyens de parvenir en peu de tems, à donner de l'évidence au diagnostic, à établir de la certitude dans le pronostic, et à rendre le traitement des maladies de plus en plus sûr; en deux mots, de perfectionner l'art pratique: enfin, c'est en replaçant l'exercice de la médecine dans de bonnes mains, dans les seules mains sûres, qu'on lui fera acquérir cette sorte d'infaillibilité qu'on désire si fort; c'est aussi par-là qu'on régénérera cet art divin que nos vices sociaux ont tant dégradé, et qu'on le rendra aussi utile que respectable, en inspirant à tous, dans cet art comme dans ses ministres, cette confiance entière si désirable, et qui est nécessaire pour obtenir les grands succès.

ART. III.

DES CAUSES DES MALADIES EN GENERAL.

Cet article est sans doute des plus intéressant, mais la matière en est tellement embrouillée, et il règne à cet égard tant de confusion dans les auteurs, qu'elle mérite l'examen le plus réfléchi, d'abord en elle-même, c'est-à-dire, comme jouant un grand rôle, soit par l'importance qu'y attachent les malades, ainsi que les raisonnailleurs de toute espèce, soit eu égard aux médecins eux-mêmes; cet examen doit être encore plus strict, à cause de l'élève, à qui l'on doit, autant qu'il est possible, ne rien présenter que de clair et de précis.

Quand on voit presque tous les auteurs qui se contre-disent ici depuis des siècles; quand, en effet, l'on remarque que les uns veulent expliquer tout, trouver des raisons à tout, tandis que d'autres démontrent l'erreur évidente de ceux-ci; quand, enfin, l'on ne présente à l'étudiant aucune ligne de démarcation, aucun point fixe et précis qui puisse le guider, on est, pour ainsi dire, tenté de croire à l'incohérence de la science, et l'on serait en droit de conseiller à l'élève d'abandonner entièrement cette étude difficile et trop pleine d'écueils; c'est cependant ce que nous nous donnerons de garde de lui dire. Cette partie présente beaucoup de connaissances utiles, et il n'y a pas de doute que le médecin doit en faire son étude; l'essentiel est donc de savoir distinguer le bon, le vrai et l'utile; car, il n'est que trop certain

que la plus grande confusion règne ici ; que, déjà difficile par elle même, on a obscurci cette partie de plus en plus, en y mettant chacun du sien selon sa fantaisie ; la confusion règne surtout, faute de distinguer avec précision les différences réelles et caractéristiques qui séparent les causes théorétiques et de pure spéculation, des causes évidentes et sensibles ; faute d'avoir une ligne de démarcation tranchante entre les causes prochaines et les causes éloignées ; enfin, faute d'avoir assigné à chacune de ces causes leur vraie place et leur différence entre elles ; car, on remarque facilement, en lisant les auteurs, que tantôt l'on donne comme certain et évident, ce qui est douteux et conjectural ; tantôt l'on donne comme principe et comme une démonstration, ce qui n'est, ni prouvé, ni même généralement reconnu ; l'on voit que les uns regardent, comme causes prochaines, les mêmes causes que d'autres ne considèrent comme causes éloignees ; beaucoup, sans y faire trop d'attention mettent indifféremment les mêmes causes, tantôt comme prochaines, tantôt comme éloignées, et cela quelquefois dans la même maladie, ce qui est encore plus singulier ; ensorte, que les causes prochaines, les causes éloignées, les causes occasionelles, prédisposantes, déterminantes, les causes évidentes ou cachées, les causes accidentelles, ou bien encore, les causes symptomatiques, les causes des causes, etc. ; que tout cela, dis-je, est tellement confondu dans la plupart des auteurs, qu'il est impossible à l'étudiant de s'y reconnaître, et d'apprendre quelque chose de positif. C'est encore pis, quoique beaucoup moins embarrassant, lors-

qu'on veut établir, pour cause applicable aux maladies en détail, une généralité systématique; car, on sait que toute généralité n'est qu'une abstraction; que son existence n'est qu'idéale, et qu'il est, pour ainsi dire, impossible que dans une science pratique, et sur-tout dans la science médicinale, on en découvre jamais, de manière à ce qu'elle puisse s'adapter à tous les cas particuliers : de-là, la source de l'erreur.

Où l'on se trompe encore fort souvent, même sans s'en douter, c'est lorsqu'on veut établir pour causes de maladies, des vices particuliers d'humeurs qui la plupart n'ont aucune autre existence que par notre raisonnement, ou bien encore, des affections d'organes, quoiqu'il n'y ait aucun symptôme qui les distingue et les fasse reconnaître; d'un côté, comme de l'autre, on tombe nécessairement dans le vague et l'incertain, dans le faux, ou tout au moins dans l'inutile.

Pour prouver ce que j'avance, et en même tems me faire mieux comprendre, prenons, pour exemple, l'inflammation, qui est l'un de nos maux le plus évident, comme il est le plus commun. Ici, c'est Boërrhaave qui, à cause de son système humoral, admet la viscosité du sang; chez un autre, c'en est l'âcreté; ceux-ci, c'est l'obstruction des vaisseaux capillaires; ceux-là, c'est le spasme, etc,; voilà pour la théorie spéculative, et c'est ce qui est donné dans les auteurs sous le nom de *causes prochaines*, dont l'inutilité pour l'exercice de l'art a frappé les esprits. Quant à la théorie qui semble plus vraie et plus utile, et qu'on connaît dans les auteurs sous le nom de *causes éloignées*; l'un dit que c'est l'air, soit lui-même, soit son

intempérie, soit les émanations dont il est le véhicule; d'autres veulent que l'exercice fatiguant, la danse, les passions occasionnent les maladies: et précisément ces mêmes maladies qu'on observe également chez les uns et les autres, attaquent indifféremment, et les hommes de travail, et ceux qui ne font rien, et les passionés comme les apathiques, et encore ceux qui se réjouissent comme ceux qui ont du chagrin. On entend le riche qui accuse les alimens par leur quantité, ou par leurs qualités mal-saines, par exemple, un ragoût avec du beurre un peu fort; tandis que le pauvre en accuse la pénurie, et croit qu'il tombe malade, parce que son estomac n'a pas ce qu'il désire; cependant, le praticien observateur voit les mêmes maladies chez les uns, comme chez les autres. Enfin, tel auteur ne voit que l'acrimonie dans nos sécrétions; celui-ci n'accuse que la bile; celui-là des glaires; cet autre les vices de la lymphe; et pour renchérir sur tout cela, et peut-être pour nous donner du neuf, un de nos fameux modernes donne comme démontré que c'est le miasme des marais qui est la cause de nos fièvres, tandis qu'on voit les mêmes maladies, les mêmes fièvres, là, où il n'y eut jamais de marais, ni de près, ni de loin: mais, où est la preuve de l'influence directe de toutes ces causes, et de leur connexion immédiate avec les effets particuliers? personne ne la donne. On ne s'inquiète même pas en général de la chercher, ni de la trouver; la plupart des auteurs en parlent, comme on dit, pour parler, et sans y attacher la moindre importance: que penser de tout cela, quand on voit que ce sont les plus habiles, comme ceux qui le

sont

sont moins, qui débitent la même chose ? Le philosophe, l'observateur impartial doit d'abord juger et ne reconnaître, dans tout ce verbiage, que des échos qui se repètent. Les auteurs donnent le mot, et le public, servile imitateur, en repète parci-parlà quelque chose, sans y rien concevoir, sans se rendre raison de rien, et le plus souvent sans aucune réflexion.

D'après cela, il est facile de voir, que cette doctrine, quoiqu'elle soit universellement reçue, n'en acquiert pour cela pas plus de certitude; qu'elle n'en est pas moins une sorte de cahos ; qu'elle est des plus vague, et même souvent ridicule ; mais tout cela ne serait encore rien. Le grand mal, c'est qu'on a voulu en influencer la pratique, et qu'elle l'a gâtée, qu'elle l'a rendue dangereuse, en y jettant, en lui fésant partager son incertitude ; et de plus encore, l'art en est avili, ainsi que nous le prouverons plus bas, lorsque nous en traiterons en détail.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte qu'un ouvrage infiniment intéressant sur cet objet, serait celui qui désignerait la ligne de démarcation que nous avons proposée, et qui saurait en circonscrire les limites particulières d'une manière précise. Cet ouvrage devrait être celui d'une compagnie savante, ou d'une école célèbre qui jouirait d'assez de prépondérance par ses lumières et son ascendant sur les esprits pour faire, pour ainsi dire, loi, et ramener tous les gens de l'art au vrai point des recherches utiles ; il faudrait en conséquence que cette ligne fût tranchante, et sur-tout qu'elle fût rendue, autant qu'il est possible, reconnaissable par des signes évidens et

certains ; alors, la doctrine serait dépouillée de son incertitude et de son danger ; alors, les connaissances en ce genre prendraient une assiète fixe, et elles ne seraient plus interprétées au gré de l'imagination d'un chacun ; alors, le médecin clinique, l'artiste marcherait à coup sûr, et la science s'en enrichirait de plus en plus ; enfin l'élève, constamment dirigé sur les seuls objets véritablement utiles, éviterait tous les fatras mensongers ; il ne serait plus séduit par un faux éclat, et sa marche serait aussi rapide qu'assurée.

En attendant ce travail si propre à perfectionner la science, essayons de présenter à l'élève un guide qui puisse, et lui faire éviter le danger, et le tirer, du moins en partie, de ce dédale inextricable pour lui. Il me semble qu'on le trouverait en général, en distinguant avec précision, d'abord, les causes évidentes et sensibles, c'est-à-dire, celles dont nos sens peuvent juger ; ensuite, les causes internes plus cachées, mais celles-là seules qui sont certaines et prouvées ; enfin, les unes et les autres, lorsqu'elles sont marquées au coin de l'utilité pratique ; car, c'est principalement sous ce dernier point de vue qu'on doit toujours, et dans tous les cas, envisager cet objet. Dans une science pratique, c'est sur-tout l'utile qui doit en être le premier mobile et la fin : hors de-là, qu'importe le plus beau et le meilleur raisonnement du monde ?

C'est d'après cette manière de voir, et d'après ce que nous avons dit au commencement de cet article, que nous recommandons ici à l'élève,

1.° D'éloigner dans l'établissement des causes quelconques, toute généralité, comme étant

inapplicable au plus grand nombre des cas particuliers.

2.° De n'établir par conséquent pour cause, que celle qui a une connexion nécessaire et connue avec l'effet.

3.° De ne prendre en considération que celles qui sont évidentes.

4.° De ne voir dans l'exercice pratique que celles qui sont raiconnaissables par des signes certains.

5.° De régler sa conduite d'après celles-là seules qui, outre leur évidence, sont décidément utiles.

6.° Enfin, d'abandonner la recherche de toute cause quelconque, lorsqu'il n'en existe pas qu'on puisse reconnaître aux caractères qui viennent d'être exposés, parce qu'il vaut infiniment mieux avouer alors les limites de la science, que de chercher à s'égarer; parce que, d'ailleurs, il est reconnu que la connaissance des causes n'est pas absolument nécessaire pour obtenir des succès dans le traitement.

C'est en se conduisant d'après ces principes, qu'on parviendra au vrai. La pratique ne s'occupant plus que des objets vraiment utiles, s'éclairera de plus en plus, et inspirera alors cette confiance des peuples si désirable pour le succès, qui seule peut naître, et de la certitude de l'art, et de la manière de se conduire des artistes; et n'y a-t-il pas lieu de croire que cette confiance sera bientôt générale et entière, non seulement parce qu'on sera convaincu de l'utilité et de l'évidence des principes, mais sur-tout si avec cela tous les médecins conjointement parviennent à se dégager entièrement des pièges séducteurs des causes théorétiques spéculatives, et encore de

toutes celles qui sont inutiles à l'exercice de l'art.

C'est ici que nous recommandons expressément à l'élève de proscrire toutes celles de ce genre sans exception aucune : motivons notre recommandation ; je ne veux que cette seule observation. Qu'on voie les principales théories, sur-tout celles qui n'admettent qu'une cause générale et unique, celles qui ont marqué en grand, telles que les *intempéries des galénistes* ....., le *strictum* et le *laxum des méthodistes* ....., les *humoristes* ....., la *circulation des hydrauliques* ....., les *mécaniciens* ..., l'*animisme* ..., l'*irritabilité* ..., etc. Toutes ces théories, dis-je, ont régné successivement, et toutes ont échoué avec le tems, preuve incontestable de leur futilité ; et comme le laps de tems est considérable, puisqu'il comprend un espace de plus de deux mille ans, n'est-ce pas la plus forte présomption qu'on ne parviendra jamais à découvrir une théorie de ce genre ? Cette assertion devient, pour ainsi dire, une démonstration, en réfléchissant qu'une généralité n'est qu'une abstraction idéale qui n'a pas d'existence réelle, et qu'elle est un pur être de raison à côté de l'individu souffrant ; ce qui appuie encore cette manière de voir, c'est qu'une généralité, comme cause unique, paraît devoir être absolument inapplicable en particulier à tant de fonctions diverses, d'un être dont l'organisation est compliquée à l'infini.

Ce que nous venons de dire des théories générales, doit s'appliquer au plus grand nombre des théories particulières, parce qu'elles ne sont, généralement parlant, qu'hypothétiques, et que les auteurs les font presque toujours dériver de celles

qui sont générales ; mais quelles quelles soient, nous disons que même les théories particulières ne sont pour la plupart que conjecturales ; or, tout ce qui est conjectural en médecine, doit être évité autant qu'il est possible, parce qu'il est une occasion de danger pour la saine pratique. Nous ajouterons encore que les théories particulières, même celles qui seraient vraies, doivent être également proscrites, si elles sont inutiles à l'exercice de l'art, non seulement parce qu'en se livrant à cette étude qui ne peut satisfaire qu'une vaine curiosité, l'on perd un tems précieux, mais parce que toute théorie quelconque étant malheureusement trop attrayante, on s'y plaît, l'on croit ensuite, et fort mal-à-propos, qu'elle seule suffit ; et il résulte de-là, qu'on néglige les autres connaissances sans contre-dit bien plus utiles ; enfin et en deux mots, parce qu'elle divertit l'attention qui doit être constamment et continuellement tournée vers les objets pratiques, la seule chose essentielle à bien savoir et qui doit nous captiver entièrement.

Ainsi, que les élèves fuient comme la peste toutes les théories qui strictement doivent être proscrites ; je devrais même dire avec de grands médecins praticiens toute théorie quelconque. Car si, entraînés par le très-petit nombre de celles qui sont vraies, ils viennent malheureusement à céder à l'appas des autres, ils se perdent infailliblement pour la vie. Les théories sont au jeune médecin ce que les romans sont à la jeunesse. La lecture de ceux-ci séduit et trompe l'imagination ; elle entretient et nourrit des illusions chimériques : qu'arrive-t-il ? la société qui

offre tout le contraire de ce qu'on a lu, ne manque pas de déplaire : on devient mélancolique et maussade ; le caractère est fantasque, exigeant, et l'on fait non seulement son malheur, mais encore celui des autres; les romans de la médecine opèrent précisément les mêmes effets. Cette théorie qui semble enchaîner sous un seul point de vue une multiplicité de connaissances, ne manque pas de nous séduire ; sans travail et sans peine on se croit tout d'un coup savant : en faut-il tant à notre amour propre ? aussi, cette séduction entraîne et attache exclusivement : de-là, on trouve faux ou ridicule, tout ce qui ne quadre pas avec l'objet qui plaît. La pratique a beau montrer qu'on n'a embrassé qu'un phantôme, ainsi que je viens de le dire des romans à l'égard de la société, on ne veut pas y croire, on se dégoûte de la marche lente et monotone de la saine pratique, ce qui fait qu'on observe mal, ou plutôt qu'on n'observe rien du tout ; ainsi, même avec du talent et des connaissances, on n'est quelquefois qu'un mauvais médecin : triste destinée ! qui doit faire abhorrer toute théorie, d'abord, sur-tout celles qui ne sont que spéculatives, et encore en général toutes celles qui sont inutiles à l'exercice de l'art ; et alors, selon beaucoup de praticiens, qui sont les plus excellens, la proscription serait entière.

Au surplus, il est bon d'avertir ici l'élève, que les mots *théorie*, *système* ou *raisonnement systématique*, *hypothèse*, *idée spéculative*, *etc.*, ont bien été définis par les auteurs, mais que leur définition n'ayant donné aucune limite précise qui sépare le raisonnement *théorétique* du raison-

nement *pratique*, on a singulièrement abusé du mot de théorie chacun selon son génie ; de-là vient que des auteurs, amoureux de la théorie, la voient en tout, jusques dans le plus simple des raisonnemens, même dans ceux qui ne sortent pas des limites des observations pratiques ; ils accusent en conséquence ceux qui rejettent les théories spéculatives, de ne pouvoir s'en exempter eux-mêmes ; de-là, l'obscurité et la confusion sur ce seul mot ; de-là aussi par suite naturelle, la confusion s'est propagée sur la doctrine des causes ; et ce qu'il y a de pire, l'exercice de l'art en a eté infecté.

On devrait donc une bonne fois s'expliquer clairement, afin que tout le monde s'entendît ; une simple définition ne peut suffire ici. Il me semble que, pour parvenir à ce but désirable, ce devrait être une série de questions à faire ; la solution de chacune, avec un commentaire qui y serait joint, jetterait alors le jour nécessaire sur cet objet. Présentons-en quelques exemples :

Est-ce théorie, lorsque le raisonnement se fonde uniquement sur des objets dont nos sens ne peuvent être juge ?

Est-ce théorie, lorsque la cause vraie ou supposée d'une maladie ne présente pas une liaison immédiate avec l'effet ?

Est-ce théorie, tous ces *comment* et ces *pourquoi* qui ne sont appuyés sur rien d'évident ?

Est-ce théorie, tout raisonnement qui n'est susceptible d'aucune démonstration ?

Enfin, doit-on mettre au rang des théories, tout raisonnement qui n'offre rien d'utile à l'exercice pratique de la médecine, etc. ?

Après avoir clairement exposé ce que c'est que théorie, il ne serait pas moins utile de dire ce qu'elle n'est pas ; ainsi, l'on établirait, par exemple,

Que tout raisonnement, fondé immédiatement et exactement limité sur l'observation et l'expérience, ne serait point théorie.

Que tout raisonnement, fondé sur des faits précis et dûment constatés, ne serait point théorie.

Que tout raisonnement quelconque évident et véritablement utile à la pratique ne serait point théorie, etc.

En commentant suffisamment ces questions, ainsi que celles qu'on jugerait nécessaire d'y ajouter, et en étayant chaque commentaire de quelques exemples, l'on parviendrait à des résultats clairs et précis.

Pour que la ligne de démarcation que je propose fût tranchante et dûment caractérisée, et même pour lever jusqu'à l'équivoque d'un mot qui a été si funeste, l'on pourrait établir deux dénominations génériques bien distinctes : tout ce qui serait compris dans la ligne théorétique, serait donné sous le nom de *raisonnement théorétique*, et ce qui n'y serait pas, serait sous le nom de *raisonnement pratique* ; alors, on reconnaîtrait la théorie par-tout où elle se trouverait. Les raisonnemens théorétiques seraient destinés pour les connaissances relatives à cette partie qui serait alors comme isolée, et ils ne viendraient plus, comme aujourd'hui, souiller, profaner, gâter la pratique ; il me semble que ce serait un des grands moyens de débrouiller le cahos de cette partie, en conséquence d'avancer l'art, comme

de rendre les artistes plus recommandables et plus utiles.

Si les savans et les praticiens, zélés pour leur profession, adoptaient le mode ci-dessus proposé, quoi de plus propre à piquer leur émulation, pour traiter et éclaircir cette intéressante partie ?

APRÈS AVOIR considéré en *général* les causes de nos maladies, l'importance de la matière nous mène à en traiter en *détail*.

Nous suivrons en conséquence la division ordinaire des auteurs en causes éloignées et en causes prochaines : nous allons en traiter dans deux articles séparés.

---

§. I.

DES CAUSES ÉLOIGNÉES.

On met au nombre de ces causes, principalement les six choses dites non naturelles, savoir : 1.° l'*air*..., 2.° les *alimens*..., 3.° l'*exercice* et le *repos*..., 4.° le *sommeil* et la *veille*..., 5.° les *sécrétions*, les *excrétions*..., 6.° les *passions de l'ame*.

Nous dirons aussi deux mots, d'après Hippocrate, et l'exemple des auteurs exacts, des *lieux* qu'on habite, et de l'*eau* qu'on boit

Nous terminerons par parler du *tempérament*, et nous tâcherons de fixer les idées de l'élève sur nos connaissances pratiques à cet égard, les seules qui soient réelles et utiles.

Ces différens objets qu'on a rendu beaucoup trop importans, et qui jouent le plus grand rôle dans le bavardage populaire, ainsi que dans le

jargon médicinal, méritent à cet égard qu'on s'occupe de chacun d'eux en détail.

La première réflexion qui doit se présenter à l'esprit de l'élève, ainsi qu'à tout être qui réfléchit tant soit peu, c'est ce langage singulier de l'école qui veut qu'on regarde comme non naturels, l'air que nous respirons, nos alimens, et même notre sommeil, nos évacuations, nos désirs, nos jouissances, etc. Que ce langage ait été tenu du tems de la philosophie scolastique, tems où l'on se fésait une sorte de gloire de ne pas s'entendre, je le conçois; mais qu'il soit encore adopté de nos jours par tous les auteurs : ce fait là seul prouve comme on aime peu à se défaire de ses préjugés et de ses habitudes. Car, en supposant même qu'il ait été nécessaire d'établir un jargon hétéroclite, encore eût-il été d'une politique bien entendue de s'exprimer autrement, et de préférer plutôt de se rendre tout-à-fait inintelligible au vulgaire, parce qu'on devait bien croire qu'une manière aussi mal-adroite, par cela qu'elle présente à tous un ridicule évident, suffisait seule à la malignité, pour le rejetter sur l'art ainsi que sur ses ministres, et en conséquence, pour égarer la confiance des peuples, point essentiel qu'il fallait sur-tout éviter. Mais loin que ce jargon soit nécessaire et utile, il est même, scientifiquement parlant, baroque et tout-à-fait incohérent; car, je ne sais comment l'on a pu mettre nos sécrétions, par exemple, qui font partie de la constitution organique de l'homme, au même rang que l'air repirable, soi-disant non naturel, qui n'y entre pour rien. Mais ce n'est pas tout; ce langage mistique a gagné la science pratique qui

en découle, et de-là, par un prestige inconcevable, il a contribué singulièrement à égarer les médecins pendant des siècles, et ce qui est bien plus malheureux encore, il a nui beaucoup à la pratique, ainsi que nous allons le voir, en fésant des rapprochemens bien simples et à la portée des moins instruits.

DE L'AIR.

L'idée favorite, et qui est d'autant plus en vogue aujourd'hui, qu'elle est accréditée même par les savans, c'est que l'air engendre les maladies, soit par son *altération* en lui-même, soit par ses *vicissitudes*, soit enfin, par les différens *miasmes* étrangers dont il est le véhicule.

Cependant, que d'observations se présentent en foule contre ce système, et qui sont tout-à-fait insurmontables ?

La plus frappante, celle qui se présente d'abord à l'esprit, c'est l'impossibilité d'expliquer pourquoi, tout le monde respirant le même air, il n'en tombe qu'un très-petit nombre malades, même dans le cas d'une épidémie régnante : que devient donc à plus forte raison son influence, lorsque chaque malade à une maladie qui lui est propre ? Une cause aussi générale, aussi continue, aussi nécessaire à la vie, et dont tous les hommes sont entourés également, ainsi que les poissons dans l'eau, devrait, lorsqu'elle en devient une de dérangement, se faire ressentir à tous du plus au moins. On ne voit pas même pourquoi les animaux, petits et grands, faibles ou forts, qui respirent

comme nous, ne s'en ressentiraient aucunement; c'est cependant ce qu'on n'observe jamais.

Les auteurs, échos irréfléchis les uns des autres, n'ont pas même pensé à montrer aucun genre, aucune espèce de maladie propre à telle ou telle propriété de l'air. On dit en général, le mauvais air est cause de nos maladies, et l'air, comme mal-sain, est inconnu; bien entendu que je ne parle pas ici de l'air gazeux, méphitique, etc., qui cependant n'est encore lui-même bien connu que par les effets, et dont la composition a échappé aux recherches chimiques les plus savantes; car, on ne sait pas même encore si cet air suffoquant est de l'air, ou une autre substance qui n'est pas de l'air. Outre cette incertitude de la prétendue cause de l'air, j'ajoute que la maladie soi-disant provenant de cet air prétendu mal-sain, est aussi sans caractère connu; certainement il n'est pas de manière plus vicieuse d'établir des faits. Une généralité basée sur une cause chimérique, puisqu'elle est absolument dénuée de preuves, ne peut être qu'une simple conjecture; or, toute conjecture, c'est-à-dire, tout raisonnement qui n'est point appuyé de preuves suffisantes, ne fait que gâter la science; et certes, ici ces preuves nous manquent absolument.

Il y a plus; l'analogie des faits et des observations exactes conduit naturellement à faire écrouler le système reçu; présentons-en quelques-uns: un lieu méphitisé produit son effet, et le même sur tous et sur les animaux. Dans le vuide de la machine pneumatique, une mouche, un oiseau, un homme, un éléphant y pâment, y mourraient également. Dans une cave bien fermée, où il y

a une fermentation vineuse, tout le monde se sent mal à l'aise du plus au moins, et en y restant, l'on suffoque. Les poisons donnent à tous à-peu-près les mêmes angoisses, les mêmes tourmens et la même fin. Un nombre d'hommes à une certaine hauteur, sur les montagnes les plus élevées, ressentent la même gêne dans la respiration; descendus un peu plus bas, tous respirent à l'aise, ce qui prouve démonstrativement qu'il existe une ligne tranchante pour la vie et la santé de l'homme dans l'atmosphère, et que, hors cette ligne de démarcation, tout le reste devient nul, ou à-peu-près indifférent : voilà des faits indubitables; en déduire des conséquences, c'est raisonner d'après des bases certaines et évidentes : or, en existe-t-il un seul de ce genre pour appuyer le prétendu règne mal-fesant de l'air? non. On n'a jamais observé, on n'a jamais montré aucun phénomène, aucun état particulier maladif qui ait un rapport direct et constant avec les soi-disant vices de l'air. La nouvelle chimie aérienne, qui a tant découvert, n'a fourni non plus rien de précis à ce sujet. Les expériences faites sur les sortes d'air pris dans une salle de comédie échauffée par la quantité des lumières, et les exhalaisons de la multitude; ces expériences, dis-je, par lesquelles on a voulu faire croire l'air respirable, plus ou moins vicié et suffoquant, n'ont montré jusqu'ici aux observateurs impartiaux aucune influence marquée sur la santé de personne; tous ces raisonnemens qui ne sont étayés d'aucune observation précise, ni appuyés de faits positifs et concluans, ne doivent pas même éfleurer un esprit juste qui ne se rend qu'à des vérités évidentes.

Ainsi, malgré les expériences physiques et les fameuses découvertes chimiques sur les différentes sortes d'air, et quoique tous les médecins cliniques de l'Europe aient été invités et se soient en effet constamment occupés depuis près d'un demi-siècle à observer les phénomènes morbifiques dépendant des vices de l'air, il n'en a résulté encore aucune espèce de démonstration évidente ; donc il faut conclure que cette doctrine n'est qu'une pure conjecture, et d'après toutes les recherches qu'on peut regarder comme infructueuses, il est plus que probable qu'elle est fausse, sur-tout en la généralisant comme on le fait, lorsqu'on établit de la manière la plus vague, que l'air en lui-même est une cause immédiate de nos maladies.

Quant à ses *vicissitudes*, on découvre encore la plus grande légéreté dans les raisonnemens que l'on fait à ce sujet.

L'air est sujet à des variations dans sa pesanteur et dans son élasticité ; les baromètres nous le démontrent. Sa composition varie à chaque instant du jour ; les expériences physiques du savant Leroy, mon professeur, à Montpellier, nous ont appris que l'air se sature plus ou moins d'eau, selon son degré de chaleur et de sécheressse. Enfin, il varie dans sa température, nos sens nous en avertissent suffisamment, et les thermomètres nous en indiquent les degrés. Mais l'homme est fait pour épouver toutes ses variations, sans que sa santé en soufre. Zimmermann, dans son histoire de l'homme, en donne des preuves dont tout esprit raisonnable et non prévenu ne saurait douter, et il ne faut d'ailleurs qu'ouvrir les yeux pour en être

convaincu. Dans l'été, tous les artisans s'échauffent, suent, et se refroidissent journellement. Dans l'hiver, c'est le tour des gens aisés qui, sortant des appartemens fort chauds, sont forcés de respirer l'air très-froid du dehors. Dans le nord, où l'on ne se sert que de poêles, on respire cent fois les extrêmes dans le même jour, sans en être incommodés. Les hommes renfermés dans les galbanons de Bicêtre, et qui sont, pour ainsi dire, sans air; ceux qui travaillent aux mines et dans les souterrains, s'ils sont bien constitués, vivent aussi sainement que ceux qui habitent les montagnes.

Ce qui prouve encore sensiblement combien l'on peut impunément supporter les excès du chaud et du froid, c'est de voir nos femmes délicates, et de la peau la plus fine et la plus sensible, tantôt avoir le sein couvert et grossi de deux ou trois fichus, et bientôt après le laisser tout découvert malgré le grand froid; tantôt avoir les bras vêtus et serrés jusqu'aux doigts, et l'année d'après, suivant la mode, les exposer tout nuds à la rigueur de la saison, etc. : or, quel mal pour la santé résulte-t-il de ces extrêmes? la saine expérience n'en montre aucun. Mais qu'arrive-t-il? c'est que nos femmes élégantes se jouent de tous ces raisonnemens de la science qui certes sont aussi frivoles qu'elles. Car, comment leur prouver qu'elles n'ont pas raison, quand, toutes, elles se portent bien, en dépit de nos raisonnemens qui voient par-tout des causes de maladies que contre-dit l'expérience la plus authentique? Ainsi, non seulement ces erreurs systématiques gâtent la pratique et la rendent vicieuse en bien des points, mais un mal encore

réel (et c'en est un grand), c'est que ces écarts jettent dans les petits esprits une grande défaveur sur la science en général ; on s'accoutume à la dépriser ; de-là, naît le défaut de confiance, même dans les cas graves, et malheureusement bien des malades en sont victime.

L'analogie exacte et détaillée vient à l'appui des observations que nous venons de présenter. Depuis l'oiseau qui, du haut des airs où il plane, vient en un instant s'abattre dans un marécage fangeux, sans s'embarrasser de l'énorme différence de ces deux atmosphères, jusqu'à la taupe qui ne communique presque jamais avec l'air circulant; cette famille innombrable d'insectes visibles et invisibles ; tous ces animaux, quoique placés si différemment, vivent sainement et selon les fins de la nature. L'amphibie qui vit tantôt dans un air très-sec, tantôt dans l'eau, n'en éprouve aucune altération dans ses fonctions. Ainsi, un oiseau, un reptile, un insecte, s'accommodent très-bien des vicissitudes de l'air, et l'homme serait le seul qu'il accable de maladies; on veut qu'il l'empoisonne et qu'il lui donne la mort, tandis qu'il est de fait que la nature le lui donne tel qu'il est, pour la conservation de sa vie et de sa santé. Si de pareils faits existaient réellement, on devrait, ce me semble, les regarder comme une chose étrange et inconcevable, et presqu'hors de croyance, malgré leur évidence dûment constatée : mais que penser, quand on voit que des assertions, pour ainsi dire, invraisemblables, ont été avancées sans preuve, sans aucune démonstration, et que, malgré cela, tout le monde y ajoute une foi aveugle? O hommes! ô philosophes! ô savans! qui êtes-vous? vos opinions

nions sont encore plus inconcevables que votre être.

Enfin, nous allons dire deux mots de la dernière chimère aérienne des médecins, c'est-à-dire, des prétendus *miasmes* mal-fésans dont on fait l'air le conducteur.

D'abord, ces miasmes sont inaccessibles aux sens; ils ne sont prouvés par aucune expérience physique, et il n'existe pas non plus d'observations médicinales positives qui prouvent leur influence sur nos corps; il ne sont donc, ainsi considérés, qu'un être de raison, fruit de la seule imagination qui les a créés. Si l'on ajoute à cela, que cette étiologie médicinale est opposée, et contre-dit formellement des observations sans nombre évidentes et des plus décisives, il est clair qu'on doit regarder la doctrine miasmastique, sur-tout en l'étendant aussi généralement qu'on le fait aujourd'hui, comme une pure rêverie.

Or, consultons les faits : d'abord, en examinant les villages, on voit que presque tous, pendant les trois quarts de l'année, sont boueux, et ressemblent, du plus au moins, en quelque sorte à des marais, à l'émanation desquels un de nos grands médecins modernes veut attribuer la plupart des fièvres. De plus, il n'est pas de fermier qui n'ait, dans sa cour et à côté de sa porte, une mâre en putréfaction pour son fumier, dont l'odeur porte au nez, et est pire que celle d'un marais; cependant, il est de fait que ce sont ces sortes de personnes, hommes, femmes et enfans, qui se portent le mieux.

Les bouchers infectés pendant l'été des émanations putrides et cadavéreuses des peaux d'animaux qu'ils gardent dans leurs maisons. Les vuidangeurs de profession qui respirent journelle-

ment ce qu'il y a de plus corrompu, ne tombent pas plus malades que les autres hommes.

Ceux qui rendent habituellement des vents infects ne s'en portent pas moins bien pour cela. Cependant, comment ne pas croire, d'après la doctrine miasmatique, que cet air en quelque sorte putrescent qui se promène dans le tube intestinal, doit vicier par son contact le chile ainsi que les autres humeurs de ce canal alimentaire? Et si cela n'arrive pas, comme l'expérience le prouve, comment croire que l'air, continuellement renouvelé de l'atmosphère, et qui ne présente à nos sens absolument rien de suspect, puisse vicier nos humeurs, sur-tout sans savoir et sans dire comment et par quels moyens un pareil miracle pourrait s'opérer?

Enfin, les médecins et les garde-malades ne gagnent pas en général les maladies. Quoi! des malades renfermés, qui répandent des émanations de fièvres putrides et malignes; d'autres qui sont gangrenés et dont l'odeur est insupportable, ne donnent aucune maladie, aucune indisposition aux personnes saines qui les entourent: bien plus, le malade enveloppé continuellement de son émanation maladive ne s'infecte pas lui-même; et l'on veut qu'un air courant, qui se déplace et se renouvelle à chaque instant, et qui d'un moment à l'autre est déjà à quelques lieues de nous, aie la vertu singulière de donner la maladie à celui-ci, tandis qu'il en épargne mille autres; car, ce privilège exclusif forcerait encore à dire que la victime particulière serait toujours une victime de pur hasard, ou bien dont il faudrait chercher la disposition antécédente dans l'individu; et même dans

ce cas, il resterait à savoir si la disposition de l'individu ne suffit pas seule pour déterminer la maladie, sans en chercher la cause dans les miasmes inconnus de l'air : or, on n'a jamais cherché à faire ces distinctions essentielles, tant cette doctrine est précaire, mal-suivie, et sans doute encore plus mal-fondée.

On sent bien que ce qui y a donné lieu, ce sont les maladies contagieuses et les maladies épidémiques ; mais où est la démonstration que les miasmes en sont la cause ? En effet, comment pouvoir croire, outre les raisons que j'ai déjà données tout à l'heure, qu'un courant d'air qui ne fait que passer et encore cent fois plus vîte que les nuages qu'il entraîne avec lui, qui ne nous touche un instant que pour fuir et s'éloigner, qui, enfin, change et varie d'un moment à l'autre, donne naissance à une maladie épidémique, et procure la même maladie à un nombre de personnes dans des tems tout différens et pendant plusieurs mois consécutifs ; ensorte que l'un est malade tout de suite du miasme, et l'autre ne le serait de ce même miasme que deux mois après, sans savoir où il se serait logé pendant tout ce tems, et ce qui aurait bridé son énergie ? Enfin, comment croire que ce même air si contagieux, si actif, ne fait de mal que dans un seul endroit, tandis qu'il n'en cause absolument aucun dans mille autres où il passe également ; et encore, comme je l'ai dit, qu'il met celui-ci à l'agonie, tandis que ses voisins qui ont respiré ce même air n'en ressentent aucune espèce de dérangement quelconque ? Une pareille doctrine est tout-à-fait invraisemblable, et pour l'admettre, il faudrait

du moins des preuves claires et des plus convaincantes : mais que penser, quand, au contraire, rien n'est prouvé, ni démontré à ce sujet? Or, dans ce cas, ne vaut-il pas beaucoup mieux être vrai, en avouant les limites de la science, que d'avoir recours à une explication fausse et mensongère, et qui pis est, d'en gâter l'art? Et même en supposant que quelques maladies particulières soient dues quelquefois (et dans des cas qui seraient rares sans doute) à des miasmes, encore serait-il nécessaire de poser des limites fixes à ce sujet? mais ce travail n'est point fait; on ne voit pas même qu'il soit fésable, puisque tout en est vague et sans base connue; car, le miasme en lui-même, sa manière d'agir et son application aux cas particuliers, tout cela est encore dans l'obscurité la plus profonde, et il est plus que probable que nous n'y verrons jamais guère plus clair.

Pour prouver de plus en plus cette assertion qui est des plus intéressante à tous égards, et sur-tout pour l'instruction de l'élève, disons deux mots de la cruelle maladie qui tient le premier rang parmi celles qui sont les plus favorables au système miasmatique; je veux parler de la *peste*. Quoique ce fléau épidémique soit généralement regardé comme provenant de miasmes pestilentiels répandus dans l'air, cependant, bien des praticiens célèbres qui ont traité et suivi eux-mêmes cette maladie, tels qu'un *Chicoineau*, un *Samoilovitz*, un *Demertens*, etc., pensent que l'atmosphère n'y est pour rien, et que l'attouchement est la seule cause de sa propagation; en effet, l'analogie vient à l'appui de cette manière de voir.

Le virus galeux se prend en couchant avec un galeux ; la vérole se gagne par l'attouchement des parties génitales ; la rage se transmet par la seule morsure ; le venin des animaux s'inocule, comme la petite vérole, par la piquure. *Swiedawrs* s'est inoculé la chaude-pisse par une sorte de virus factice, etc. : voilà des faits évidens, et une observation constante les a consacrés. Or, dans tout cela je vois un vice humoral qui se communique par le contact, et certainement l'air n'y est pour rien ; pourquoi n'en serait-il pas de même de la peste? Les cordons de troupes établis par les gouvernemens pour empêcher toute communication, que peuvent-ils contre l'air et les vents? Or, si la peste elle-même a trouvé des savans qui ont contre-dit par de puissantes raisons et même par des faits, le système miasmatique, que dire donc de toutes les autres maladies auxquelles on l'a appliqué assez indifféremment, sans preuve, et peut-être par suite de celle-là seule ? Car, en supposant encore, malgré ce qu'il vient d'être dit, que la peste se communique par des miasmes répandus dans l'air, ce serait alors un fait à part et isolé qui ne concernerait que cette seule maladie ; vouloir en conclure généralement que l'air est également cause de nos maladies populaires, sans autre preuve, c'est tomber dans le défaut si ordinaire, de conclure du particulier au général ; ainsi, de quelque manière que ce soit, l'on voit que cette doctrine miasmatique est vague, qu'elle est absolument dénuée de preuves ; et d'après tout ce qui vient d'être dit, on est en droit de conclure qu'elle est fausse.

Vu l'importance de la matière, nous renvoyons

l'élève au premier article des *Nouvelles de Médecine de Retz*, ouvrage déjà cité; il y trouvera des raisonnemens péremptoires, et ce qu'on peut dire de plus concluant à ce sujet, soit sur l'air, soit encore sur les saisons et les climats.

Nous finissons là notre discussion sur cette grande et fameuse question de l'influence de l'air comme cause de nos maladies. Quoiqu'il en soit, et quelque décision qu'on prenne, cette discussion aura toujours cela d'utile pour l'élève, qu'elle l'apprendra à douter, qu'elle le garantira des préventions reçues, ce qui le mettra à même d'asseoir un jugement plus solide; elle lui prouvera encore qu'en saine médecine, il est sage de ne rien généraliser, sur-tout lorsqu'on ne peut pas s'étayer d'un nombre suffisant de faits clairs, précis et concluans; enfin et en deux mots, si nous avons aidé l'élève, notre but principal est rempli.

Mais s'il est très-vrai de dire que c'est beaucoup trop légèrement et même à tort, qu'on a accusé généralement l'air, ainsi que les vicissitudes et les miasmes, de la plupart de nos maladies, on n'en doit pas conclure non plus qu'il soit sans effet sur nos corps; ce sont les limites précises de ses effets maladifs qu'il faut assigner; pour cela on ne doit consulter que des faits authentiques évidens; car, ce n'est qu'en partant de-là, et en n'en sortant pas, qu'on peut asseoir des raisonnemens fondés. L'homme est amateur du merveilleux; en conséquence, il est porté comme naturellement à donner la préférence à des causes chimériques extraordinaires sur celles qui sont journellement soumises à nos sens, et qui, par cela même, ne captivent nullement son attention;

aussi, l'on remarque que c'est-là une des sources les plus fréquentes des erreurs de l'homme. Le philosophe, celui qui réfléchit, doit se mettre sur ses gardes pour se garantir du piège.

DES EFFETS DE L'AIR.

Quand on voit des maladies contagieuses régner identiquement; quand on voit régner de même des maladies épidémiques, ainsi que des maladies propres à la saison ou aux différens états du ciel, la première pensée qui s'offre à l'esprit, est de croire qu'il y a une cause générale qui les détermine; et en observant que les mêmes maladies exercent leur empire dans les villages, ainsi que dans les villes, ce qui démontre qu'on ne peut s'en prendre, ni à la nourriture qui est si différente, ni aux travaux, ni à la fatigue, ni à la transpiration, ni enfin, à une autre cause généralement connue, on a dû penser qu'elle existait dans l'air. Si on ajoute aux considérations ci-dessus, qu'à dater d'Hippocrate jusqu'à nos jours, les médecins en général ont embrassé cette doctrine, dont la facilité d'ailleurs séduit et fait toute l'illusion, on est entraîné à l'adopter, même sans croire devoir l'examiner; c'est ce qu'ont fait les médecins. Il y a plus: la plupart des auteurs se sont piqués de renchérir les uns sur les autres; en conséquence, ils ont présenté comme certain, ce qui n'était que le fruit de leur imagination; ainsi, le vrai, trop peu frappant par sa simplicité, a été délaissé pour courir après des chimères; et, comme je viens de le dire, l'amour du merveilleux

les a adoptées ; elles l'ont été ici d'autant plus, qu'outre leur séduisant, elles favorisent singulièrement la paresse et même l'ignorance, en ce qu'elles dispensent de chercher et même de connaître d'autres causes bien plus difficiles qui demandent beaucoup de savoir, et encore de l'application.

D'après ce que nous venons de dire, nous tâcherons d'éviter le piège ; nous laisserons donc tout ce qui, quoique généralement reçu, n'est pas suffisamment prouvé, pour ne nous occuper que de ce qui est évident et démontré. Que l'élève sache donc et n'oublie jamais qu'en fait de raisonnement, le premier soin est de se prémunir contre la manie d'expliquer ce qui est inexplicable, et de trouver des causes à tout, mais qu'il est, dans une infinité de cas, bien plus scientifique d'avouer alors modestement son ignorance.

Ainsi, nous ne nous aviserons pas de parler des effets des miasmes, puisque l'existence de ces agens purement imaginaires, ainsi que leur action, n'est démontrée d'aucune manière.

Les effets sur nos corps résultans de la nature de l'air, ainsi que de sa pesanteur ou de son élasticité, de sa raréfaction et de sa densité, n'étant pas plus prouvés, on ne doit pas s'en occuper davantage.

Retz, le judicieux Retz, l'ennemi juré des hypothèses, a beau prétendre et nous assurer affirmativement que quelques apoplexies viennent du défaut d'équilibre de l'air intérieur qui fait partie de notre organisation, d'avec l'air extérieur ; tant que je ne verrai que deux ou trois apoplexies, sur vingt ou trente mille individus, on ne pourra

jamais me faire croire que la même cause qui a le même dégré d'influence sur tous, ne produira tel effet que sur deux ou trois individus seulement, et ne se fera ressentir à aucun autre. C'est comme si, sur vingt mille baromètres, il s'en trouvait seulement deux qui marquent absolument l'opposé de tous les autres, et qu'on veuille se régler de préférence sur les deux seuls qui se trouveraient sans doute vicieux par eux-mêmes, plutôt que sur les vingt mille autres. Il y a plus : le physicien de Saussure dans son voyage sur le Mont-Blanc, qui passe pour être élevé de deux mille quatre cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, a vérifié que le baromètre y descendait à seize pouces. Or, si nombre d'hommes peuvent se tenir là, sans tomber en apoplexie, et même sans tomber aucunement malade, comment prétendre que quelques lignes seulement d'abaissement ou de hauteur dans le baromètre, doivent annoncer tous ces phénomènes désastreux, d'apoplexie, de syncope, d'asphixie, etc., etc.? Qu'il est donc tyrannique et bien étrange, cet esprit systématique, pour aveugler ainsi jusqu'aux plus clair-voyans. Quand j'ai lu cet article dans Retz, à peine en voulais-je croire mes yeux : quels seront donc, après cela, me suis-je dit, les médecins qui pourront se garder de tout système? et si le médecin, même anti-théoricien, se laisse ainsi aller, par quel miracle l'étudiant échappera-t-il à la séduction? Aussi, c'est lorsqu'on réfléchit tant soit peu, qu'on cesse d'être étonné du règne despotique et éternel de la théori-manie. Je serais même tenté de conclure qu'il est l'apanage nécessaire et malheureux de l'esprit scientifique : je dis, malheu-

reux, parce qu'en effet, si j'avais à choisir entre un médecin à systême qui, quoique sciencé, ne se dirigerait que par-là, et un ignorant, je ne saurais auquel donner la préférence : triste résultat ! quand on voit les trois quarts des hommes forcés, pour ainsi dire, de se décider pour l'un ou l'autre de ces deux fléaux du genre humain ; aussi, est il très-vrai que c'est l'esprit systématique de la médecine qui a contribué à mettre les ignorans en faveur, autant et peut-être plus, que le charlatanisme effronté, et que toutes les autres causes ensemble.

Mais revenons à l'influence de l'air : d'après tout ce que nous avons dit ci-dessus, et d'après notre manière, l'on doit voir que nous ne parlerons ici que des effets sensibles de l'air sur nos corps ; tels que le *chaud*, le *froid*, l'*humide* et le *sec*. Encore est-il nécessaire d'observer que ce ne sont que les extrêmes de ces qualités sensibles qui ont une sorte d'influence un peu marquée sur notre santé, et il faut de plus, que ces extrêmes soient continués pendant un espace de tems bien plus long que celui qu'on remarque qu'ils durent ordinairement ; c'est par cela seul qu'elles méritent l'attention des gens de l'art. Car,

Quant au changement des climats et des saisons, et quant aux differentes vicissitudes de l'air, c'est-à-dire, seulement au passage du chaud au froid, et du sec à l'humide, on remarque, et l'expérience prouve, ainsi que nous l'avons dit, et quoique généralement l'on pense le contraire, qu'on en retire beaucoup plus d'utilité que de dommage. En effet, a-t-on trop chaud, comme il arrive auprès des poêles, dans un café ou au spectacle,

on cherche un air froid, et cette vicissitude nous remet sur le champ. Dans les chaleurs de l'été, n'est-ce pas une jouissance que le frais de la nuit, ou celui qui suit les orages? Un tems sec règne-t-il trop long-tems? la pluie nous fait plaisir et même du bien; ainsi de suite. Ces observations sont si vraies et si senties, qu'elles devaient comme faire loi, et qu'il semble qu'on ne pouvait s'en départir qu'à la rigueur; mais, loin de-là, on a abandonné le vrai, qui est démontré, pour courir après des chimères : tel est l'homme systématique. Ce qui aura sans doute entraîné dans l'erreur des esprits d'ailleurs raisonnables, c'est qu'on observe en effet que quelques tempéramens délicats, et sur-tout les riches des villes qui, précisément par leur aisance, se mettent au-de-là de la nature, sont quelquefois affectés des vicissitudes de l'air et des saisons : mais quelle est l'espèce d'affection? c'est un léger rhume de cerveau, ou un simple enrouement, si l'on reste long-tems avec les pieds froids et humides; si la transpiration pulmonaire est notablement diminuée, il peut survenir un rhume de poitrine; enfin, s'il y a surabondance d'humeurs séreuses, il peut en résulter une fièvre catharrale, un catharre plus ou moins considérable, en raison de l'engouement et de la surcharge des organes : voilà ce que l'observation exacte des faits nous apprend; mais dans tout cela l'on doit voir que la disposition plus ou moins vicieuse de l'individu est la principale cause qui détermine l'espèce particulière de maladie, et que, si l'on est parfaitement sain, il résulte quelquefois de la seule intempérie de l'air une simple indisposition, mais rien de plus, et

jamais ce qu'on appelle une maladie réelle aiguë, quoique les auteurs ne cessent de nous le répéter.

Et même au sujet des rhumes simples, consultons encore les faits : pourquoi en voit-on de pareils dans l'été et sans qu'on observe les vicissitudes de l'air auxquelles on les attribue pendant l'hiver ? Pourquoi en voit-on qui sont des plus opiniâtres, tandis que d'autres cèdent en très-peu de tems ? Pourquoi souvent un rhume mal-traité se tourne-t-il en fluxion de poitrine ? Pourquoi la même vicissitude donne-t-elle à celui ci une affection grave ? à quelques autres une simple indisposition, et à mille milliers d'autres rien du tout ? Voilà de ces questions qui rejettent loin, et qui devraient bien dérouter nos raisonnailleurs ? mais non ; comme ils sont accoutumés à parler en fait de médecine, sans savoir et sans réfléchir en rien, ils ne sentent pas même la contradiction ; souvent ils poussent la sottise jusqu'à dire sans façon que le même rhume qui vient du froid dans l'hiver, vient dans l'été de chaleur, et cela sans désigner aucune différence caractéristique dans les symptômes, dans la gravité ou l'opiniâtreté de la maladie, ni dans le traitement : mais que prouvent ces faits, ainsi que mille autres de ce genre ? que toutes ces prétendues causes banales auxquelles on tient tant, se disent en l'air, sans réflexion et sans y attacher aucun sens. Le plus grand mal est que bien des médecins se laissent aller également et tiennent le même langage ; et dans le fait on ne voit rien de bien défini en médecine à ce sujet ; car, qui sait, et où sont les observations exactes qui apprennent à distinguer clairement et dans quels cas particuliers le rhume ou catharre est

une déviation de la transpiration, ou une surcharge de sucs alimentaires, ou une surabondance de pituite et de lymphe, ou bien une simple constriction de l'organe sécrétoire du poumon, etc. ?

C'est aux observateurs scientifiques, qu'il appartient d'éclaircir ces questions et de prouver combien est déplacé tout ce bavardage si inconsidéré des malades, des assistans et des commères.

Après avoir jetté un coup d'œil sur l'influence des vicissitudes ordinaires de l'air, voyons celle de ses qualités sensibles et évidentes.

DE L'AIR CHAUD.

S'il fallait absolument trouver une des causes majeures à quelques maladies populaires, ainsi qu'à certaines maladies qu'on observe particulièrement propres à telle ou telle saison (ce qui, quoiqu'assez inutile pour leur traitement, serait cependant précieux dans les cas où cette connaissance précise donnerait lieu à pouvoir les prévenir), outre son premier caractère d'être général, encore serait-il d'abord essentiel qu'elle fût telle, que le plus grand nombre des individus pût y échapper; or, la chaleur excessive et long-tems continuée du soleil, qui n'est pas suffisamment tempérée par le frais ordinaire des nuits, pourrait être à bon droit considérée comme une de ces causes; mais pour l'apprécier, il faut scruter exactement tous les faits qui viennent à l'appui, et de plus encore, s'assurer s'il n'en existe pas qui la contre-disent formellement; si un pareil examen eut toujours été fait, il n'y aurait pas

tant à élaguer aujourd'hui à ce sujet. Ainsi, consultons les faits :

L'air excessivement chaud de l'été, par exemple, celui qu'on respire dans les jours d'orage, énerve, affaiblit le corps ; on est lourd, peu actif ; on a moins d'appétit ; les digestions ne sont pas si parfaites, et de cette diminution de vitalité naît l'inertie du corps en général ; la peau se relâche, la sueur coule ; de-là doit naître naturellement quelque paresse dans les diverses fonctions de l'œconomie animale, etc.

Si l'on ajoute à cela que cet état de l'atmosphère dispose les viandes à se corrompre facilement, et met un grand nombre de comestibles dans une position telle qu'ils peuvent faire contracter à nos humeurs, et sur-tout à la bile, la plus facile de toutes à se dénaturer, une acrimonie ou une dégénérescence quelconque de leur constitution naturelle, etc.

On aura déjà de puissantes raisons, pour admettre l'excessive chaleur, comme la cause dominante des fièvres continues, soit bilieuses, putrides ou vermineuses, et encore des fièvres rémittentes et intermittentes qu'on voit régner plus souvent dans l'automne.

Il s'agit maintenant de se présenter les objections, et de voir si dans l'admission de la cause, on y répond péremptoirement ; car, telle doit être le manière de procéder pour parvenir au vrai et pour s'en assurer.

D'abord, dans la classe de ceux qui peuvent éviter la chaleur, ou qui sont à même d'en corriger l'excès, on en voit très-peu et presque point qui essuient les maladies épidémiques ; ceci est d'une observation assez constante.

Mais pourquoi dans la grande foule de ceux qui y sont journellement exposés, en est-ce encore un infiniment petit nombre qui tombent malades? c'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

La solution de cette difficulté paraît assez naturelle : on la trouve dans la transpiration plus ou moins considérable des individus, et dans les sueurs abondantes; car, tout le monde sait que ces excrétions préviennent et éloignent l'inflammation du sang : voilà une explication plausible et fondée sur des observations constantes. Or, certainement on n'en peut pas donner de pareilles pour expliquer ainsi les effets des vices prétendus de l'air.

Ce n'est pas le tout de satisfaire à quelques objections majeures; il faut encore consulter les faits particuliers connus, afin de voir si tous coincident exactement avec la cause.

Les habitans des pays très-chauds, tels que les américains du sud, et même parmi nous, bien des ouvriers, tels que ceux occupés au coulage de la gueuse, les moissonneurs, etc., tout ce monde devrait être, ce me semble, attaqués des mêmes maladies qu'on voudrait attribuer à l'excès de la chaleur; c'est cependant ce qui n'arrive pas, et même ils n'ont pas le sang enflammé. Il est vrai qu'on peut répondre que la plupart ont soin de faire succéder le repos au travail et de tempérer l'excessive chaleur, ou par la boisson d'eau froide ou autrement; que beaucoup d'autres sont préservés par le moyen des sueurs abondantes, ainsi que nous venons de le dire; enfin, l'on ajoutera que la nature prévoyante tempère ordinairement la chaleur excessive du jour, soit par les nuits, soit par les vents, etc. Mais malgré toutes ses

raisons, on sent comme un vuide, entre la cause et l'effet, qui en rompt l'identité dans le plus grand nombre des circonstances ; il reste un louche qui est loin d'être expliqué assez clairement pour satisfaire pleinement un esprit juste.

Ainsi, tout considéré, il paraîtrait bien plus probable et il serait plus naturel de croire, qu'il est besoin d'un concours de plusieurs causes externes pour engendrer telle ou telle maladie ; et ce concours n'est nullement prouvé, peut-être même ne l'a-t-on pas cherché ? D'ailleurs, avant même de pouvoir décider si les causes externes suffisent seules à engendrer une maladie, il faudrait s'assurer auparavant si elles n'exigent pas telle ou telle disposition de la part de l'individu. Car, il est reconnu qu'une infinité de maladies ne prennent leur origine que dans le dérangement des fonctions sans avoir besoin de l'intermédiaire des causes externes : on en porte donc le germe avant de tomber malade ? Or, dans quel cas le germe existait-il avant la maladie, ou n'existait-il pas? Quel est-il, ce germe? Quelle est cette fâcheuse disposition de l'individu ? Voilà précisément ce qu'il faudrait savoir pour établir clairement et d'une manière positive la cause d'une maladie ; l'on voit donc que, de quelque manière qu'on s'y prenne, il faut toujours principalement en revenir à étudier ce qui se passe dans l'individu même, et c'est-là où je voulais en venir. Cherchons donc là les causes évidentes de la maladie ; ce sont celles-là qui sont utiles à la pratique ; ce sont celles-là qui doivent être le point central des médecins observateurs ; enfin, ce sont celles-là qui, bien connues, assigneront à leur vraie place et reléguerons sans doute ces soi-disant

causes

causes par trop éloignées de nos maladies, qui jusqu'ici ont joué un beaucoup trop grand rôle. Car,

Si l'air comme excessivement chaud, qui est une de ses qualités dont l'effet est sensible et de toute évidence, laisse aux observateurs exacts du doute sur son influence, et sur-tout sur le degré de cette influence, considérée comme cause de nos maladies, que dire donc de ces prétendues qualités de l'air, qui ne sont rien moins que prouvées, qui sont inconnues, et qui ne doivent probablement leur existence qu'au délire d'une imagination théorisante ?

DE L'AIR FROID.

L'air excessivement froid picote, fronce les parties externes; ce froncement, né de la sensibilité, sollicite le jeu des glandes qui sont soumises à son contact; les yeux pleurent et le nez coule; les joues se colorent; les lèvres se rapetissent; les doigts s'engourdissent; enfin, si les symptômes augmentent, et si l'on reste dans l'inaction, la circulation se ralentit d'abord à la surface; l'engourdissement devient général; il amène ensuite le sommeil, et si l'on ne prend pas sur le champ le parti de le vaincre par la marche, le voyageur est surpris par une apoplexie qui termine sa vie. Ces cas sont rares, et on ne les observe que dans les pays les plus septentrionaux, ou bien dans ces hivers rigoureux où la neige couvre depuis quelque tems la terre. Ces faits isolés et particuliers sont une chose à part, et l'on n'en peut pas tirer d'in-

ductions positives pour déterminer les effets de l'air froid ordinaire sur nos corps en général.

Ce qu'on observe de particulier à cet égard, c'est que le froid ordinaire donne de l'activité; l'individu à plus de force et d'énergie; l'appétit est meilleur, et les digestions se font plus parfaitement; aussi, est-il de fait qu'en général l'on se porte mieux alors; ce qui a toujours fait considérer l'air froid, comme sain.

Il est vrai que la patologie enseigne que l'hiver est le créateur de la pituite, qu'il épaissit la lymphe, et en général les humeurs; de-là, l'on veut qu'il soit par exemple, la cause des fièvres printanières qu'on observe régner communément dans cette saison, etc.: mais combien ces causes sont dites en l'air, et sans preuves; et comme, à les considérer de près on les voit décousues. S'il fallait absolument aux amateurs des causes éloignées, en trouver une ici, ne paraîtrait-il pas plus vraisemblable et plus conforme aux observations précises, de penser que ces fièvres sont plutôt dues à la surabondance des sucs nourriciers, puisqu'il est de fait qu'on mange plus, qu'en général on mange des choses plus nourrissantes, qu'on digère mieux, qu'enfin, on fait moins d'exercice, et qu'on ne sue pas; si l'on ajoute à ces raisons puisées dans les faits, qu'ici ce ne sont pas, comme dans les fièvres d'automne, les gens de travail, ni les campagnards sobres qui en sont atteints, mais plus communément les citadins oisifs et les riches; enfin, si l'on ajoute encore que les observations cliniques nous apprennent que le caractère essentiel de ces fièvres est du genre des fièvres critiques dépuratoires, on voit que tout concourt puissamment à faire croire

que la plupart de ces fièvres printanières ne reconnaissent pour cause principale que la surabondance des sucs nourriciers. La température de l'hiver les recèle dans l'individu, jusqu'à ce que la chaleur douce du printems vienne à en débarrasser les organes, afin de raviver leurs fonctions. L'éruption constante des boutons chez les uns; des sueurs critiques chez les autres; la plus grande liberté du ventre dans un grand nombre, etc.; toutes ces crises légères auxquelles on ne fait pas seulement attention, pourraient être considérées comme tenant lieu de la fièvre dépuratoire, ou de la décharge des sucs nourriciers surabondans.

Quoiqu'il en soit, et même en supposant encore que ce que je viens de dire soit suffisamment constaté et prouvé, l'on ne pourrait pas en conclure pour cela, que l'air, comme froid, occasionne des maladies, et encore moins des maladies populaires, endémiques, et autres.

DE L'AIR HUMIDE.

L'air humide est, ou chaud, ou froid.

L'*air humide chaud* est regardé généralement comme un des plus mal-sain. Tout ce que nous avons dit des effets de l'air, considéré comme excessivement chaud, doit se rappeler ici, et pour ne nous pas répéter inutilement, nous renvoyons à cet article. Nous ajoutons que l'humide joint à la chaleur donne beaucoup d'intensité à cette même chaleur que nous avons considérée seule, comme cause des maladies, non seulement par rapport aux dérangemens de quelques-unes

de nos fonctions, et notamment de la transpiration insensible, mais parce que cette sorte d'intempérie est faite encore plus pour corrompre et gâter nos alimens ordinaires, ceux qui sont susceptibles de fermentation et de putréfaction. Or, des alimens mal-sains, gâtés ou corrompus, ont sans contre-dit une influence plus marquée et bien plus immédiate sur les fonctions de nos organes et sur les humeurs qu'il réparent, que toutes les sortes d'airs qui ne font qu'environner la surface de notre corps sans y pénétrer, même celui qui entrant dans le poumon n'en touche que la surface vésiculaire; ce serait donc plutôt en général sur les alimens, que les médecins cliniques devraient porter leur attention et une exactitude scrupuleuse à en évaluer au juste les effets. C'est souvent faute de cette attention sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, qu'on se décide avec la plus grande légéreté à mettre sur le compte d'un air prétendu mal-sain, des maladies dont la cause est toute autre et quelquefois des plus évidente.

Quant à l'*air humide froid*, c'est généralement qu'on le regarde encore plus pernicieux que le chaud. Entendez tout le monde : on est malade d'avoir eu chaud et de s'être laissé refroidir; d'avoir été mouillé, c'est-à-dire, d'avoir reçu une pluie plus ou moins froide, et en conséquence, d'avoir eu la transpiration supprimée, ou une sueur rentrée, etc. A ce dernier égard qui concerne une de nos excrétions la plus abondante et même universelle, nous renvoyons ce sujet intéressant à l'article des excrétions où nous parlerons au long des sueurs, comme cause de nos maladies.

Ce que nous nous contenterons de dire ici, relativement à notre objet, c'est que l'air humide froid, ressenti pendant un tems suffisant, diminue notablement la transpiration, et qu'il occasionne souvent par-là un rhume de cerveau, ou un rhume de poitrine, ou une fluxion, ou une fièvre catharrale, etc., mais suivant la constitution des sujets, et leur disposition aux maladies.

Une remarque encore importante à ce sujet, et qu'il est bon de présenter aux observateurs comme étant d'une grande influence sur nos fonctions, et aux élèves parce qu'elle donne à penser, c'est que la seule chaleur aux pieds suffit pour ôter tout le frileux du corps, tandis qu'au contraire, quoique dans un appartement chaud, lorsqu'on a froid aux pieds, on ne s'y trouve pas suffisamment à son aise; les observations médicinales viennent à l'appui de cette remarque. Nombre d'auteurs ont reconnu que ceux qui négligent de parer à leur sensibilité au froid des pieds, sont plus sujets aux diverses affections aiguës et chroniques des viscères du bas ventre, que ceux qui n'éprouvent pas cette sensibilité, ou du moins qui ont soin de s'en préserver: voila de ces observations dont il est intéressant de suivre le fil avec la précision nécessaire pour parvenir à une démonstration complette, puisque la conservation de notre santé en dépend et y tient étroitement.

C'est quand tous les médecins ensemble porteront leur génie à des observations de ce genre, aux seules observations utiles, qu'on pourra tirer un grand parti de ces sortes de remarques pathologiques.

DE L'AIR SEC.

On a décerné assez unanimement à l'air, comme sec, soit chaud ou froid, le rare avantage d'être sain.

Cependant, les observations médicinales nous enseignent que l'air sec, chaud ou froid, lorsque l'un ou l'autre règne pendant un trop long-tems, dispose en général le corps aux maladies du genre inflammatoire; et le praticien doit y faire d'autant plus d'attention, que l'expérience a fait reconnaître qu'alors les malades supportent mieux la saignée, et que, choses égales d'ailleurs, on peut rendre cette évacuation plus abondante que par un tems humide.

Là, finissent nos remarques sur l'air. On en trouvera bien d'autres dans les auteurs, mais à cause de l'élève, j'ai dû choisir et présenter celles-là seules qui sont sûres, évidentes et utiles; les autres qui n'offrent que du vague, du doute et même du faux, doivent être soustraites à son érude. D'après ces principes, concluons que l'utilité la plus réelle, qu'on peut retirer des observations cliniques, se borne à faire attention à la constitution de l'air, seulement lorsqu'il est chaud ou froid, humide ou sec; encore n'est-ce que lorsque l'une ou l'autre de ces températures est portée à l'excès; encore n'est-ce que lorsque cet excès dure un beaucoup trop long-tems; car, les variations du tems et des saisons sont le vrai préservatif de tout excès continu.

Ainsi, résumons : l'air en lui-même est sain;

et je ne sais comment l'on a pu penser, et l'on a osé avancer, sans preuves suffisantes, le contraire, de l'élément qui entretient notre vie, qui est le plus nécessaire à notre existence, et qu'on pourrait même plutôt regarder comme un remède à beaucoup de nos maux, parce qu'en effet, il en est souvent un des meilleurs préservatifs. En effet, avant Hippocrate et de son tems, on exposait les malades dans les rues; dans les hôpitaux ambulans, les médecins observateurs préfèrent les tentes à un local renfermé, sans craindre, ni l'air froid, ni celui de la nuit, ni ses variations, etc; les ventilateurs sont peut-être plus utiles, parce qu'ils donnent beaucoup d'air, et qu'ils donnent celui du dehors, que parce qu'ils changent celui du dedans; enfin, des grands médecins, des praticiens exacts ne cessent de recommander le grand air dans toutes les fièvres; ils font ouvrir les fenêtres, etc. Or, si l'air atmosphérique, comme tel, loin d'être nuisible aux malades, leur est au contraire avantageux, pourquoi et comment vouloir qu'il le soit aux personnes saines? et cela sans preuve. Finissons donc par dire que si l'air courant nous nuit quelquefois, ce ne peut être que par sa température, lorsqu'elle est excessive, et que cet excès dure un trop long-tems; encore ne sont-ce que des accidens légers et momentanés, à moins qu'il ne se rencontre dans l'individu des dispositions antécédentes morbifiques. Or, ce sont ces dispositions diverses qu'il est très-essentiel de connaître parfaitement, parce que c'est-là qu'on trouvera les vraies causes de nos maladies, celles que le praticien doit combattre, tandis que la connaissance des différentes qualités de l'air, même de celles

qui sont connues, est, pour ainsi dire, inutile à l'exercice de l'art. En effet, à quoi sert au malade et au médecin, cette cause isolée de l'air, véritable ou non? que le sang soit enflammé, que la bile soit dépravée, que les fonctions des divers organes soient troublées, ou par l'intempérie de l'atmosphère, ou par les alimens, ou par la fatigue, ou par les passions : qu'importe au praticien, et quel égard y a-t-il dans la pratique? aucun. En effet, que peut dire le médecin à l'égard de l'air prétendu mal-sain, et que fait il jamais? rien du tout. Ainsi, l'on voit que cette doctrine, même en la supposant vraie, ne signifierait rien, n'avancerait en rien la pratique. Que le médecin étudie bien les symptômes de chaque maladie; qu'il sache distinguer clairement et parfaitement ceux qui sont essentiels et caractéristiques, de ceux qui ne sont qu'accessoires; qu'il sache faire une juste application des meilleurs secours connus, à chaque cas particulier, et sur-tout qu'il connaisse bien le pouvoir, c'est-à-dire, l'étendue et les limites de l'art et de la nature dans chaque maladie : voilà quelle est la grande tâche du médecin; mais pour la remplir dignement, on n'a nullement besoin d'être instruit des causes tellement éloignées, qu'elles n'influent en rien sur le traitement et le succès. Quoi! pour dîner sainement, est-il besoin de savoir l'origine et la cause de la sensation de la faim? comment l'on digère? comment l'on répare ce qu'on perd? non sans doute. Le retour de l'appétit annonce le besoin de manger; on le satisfait avec modération, et cette tâche impérieuse se trouve remplie par tous d'une manière conforme aux fins de la nature : voilà ce qui suffit

à la conservation des êtres; il doit en être de même en maladie; ne nous occupons, autant qu'il est possible, que de ce qui est évident, et de ce dont nous sommes certains; interrogeons toujours la nature, et marchons sans cesse avec elle et selon elle; étudions-nous à la dévoiler, lorsqu'elle se cache; mais ne la fésons pas parler de nous-mêmes au gré de notre imagination, et sur-tout ne fésons jamais que ce qu'elle nous demande.

En se conduisant d'après ces sages maximes, il est presqu'impossible d'agir mal; vouloir aller au-de-là, c'est chercher à s'égarer.

Je me suis beaucoup étendu sur l'air, et peut-être plus que je ne le devais dans des élémens; mais ce sujet est si généralement rebattu, on en parle sans cesse dans le monde en santé comme en maladie, et l'on en parle si faussement; il a donc fallu mettre l'élève à même d'apprécier à ce sujet les auteurs qu'il étudiera; il a fallu sur-tout le prémunir contre les préjugés répandus et accrédités à cet égard : c'est, selon moi, un des plus grands services à lui rendre.

DES ALIMENS.

Un médecin observateur trouve une ample matière à de profondes réflexions, quand d'un côté il s'occupe des sévères règles diététiques dans les auteurs; quand encore il entend raisonner les gens du monde qui craignent jusqu'à de la fourniture dans la salade, parce qu'ils croient la reconnaître le lendemain dans leurs excrémens, et que de l'autre, il voit des enfans avaler un nombre

considérable de noyaux, petits et gros, et les rendre sans en recevoir la plus légère incommodité. Oui, on aura beau dire, en écrire et raisonner, tous les raisonnemens du monde ne peuvent prévaloir, et ne prévaudront jamais sur les faits et l'expérience authentique. Ici, nous avons non seulement l'expérience des individus, mais encore celle des différens peuples, celle de toutes les parties du monde; il faut être un rude amateur de raisonnement pour penser que des idées purement hypothétiques, enfantées par l'imagination et reçues sans un examen préalable et contradictoire, qui d'ailleurs ne sont étayées d'aucune preuve physique et médicinale, doivent l'emporter d'emblée sur ce qui se passe sous nos yeux, sur ce qu'on observe par-tout et dans tous les pays.

En effet, comment ne pas révoquer en doute cette foule de règles diététiques, quand d'un côté l'on voit à la table des riches les convives accumuler impunément dans leur estomac et au même repas, une soupe au lait, des cornichons, des viandes et des ragoûts de toute sorte, de la pâtisserie, des légumes, de la salade, et par-dessus tout cela encore, de la crême, du laitage et des fruits; enfin, mêler à tout ce salmigondi, du vin rouge, du vin blanc, des liqueurs et du caffé; tandis que de l'autre, un homme dine avec du pain et de l'eau? Quand on voit, dis-je, une différence aussi extrême d'alimens, soit quant à la variété, d'ailleurs si discordante, soit quant à la quantité, pour des estomacs d'une même capacité, d'une identité égale dans les forces digestives, et que cependant il résulte une nutrition, une réparation

égale, la même force, la même santé pour tous indistinctement : voilà des faits incontestables ; ils sont nombreux et de tous les jours. Certes, on n'a pas besoin de réfléchir beaucoup pour sentir combien nos raisonnemens banaux sur ce sujet sont petits devant les ressources et la latitude des fonctions de la nature.

Pour appuyer cette vérité, passons en revue les personnes et les pays.

L'un fait toujours gras, l'autre fait toujours maigre ; celui-ci fait excès tous les jours, cet autre est réglé comme un papier de musique ; on en voit qui boivent deux pintes à chaque repas, tandis que d'autres ne boivent pas du tout ; le peuple indigent des grandes villes, hors le pain, ne vit que d'alimens de rebut ; parmi les gens aisés, celui-là veut du gibier à moitié gâté pour jouir d'un plus grand fumet ; celui-ci veut des viandes à peine cuites ; cet autre en veut qui le soient jusqu'à la dessication ; il y en a qui veulent beaucoup de sel, des mets de haut goût, du poivre, de la pirètre, de l'ail, etc., et qui en font un usage journalier et habituel, tandis que beaucoup d'autres s'astreignent à ne manger que des alimens doux. Or, dans cette grande diversité, il n'existe point encore d'observations précises qui prouvent qu'il en résulte aucune différence sensible dans nos humeurs en général, encore moins telle ou telle différence positive et marquée.

L'analogie présente encore à l'observateur de quoi réfléchir à ce sujet ; car, nous voyons les animaux domestiques, tels que particulièrement le cochon, la volaille, qui mangent le rebut des alimens, jusqu'aux fruits gâtés et pourris, et loin

de tomber malades, ils s'en engraissent. Parmi les autres animaux, combien en est-il qui se dévorent entre eux et qui avalent ainsi toutes sortes de poisons? Le chien, et sur-tout le corbeau, mange des cadavres infects sans crainte et sans contracter aucune maladie. Le gibier, les oiseaux, etc., quelle différence n'y a-t-il pas entre leur nourriture de l'hiver et celle de l'été, soit pour l'abondance et la pénurie, soit quant à l'espèce si différente, et encore quant à la qualité; cependant, les naturalistes ne nous donnent point l'histoire d'aucune maladie épizootique qui soit relative à cet objet.

Si, après avoir visité les individus, nous parcourons les différens pays, nous observons qu'il n'y a pas moins de différence. On en voit où les habitans ne vivent que de laitage et de châtaignes, tandis que dans d'autres, on ne mange que de la viande et presque point de pain. Il en est où la religion interdit l'usage du porc, et dans d'autres, l'on vit toute l'année de cette viande; enfin, dans un grand nombre, on fait tantôt gras, tantôt maigre; on ajoute au jeûne de faire tout maigre pendant un espace de tems assez long et déterminé; et dans ces divers pays, les habitans mènent tous une vie généralement aussi longue et aussi saine à peu de chose près.

La grande variété qu'on observe dans les alimens, on l'observe encore dans les boissons. Ici, c'est le vin, ou le cidre, ou la bierre; là, c'est de l'eau, et quelquefois de la mauvaise eau; les uns boivent de l'eau-de-vie tous les matins à jeun, tandis que d'autres s'applaudissent de boire un grand verre d'eau pure. Dans des provinces, dans des royaumes, c'est toujours du thé, et en abon-

dance ; dans d'autres, c'est du punch, du sorbet, des liqueurs de toutes sortes, etc. : quelle différence extrême ! et n'est-il pas étonnant que l'observation ne nous en montre aucune de particulière, et qui soit évidente dans la santé des individus?

Le même esprit de paresse qui fait que la plupart des médecins adoptent sans aucune réflexion, et par cela seul qu'elles sont reçues, des idées vagues et nullement appuyées, fait aussi qu'on ne daigne pas s'occuper des objets difficiles, qui sont cependant des plus intéressans et qui nous touchent le plus; car, nous n'avons encore rien de précis sur l'influence de telle ou telle nourriture relativement aux individus et au tempérament. On engraisse à point nommé les animaux domestiques, depuis le bœuf jusqu'à la volaille, tandis qu'on ne se doute pas encore de ce qui donne chez nous naissance aux humeurs graisseuses. On ne sait pas un mot pourquoi de deux hommes vivant également, dans la même tranquillité d'esprit, et fesant à peu de chose près le même exercice, l'un s'engraisse, tandis que l'autre reste constamment maigre. Comment le vin engraisse celui-ci, sans prendre presqu'aucune autre nourriture, tandis qu'il en fait dépérir un autre, etc.

Ces connaissances si intéressantes et tant d'autres de ce genre, qui sont en arrière de la science médicinale, prouvent assez que le génie observateur est bien plus rare qu'on ne pense, et c'est à raison de ce que ce genre est difficile et très-lent, qu'il n'est nullement du goût de l'homme en général, et sur-tout de l'homme ordinaire qui voudrait tout de suite tout savoir sans se donner de peine, et encore sans y employer le tems nécessaire ;

de-là, la grande rareté des vrais observateurs, ainsi que des bonnes observations; aussi, peut-on dire avec raison que la science des faits et leur explication, c'est-à-dire, la médecine d'observation est encore dans son enfance.

DES EFFETS DES ALIMENS.

Quoique les alimens soient très-variés, et que cette variété semble devoir apporter une grande différence dans leurs effets, d'autant plus que toutes nos humeurs sont renouvelées par eux, ce qui étend leur influence jusques sur les fonctions de nos organes, et quoiqu'à tant de titres ils meritent une attention scrupuleuse; cependant, celle des médecins, non de ceux qui dissertent, mais des vrais observateurs, ne s'est guère portée sur cet objet essentiel; ce qui en a été probablement la cause, c'est que les idées favorites et universellement reçues, sur l'air, semblent l'avoir absorbée toute entière jusqu'alors; d'ailleurs, comme ces objets sont en quelque sorte plus matériels et plus soumis à nos sens, on a cru les pouvoir mieux att indre par le secours de la physiologie, et sur-tout par la chimie; mais on sait que cette dernière science n'est rien à l'égard de notre machine mouvante et dirigée par un moteur inconnu. Quant à la physiologie, elle est encore fort obscure pour tout ce qui concerne l'explication de nos fonctions digestives; ainsi nous abandonnerons ces sciences trop douteuses et meme trompeuses; l'observation des faits sera notre guide, et c'est le seul qui soit sûr; j'en appelle ici aux médecins cliniques; ce sont eux seuls, ce sont leurs observations réunies

qui sont nécessaires au perfectionnement de cette partie, comme à celui qui concerne les alimens.

En attendant, présentons à l'élève seulement ce qu'il y a de plus certain à ce sujet.

Les effets des alimens sont d'abord, de satisfaire à la sensation impérieuse de la faim ; ensuite, de lester l'estomac ; enfin, de fournir des sucs nourriciers propres à réparer nos pertes journalières, afin de conserver notre vie et notre santé ; ils opèrent même ces effets salutaires dans le cours de nos maladies : par-là, l'on voit déjà, que par eux-mêmes, ils ne doivent pas nous rendre malades. Ce qui me semble encore confirmer cette manière de voir, c'est qu'on a vu par les observations ci-dessus que des excès en ce genre se commettent journellement, sans qu'il en résulte aucune sorte de préjudice à la santé. Il y a plus : le premier des médecins, Hippocrate, recommandait et a fait un précepte de l'intempérance commise de tems à autre. Celse voulait de même, tantôt le jeune, tantôt les festins ; en un mot, une sorte de défaut dans le régime. Tous les médecins de la nature ont adhéré à cette doctrine ; mais les auteurs, depuis la renaissance des lettres, généralement parlant, ont évité de proclamer ce précepte. Les idées d'une religion sévère qui proscrit les jouissances, ont chassé au loin toute paraphrase à ce sujet ; cependant, ce texte médicinal est le plus riche pour qui sait philosopher.

On est donc autorisé, malgré les opinions universellement reçues, à dire et à croire que ce n'est pas, généralement parlant, par eux-mêmes que les alimens nous rendent malades ; ce n'est donc

le plus souvent, que parce que nos organes, ou sont mal disposés à les recevoir, ou ne se les approprient point; ceci explique pourquoi un œuf frais seul, pour un repas, dérange quelquefois l'estomac et amène une sorte d'indigestion, tandis qu'en tout autre cas, la gloutonnerie est une jouissance impunie.

Combien tous ces faits, puisés dans l'exacte observation, rejettent loin tous ces raisonneurs qui croient toujours ne tomber malades, que parce qu'ils ont pris tels ou tels alimens, ou bien qu'ils en ont pris avec une sorte d'excès?

Je sais bien que tous les auteurs, pour vanter le régime diététique, citent avec complaisance le sobre *Cornaro* l'ultracenténaire; mais la citation d'un seul homme dans l'espace de quelques siècles prouve, selon moi, tout le contraire de ce qu'ils veulent prouver; car, pour un seul qu'on cite qui a réussi, j'en citerai des mille milliers qui vivent forcément à la Cornaro, et dont la carrière n'est, ni plus longue, ni plus saine pour cela. Tous les prisonniers qui vivent réglés, au pain et à l'eau, ne tombent-ils pas aussi souvent malades que les gourmands? Le plus grand nombre des mendians de tous les pays qui vivent sobrement, qui sont toujours en plein air, et qui font journellement un exercice modéré, sont-ils plus exempts de la maladie que d'autres? Ce que le médecin observateur remarque encore de singulier et de frappant, c'est que, voit-il un malade pauvre, il en entend accuser la pénurie et le défaut de bons alimens: va-t-il de-là chez un riche qui est attaqué précisément de la même maladie, il en entend accuser l'excès dans le régime.

Que

Que conclure de ces observations? d'abord, que ces prétendues causes de nos maladies sont, ainsi que les autres connaissances médicinales, appliquées presque toujours par le public sans raison ni mesure; qu'au fait ces causes sont pour la plupart mensongères; qu'elles sont au moins indéfinies, des plus vagues, outre qu'elles sont inutiles au médecin clinique (*voyez la conclusion générale*).

Quoique nous improuvions fort l'exagération routinière des auteurs, nous ne voulons cependant pas dire que les alimens ne nuisent jamais; ainsi, voyons sans partialité et sans prévention comment ils peuvent nuire.

D'abord, il est des alimens poisons; mais il serait ridicule de les considérer comme alimens, puisque, comme poisons, ils ne nourrissent jamais alors.

Ensuite, viennent les alimens gâtés et corrompus; leur dégré d'influence est en raison de leur dégré de corruption, et encore plus souvent à raison de la constitution des individus.

Enfin, quant aux alimens sains, ce qui fait la nourriture ordinaire de tous les hommes, et ce sur quoi seul nous devons raisonner ici, nous considérerons 1.° ceux qui nuisent par leur nature, suivant qu'on en fait un usage plus ou moins long, et toujours encore selon la constitution de l'individu. Par exemple, dans cette classe sont compris principalement les alimens des marins qu'on accuse d'occasionner le scorbut, etc. 2.° Nous devons encore considérer les alimens sains du côté de l'excès; car, c'est sur-tout par-là qu'on prétend qu'ils dérangent; encore l'observateur ne doit-il jamais perdre de vue que presque toujours il faut,

comme les observations l'apprennent, que le corps soit mal disposé. En effet, sans cette disposition préalable, quels sont les dérangemens que l'on observe de l'excès seul? c'est une indigestion; c'est un dévoiement d'un jour ou deux au plus : l'évacuation faite et la diète observée, on ne voit aucune suite de cet état, qui fasse maladie, surtout si l'intérieur se trouve sain.

On en doit dire autant de l'ivresse qui dans le moment dérange, et le corps, et l'esprit, bien plus qu'une indigestion, puisqu'elle occasionne une sorte d'accès de fièvre avec délire; cependant, le tems de l'ivresse passé, nulle maladie ne suit : telle est l'exacte observation.

Reste donc à évaluer les effets de l'intempérance, lorsqu'elle est long-tems continuée; car, nous avons vu que, pour qu'il en résulte des effets vraiment maladifs, il fallait en avoir, pour ainsi dire, fait l'habitude, et encore que les organes soient tels qu'ils ne puissent la contracter impunément. Car, combien ne voit-on pas de gourmands et d'ivrognes de profession qui se portent mieux et qui vivent plus long-tems que les hommes les plus réglés et les plus tempérans? Ainsi, ceux-là seuls qui ont les organes impropres ou délicats, deviennent sujets à contracter les maladies dues à l'intempérance : Quelles sont ces maladies? Quel est leur caractère particulier? Quels sont les tempéramens que ces maladies affectent? Y a-t-il des signes qui les fassent distinguer? l'observation est muette sur tous ces points, comme sur tant d'autres. On dit seulement en général que l'intempérance, amenant une surcharge dans les différens couloirs et une gêne constante dans les or-

ganes, peut occasionner toutes les maladies analogues à cette fâcheuse disposition ; on a mis particulièrement de ce nombre les maladies humorales, bilieuses ou putrides, pour ce qui concerne les maladies aiguës ; et à l'égard des chroniques, les engorgemens, autrement dits, obstructions, les maladies nerveuses et particulièrement la goute, etc. ; mais il est facile de voir que, généraliser ainsi les affections, c'est ne rien dire du tout aux praticiens

Il est vrai qu'il est généralement reçu que l'intempérance est le créateur de la goute, ainsi que de la plupart des affections nerveuses, parce que ces maladies sont l'apanage exclusif, ou pour mieux dire, les fléaux du riche et intempérant citadin : cette idée est appuyée sur des faits indubitables, et à cet égard elle mérite qu'on s'en occupe sérieusement.

D'abord, ces sortes de maladies ne sont-elles occasionnées que par la seule intempérance des alimens ? cela n'est, ni prouvé, ni admis On les attribue également à l'excès du vin, ainsi qu'à celui des plaisirs de Vénus ; faute d'observations précises, on l'attribue indifféremment à une seule de ces causes, ou à plusieurs réunies, tant tout cela est vague. Comme si les excès de ces différentes passions produisaient constamment les mêmes effets sur nos corps, tandis qu'au contraire, l'expérience nous apprend que, loin d'être identiques, leurs effets sensibles sur notre organisation sont tout-à-fait dissemblables ; ainsi, pour faire une démonstration complette sur cette étiologie, il faudrait bien d'autres observations que celles qui nous sont transmises par quelques auteurs.

De plus, ne décide-t-on pas un peu trop légèrement que les maladies goutteuses et nerveuses n'abordent jamais les gens de la campagne? Les rhumatismes, qu'on observe si fréquemment dans la campagne, ne sont-ils pas de la famille la plus proche des maladies goutteuses? il n'y a guère que le siège du mal qui en fait la différence. Or, ne paraît-il pas bien probable que les gens de travail, par la seule raison de leur exercice continuel, préservent leurs jointures de l'attaque du mal, mais que le genre d'affection est au fond le même? Quant aux maladies nerveuses, l'obscurité sur l'étiologie de ces sortes d'affections est si grande qu'il est bien dangereux d'en raisonner comparativement; il faudrait, pour le faire avec certitude, bien des observations qui nous manquent. Mais, ce que je puis affirmer ici, c'est que j'ai vu nombre de fois ces maladies nerveuses dans la campagne, ainsi que dans les villes, à des personnes fort sobres et dont le travail était journalier. J'ai traité aussi, chez les gens de campagne, comme par-tout ailleurs, des tremblemens, des paralysies et des douleurs internes incurables qui étaient alors attribuées à la peur, au déréglement de l'imagination, et encore sur tout à des sortilèges. On y voit également des gens continuellement souffrans, se plaignant, autrement dit, des vaporeux. Enfin, on y voit des maniaques, etc. D'après ces remarques, l'on peut et il est même sage de rester dans un scepticisme raisonnable, jusqu'à ce que des observations judicieuses, faites contradictoirement et suivies avec constance, aient écarté les doutes légitimes que des esprits justes ne peuvent s'empêcher de concevoir à ce sujet.

Mais revenons aux effets des alimens, et pour nous résumer, disons que l'intempérance du moment, lorsqu'elle est cause unique, ne peut guère occasionner qu'un dérangement léger et passager. Disons que l'intempérance long-tems continuée peut fort bien être et devenir la cause de plusieurs maladies; mais pour les faire naître, cette cause suffit-elle toute seule? Mais quelles sont ces maladies? c'est à l'expérience future à en décider. Enfin, disons que la disposition des organes, ici comme ailleurs, doit faire la première et la principale étude du médecin; c'est donc sur-tout cette étude, que le génie observateur ne doit jamais perdre de vue. Ainsi, dire qu'un homme est malade par intempérance, c'est dire une platitude médicinale. Etablir au contraire que tel ou tel organe en souffrance ne permet pas d'être impunément intempérant, et sur-tout le prouver; voilà ce qui est vraiment médicinal, parce que c'est-là le vraiment utile, et que l'utile est tout en médecine.

Il y a peu à dire sur les effets de l'*abstinence* et du *jeûne*, forcé ou volontaire; en fait de maladie, le régime diététique est du ressort seul du médecin, et les préceptes d'Hippocrate sur ce sujet offrent tout ce qu'on peut de mieux. Ici, il s'agit seulement de ses effets sur l'homme sain, et nous avons déjà dit au commencement de cet article qu'on gagnait en général, beaucoup moins qu'on ne le pensait communément, à suivre toujours un régime exact et modéré; mais ce sont les excès seuls et leur continuité, qui doivent nous occuper, ainsi que nous l'avons annoncé. Or, on sait que l'excès en ce genre produit un affaiblissement dans les forces digestives; les humeurs non rafraîchies, non

renouvellées, prennent en général un caractère qu'on désigne comme acrimonieux et propre à troubler nos fonctions sécrétoires; portés à un haut point, le corps s'échauffe, s'exténue et dépérit : mais aussi vient-on à prendre de bons alimens, et en quantité suffisante? tous ces effets disparaissent bien vîte. Or, il est infiniment rare que des individus continuent assez un régime sévère diététique et en portent l'excès, au point de devenir la cause de quelques maladies décidément internes : c'est ici qu'on pourrait dire, *rara non sunt artis* : cependant, ces faits, quoique rares, arrivent; les villes assiégées ne nous en donnent que trop d'exemples. Ainsi, cherchons toujours à prémunir l'élève contre l'abus et l'erreur; disons lui donc que, quoique les assertions ci-dessus soient généralement reçues, ce sujet comme beaucoup d'autres, exige bien des observations ultérieures, et sur-tout l'étude de la force de l'individu; car, nous voyons nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe supporter le jeûne, et un jeûne long et soutenu, sans que leur santé en reçoive aucune altération sensible. Que dire des fous qu'on voit rester des mois entiers sans prendre aucune nourriture, et malgré cela se bien porter? Dans les maladies, ce n'est pas le jeûne qui altère nos humeurs. J'ai vu une fille de campagne, avec un abcès dans la gorge, être sept jours sans rien prendre absolument, pas même une seule goute d'eau. Lorsque je lui proposai des lavemens au bouillon pour se nourrir par le derrière, elle me rit au nez. Eh bien, l'abcès crevé, elle courait deux jours après avec la meilleure santé du monde. Dans le siège d'une ville qu'on réduit par famine,

on supporte le jeûne bien long-tems avant d'en être notablement incommodé. Enfin, aujourd'hui que, par-tout, les repas sont à une heure fixe pour tout le monde, les uns sentent la faim long-tems avant de manger, et d'autres se mettent à table sans faim ; cependant, tout le monde mange et personne n'est incommodé.

De tout ce que nous avons dit dans cet article, concluons qu'on peut assez indifféremment manger ou ne pas manger, faire quelquefois seulement excès ou jeûner, sans que notre santé en soufre, hors dans quelques cas particuliers qui tiennent à notre disposition actuelle et à la constitution de l'individu. Concluons encore que c'est presque toujours d'une manière irréfléchie et des plus vague, qu'on accuse les alimens de nos maladies. Enfin, concluons que c'est sur-tout l'affection et la mauvaise disposition des organes qu'on doit étudier de préférence pour découvrir le vrai principe de nos maux et y adapter le traitement convenable.

Telle doit être la manière de voir en médecine, si l'on veut avancer dans la saine pratique.

DE L'EXERCICE ET DU REPOS.

Le médecin qui est l'homme de toutes les conditions, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, qui observe que, même parmi le sexe dont la constitution naturelle paraît peu faite pour les travaux pénibles, et dont la destination principale est pour la félicité de l'homme, on en voit cependant la classe la plus nombreuse qui fait tous les ouvrages forts, et quelquefois jusqu'au

métier de porte-faix, tandis que l'autre ne fait rien du tout. Le médecin qui traite tous les âges, celui du mouvement continuel, ainsi que celui du repos, que doit-il penser s'il n'est pas dominé par la prévention, lorsqu'il entend d'un côté le journalier, attribuer sa maladie à la grande fatigue, à l'excès du travail; et de l'autre, l'homme aisé attaqué précisément de la même maladie, qui en accuse le défaut d'exercice? N'est-il pas évident alors que l'un ou l'autre ne sait ce qu'il dit? et en y réfléchissant tant soit peu, on ne peut s'empêcher de voir l'erreur de tous, et combien est vague et mensongère la doctrine médicinale universellement reçue à cet égard : pour étayer cette assertion, réunissons ici les faits.

Les paresseux, la plupart des personnes aisées, les estropiés et les infirmes, enfin, tous ceux qui se donnent très-peu de mouvement, vivent tout aussi sainement que les manœuvres et les artisans. Le Bonze et le fainéant Dervis ne vivent pas moins sainement, ni moins longuement que le piéton voyageur : le même homme travaille fortement aujourd'hui, et ne fait rien demain. Le Hottentot ou le sauvage fatigue à l'excès pendant six mois, et le reste de l'année il est dans l'inaction. Ces observations, ainsi que mille autres de ce genre, prouvent encore, pour le dire en passant, combien on a à rabattre de tant de raisonnemens banaux sur l'habitude, qu'en général, et sans restriction, l'on veut faire passer pour une seconde nature.

On répète sans cesse que l'homme est né pour le travail; pour moi qui ne vois que par les faits, et qui n'interroge que la nature, je n'en crois rien; c'est sans contre-dit un fort bon précepte moral :

il est encore excellent comme social ; mais, comme physique, je le crois faux. L'homme en société doit travailler, parce qu'il a des besoins ou des passions à satisfaire ; mais ôtez ces alimens du travail, l'homme de la nature est né pour le repos ; sans doute que les auteurs, qui se copient les uns les autres ; et qui n'observent pas, font une nécessité de l'exercice : mais que dire cependant, quand l'on voit que ce sont les manœuvres qui veillissent et s'usent bien plutôt que ceux qui ne font rien ; quand l'on observe que ce sont les malaisés qu'un exercice continu, joint à la sobriété, devrait rendre sain, qui, au contraire, sont la pâture de toutes les épidémies, et sur-tout des épidémies meurtrières, tandis que les personnes aisées en sont exemptes? Que deviennent là les assertions banales de tous nos auteurs? Le médecin, comme tel, ne doit pas être un moraliste, sur-tout lorsque les vérités morales sont en opposition avec les vérités physiques ; la médecine, la morale, la politique, ce sont toutes sciences à part ; et de ce qu'il est utile à la société, et encore aux bonnes mœurs, que chaque homme s'adonne à un travail quelconque, soit celui du corps, soit celui de l'esprit, il ne s'en suit nullement que ce travail est absolument nécessaire à la santé de l'homme. Quoi ! le travail d'esprit si nécessaire à la société, serait aussi de la même nécessité pour la santé du corps ? tandis qu'on sait que la différence en est extrême quant à leurs effets immédiats sur le physique de l'homme ; enfin et en deux mots, quand il est de fait qu'un grand nombre ne fait rien et se meut à peine, tandis qu'une infinité d'autres sont dans un exercice continuel

souvent nuit et jour, et que l'on voit les uns et les autres se porter également bien, il est impossible de ne pas abjurer la plupart de nos raisonnemens médicinaux sur la nécessité de l'exercice.

Combien n'y a-t-il pas de choses à dire encore à ce sujet sur ces traités des maladies des artisans, ou leur genre d'occupation est donné comme la seule cause déterminante de leurs maladies, tandis que les praticiens observent et traitent la plupart de ces maladies chez les autres hommes, ou qui ne font rien, ou dont les occupations sont différentes et même opposées?

L'on voit, d'après les différentes remarques faites ci-dessus, qu'il était absolument nécessaire que les médecins, en établissant leur doctrine des causes, et pour la confirmer suffisamment, eussent donné la solution de ces faits, qui sont autant de problêmes à résoudre. C'est cependant ce qu'on n'a point fait; et quand malgré cela l'on voit tous les médecins suivre aveuglément cette doctrine depuis des siècles, l'on ne peut s'empêcher de conclure combien la routine a d'empire sur l'homme, puisque le génie même se laisse aller si facilement aux idées les plus fausses, par la servile imitation.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir combien sont restreints les effets de l'exercice et du repos, relativement à notre santé: c'est ce que nous allons voir.

EFFETS.

L'exercice modéré succédant au repos, ainsi que le repos à l'exercice, présentent l'imitation assez fidèle de la succession naturelle du jour

et de la nuit, ainsi que celle de l'air chaud au froid, et le résultat en doit être le même, c'est-à-dire, la conservation de la santé des êtres; ainsi, nul doute que l'exercice modéré est salutaire et utile à l'homme, sous tous les rapports : mais pour en établir la nécessité relativement à la santé d'une manière précise, il faut sur-tout distinguer les âges; car, l'on sait que dans l'âge de l'accroissement l'exercice est indispensable. Aussi, les enfans n'attendent-ils pas les préceptes des médecins pour s'y livrer de tout leur pouvoir; le besoin de la nature est leur guide, et cela leur suffit; l'adolescence conserve encore assez long-tems l'amour de l'exercice; l'âge fait y est assez indifférent; aussi, je ne vois nullement alors la nécessité de l'exercice, puisque la nature ne le commande pas; enfin, la vieillesse veut le repos, et même il lui est nécessaire. Ainsi, recommander, faire un précepte général de l'exercice sans aucune distinction, et sans aucun motif réel et particulier, c'est parler sans consulter la nature; c'est dire une sottise, ce qui arrive si souvent et presque toujours en medecine, lorsqu'on veut généraliser; donc les règles concernant l'exercice, ne doivent avoir pour base que le besoin réel et motivé de tel ou tel individu : mais quel est ce besoin? Quels sont les signes qui l'indiquent? Jusqu'à quel dégré doit-on le porter, selon les circonstances? Ce ne sont pas les raisonnemens médicinaux ou théoriques qui nous manquent sur ces questions, comme sur tant d'autres; mais bien l'observation, qui est loin d'avoir décidé assez exactement pour faire loi.

En attendant ce résultat qui ne peut être que le fruit de l'observation, contentons nous de dire

que l'exercice ne peut être considéré jusqu'alors médicinalement que comme un besoin relatif à l'âge, aux circonstances et à l'état maladif particulier de l'individu. Disons aussi en général que l'exercice, commandé ou non à l'homme par la nature, doit toujours être plus ou moins modéré, et que le repos doit lui succéder. Tout se succède dans la nature, et cette succession en fait l'harmonie. L'homme éprouve la même succession dans ses besoins comme dans ses jouissances, et le plaisir, ainsi que la santé en résultent; aussi, leurs effets maladifs ne sont-ils généralement attribués qu'à l'excès, soit lorsqu'il est trop continu, soit lorsque momentanément il est forcé à un haut dégré; c'est sur-tout dans ce dernier sens qu'on le considère comme dangereux.

Ainsi, la danse, la course, les voyages forcés, la fatigue excessive échauffent le sang et l'animent; si l'on continue, le corps se lasse, on se sent énervé, accablé; plus loin encore, alors, ses effets peuvent occasionner une fièvre éphémère, à-peu-près comme l'ivresse le fait; mais le repos forcé ou volontaire vient-il à succéder pendant quelques heures seulement, la machine se rétablit; l'observation ne nous enseigne pas qu'il en résulte jamais ce qu'on appelle une maladie interne avec ses différens tems. S'il en est ainsi à l'égard de l'exercice trop forcé dans une circonstance extraordinaire, où l'effet doit être plus marquant à raison de ce qu'il est hors de la nature qui en est violentée, à plus forte raison nous ne devons trouver aucun germe de maladie réelle pour l'exercice continu qui, à raison de sa continuité, ne peut jamais être trop excessif, et qu'on doit alors regarder comme une sorte d'habitude.

Quant à la fièvre éphémère dont nous venons de parler, qui est peut-être la seule maladie occasionnée par un exercice forcé, et qu'on désigne sous le nom de courbature, on observe que, lorsqu'elle est simple, sa durée n'excède pas vingt-quatre ou trente six heures au plus; le repos, une sueur ou une transpiration abondante la termine complettement; ce n'est que, lorsqu'il y a antérieurement des organes en soufrance, qu'il se déclare une vraie maladie. Bien des auteurs avancent alors, sans trop de réflexion, que c'est la courbature qui amène la maladie; ils disent encore et toujours sans preuve, que le mauvais traitement fait dégénérer la courbature en une maladie grave; mais je demande à ces auteurs s'ils ont bien étudié le malade avant sa courbature; si même, lorsqu'elle s'est déclarée, ils ont bien scruté tous les symptômes, pour s'assurer si elle était simple ou compliquée; or, ces recherches exactes sont cependant d'une nécessité absolue pour pouvoir porter un jugement sûr en cette occasion; car enfin, l'on peut fort bien prendre une courbature la veille d'une grande maladie, et il est même assez probable qu'on ne prend la courbature, que parce qu'on a déjà une disposition prochaine à tomber malade. Ce qui confirme cette manière de voir, et ce qui doit la faire adopter, c'est qu'il est difficile d'expliquer sans cela pourquoi, de tous les ouvriers qui fatiguent également, il ne s'en rencontre qu'un seul qui prend la courbature, tandis qu'une multiplicité d'autres n'éprouvent pas la plus petite incommodité; il est d'autant plus essentiel d'envisager cet état sous ce point de vue, qu'il doit

influer sur le traitement, et c'est ce que la saine pratique confirme. Car, si la courbature est simple, il n'y a rien du tout à faire; la nature et le repos suffisent. Si, au contraire, à la courbature, il se joint une maladie, c'est alors qu'il faut avoir recours aux secours de l'art pour adapter le traitement convenable au caractère spécial de la maladie, sans avoir égard à la courbature qui n'est plus qu'un état seulement accessoire; et voilà ce qui distingue le bon praticien, de l'ignorant qui ne se décide qu'à boulevue, et encore de celui qui manque de l'attention si nécessaire, à démêler chaque symptôme caractéristique, dont la connaissance précise est le fil du labyrinthe qui doit nous conduire sûrement au succès.

Le *défaut d'exercice* ou le *repos*, en l'envisageant médicinalement, ne paraît, par lui-même, ni d'aucune autre manière, être la cause d'aucune maladie que ce soit, ainsi que nous l'avons dit, et que les observations nous l'apprennent.

L'analogie vient à l'appui de cette opinion. Combien d'animaux dorment, s'engraissent et restent dans une inaction parfaite pendant un tems considérable? Sans chercher dans l'histoire naturelle, même parmi nos animaux domestiques, il en est qui ne cessent de travailler, tandis que d'autres ne font rien. Les chiens, depuis celui du berger qui ne cesse d'être en action, jusqu'au toutou chéri qui ne sort pas des bras ou de dessus les genoux d'une petite maîtresse; la volaille, ainsi que le cochon qu'on empêche de remuer pour qu'ils se portent bien et s'engraissent; le cheval, le bœuf, et tant d'autres animaux travaillent ou ne travaillent pas, et tous se portent bien; loin que le repos, ou

même l'inaction les rendent malades, ils paraissent, au contraire, ne s'en porter que mieux. Qui ne rirait pas d'entendre dire que ces animaux paresseux doivent avoir le sang épais, qu'ils sont sujets aux obstructions, qu'ils sont menacés d'apoplexie? etc. Mais, dira-t-on, ils sont faits pour cela; sans doute: et je demande à mon tour ce qui prouve que l'homme n'est pas fait pour cela. Votre opinion, au sujet des animaux, n'est nullement fondée sur leur organisation particulière, mais sur l'observation des faits; et en cela vous avez grandement raison. La mienne, quant à l'homme, l'est également sur les faits: où donc est la différence?

D'après ces remarques, qu'on dise tant qu'on voudra, qu'on ose assurer affirmativement que l'inaction est la cause de plusieurs maladies, entre autres de la goute, des affections nerveuses, etc; l'homme sage doit rester dans le doute à cet égard, puisque tout cela est absolument dénué de preuves. Il y a plus: c'est qu'il est très-probable que tout cela est faux. Voyez à ce sujet ce que nous avons dit à l'article des alimens.

Concluons donc ici, comme ailleurs, que c'est beaucoup trop légèrement et souvent sans motifs vrais ou suffisans, que la fatigue même excessive est considérée comme cause de nos maladies, et que le repos l'est encore moins à tous égards. Disons aussi et répétons aux journaliers et a tout le peuple travailleur, qu'ils sont presque toujours dans l'erreur, et qu'ils s'abusent à leur grand détriment, lorqu'ils ne cessent d'accuser de leurs maladies, la fatigue, ou pour m'exprimer comme eux, l'*harrassure*, parce que d'après cette fausse

idée, ils croient leur intérieur sain, ils se négligent, ils se forcent à manger; et souvent une maladie légère et qui n'eut été rien si l'on eut administré de bonne heure les secours convenables, devient par la seule négligence, grave, dangereuse, et même quelquefois mortelle : *sero médicina paratur.* Voilà cependant, comme la manie de raisonner sans savoir, comme la fureur de la théorie médicinale qui a infecté tous les esprits, devient, sans qu'on puisse en accuser aucunement les praticiens, un fléau destructeur de l'espèce humaine : désabuser le public, c'est donc le grandement servir.

Répétons lui donc, afin qu'il se corrige, que la fatigue seule ne peut pas causer une véritable maladie, si du reste on a l'intérieur sain; cette vérité se confirme d'autant plus ici, que l'habitude au travail doit être à l'égard de ceux dont c'est le métier, la sauve-garde naturelle de toute impression considérable, et assez fâcheuse pour déranger les fonctions et faire, ce qu'on appelle maladie.

DES SÉCRÉTIONS ET DES EXCRÉTIONS.

La première chose qui frappe ici, c'est de voir mettre au rang des causes *éloignées*, les fonctions de nos organes qui font une partie essentielle de notre constitution : ce sont nos sécrétions qui constituent notre animalité organique, et certainement cet objet, pour être à sa place, eut dû être rangé dans la classe des causes *prochaines*. Quand on voit combien toute cette doctrine pathologique des causes éloignées est vague en général, et en même tems la confusion qui règne dans le détail, on

on ne sait ce dont on doit être le plus étonné, ou de la singularité de cette doctrine, ou de l'attachement servile que les médecins y ont mis depuis tant de siècles.

Malgré le déplacement dont il vient d'être parlé, nous ne considérerons pas moins ici cet objet conjointement avec les autres; comme nous ne construisons pas, l'ordre ne nous fait rien. Quand on démolit un édifice, on est bien forcé de prendre les matériaux, les uns après les autres, tels qu'ils se présentent sous la main.

Cependant, nous devons commencer par avertir que cet objet, quoique toujours annoncé d'une manière générale, est ici malgré cela très-limité, ce qui rend déjà cette doctrine des plus dissonnante; car, il n'y est nullement question des sécrétions dépendantes des viscères, ainsi que de celles de toutes les glandes, lorsqu'elles ne sont suivies d'aucune excrétion sensible et évacuée; car, c'est principalement sous ce dernier point de vue, (l'excrétion) qu'on a considéré cet objet comme cause éloignée. Les différens vices des sécrétions, qui cependant présentent le plus grand intérêt, comme cause des maladies, n'y sont point examinés; autre singularité des plus vicieuse.

Quoiqu'il en soit, obligés de discuter ici la doctrine reçue, d'après notre manière, consultons les faits, seulement eu égard à l'excrétion.

Qui pourrait croire que sans inconvénient et sans qu'il en résulte la plus légère altération dans la santé, les *évacuations alvines* ne se font chez nombre d'individus que tous les six, huit, ou quelquefois dix jours? Si le raisonnement pouvait prévaloir sur l'observation, comment ne pas dire

que le séjour de pareilles matières fournit une inoculation continuelle d'émanations excrémentitielles qui devraient être d'autant plus préjudiciables, que leur long séjour et leur amas stagnant subsistent dans des endroits chauds et humides, sans que la circulation, ni le principe vital paraissent avoir aucune prise pour s'opposer au développement du méphitisme? Cependant, rien de tout ce vraisemblable n'arrive, tant il est vrai qu'en médecine, on ne peut trop se méfier des raisonnemens les plus probables, et que l'observation des faits, juste et éclairée, en est le seul guide sûr et qui ne trompe pas.

Au contraire de ceux dont le ventre est paresseux, on en voit, même parmi les adultes, qui vont à la selle deux et trois fois par jour; cependant, malgré cette très-grande différence, les uns et les autres se portent également bien; chacun mange avec un bon appétit; et ces fonctions faites si diversement amènent à-peu-près les mêmes résultats, ensorte qu'on n'observe par-là aucune différence sensible dans l'individu, pas même dans leur force réciproque.

Les *évacuations d'urine* présentent aussi une grande différence dans nombre d'individus, soit dans leur quantité, soit eu égard à la variété des sédimens, sans en apporter aucune qui soit connue, relativement à la santé.

Il en est de même des *sueurs*; les uns suent habituellement jusqu'à mouiller leurs habits, particulièrement aux aisselles, même pendant l'hiver, tandis que d'autres ont la peau toujours sèche : quelle extrême différence dans cette excrétion entre les habitans des pays chauds, et les

septentrionaux? Enfin, l'on sait par la balance de *Sanctorius* que les mêmes individus peuvent perdre plus ou moins à cet égard, selon les différentes circonstances qui naissent des tems, du régime, etc., sans qu'il en résulte aucune espèce de dérangement dans la santé.

(Tout à l'heure en traitant des effets des excrétions, nous parlerons en détail principalement de celle des sueurs qui est sans contre-dit la plus importante des excrétions, puisqu'à elle seule elle compose la cinquième partie de toutes les autres réunies ensemble.)

Les pituiteux ne cessent de *cracher*; les fumeurs s'y excitent journellement, et même quelques-uns continuellement; il semble que cette excrétion, qui est censée des plus utile pour les fonctions digestives, devrait, lorsqu'elle est si abondante, produire des effets tout autres, que dans les individus qui ne crachent jamais; cependant, l'on n'observe pas une différence sensible et marquée à cet égard, ni dans la santé en général, ni même dans les fonctions de l'estomac.

Enfin, l'*évacuation menstruelle* n'offre-t-elle pas un grand sujet de méditation aux vrais observateurs? Car, outre ses variétés considérables dans nombre d'individus, pourquoi une évacuation habituelle constamment périodique pendant tant d'années cesse-t-elle presque toujours sans inconvénient? Car, la terreur qu'on veut faire naître à ce sujet aux femmes seulement riches, tient plus à une tactique intéressée qu'à la vérité. La preuve en est que toutes les femmes, qui sont hors de l'aisance, ne pensent seulement pas à ce changement, qui, d'ailleurs, est souvent une faveur

salutaire plutôt qu'un mal. Je demande alors ce que devient l'effet de l'habitude de cette évacuation, lorsqu'elle vient à cesser. Car,

Si, avec le même genre de vie, soit dans la nourriture, soit dans l'exercice, cette évacuation peut cesser, ou avoir lieu indifféremment, on peut donc vivre très-sain avec plus ou moins de sang, eu égard à toute la masse; et à l'égard de l'organe particulier, il peut donc changer; il peut donc, ou se flétrir, ou se gorger de sang, sans qu'il en résulte aucune lésion quelconque: quelle matière à réflexion!

Il y a plus: la pratique nous enseigne que, même lors de l'évacuation de l'uterus, on est forcé, dans beaucoup de maladies inflammatoires, d'en venir à la saignée, et à plusieurs saignées; donc, quoiqu'il se fasse une déplétion sanguine dans l'organe même, la déplétion dans tout le système sanguin ne s'en opère pas pour cela, du moins en raison du sang qui s'évacue, autre sujet profond de réflexions! Je demande ce que deviennent par-là les principaux systêmes sur la cause de l'inflammation, et même le systême pratique qu'on en fait découler.

Combien de pareils faits bien vus, et savamment appréciés, doivent éclairer et jetter un grand jour sur la saine pratique?

D'après l'observation des faits ci-dessus, qui montrent une différence si grande dans les fonctions excrétoires, sans qu'il en résulte aucune lésion sensible, n'est-il pas présumable que toutes les autres qui ne sont pas soumises à nos sens, telles que celles de tout le systême glanduleux, et même la circulation, soit sanguine, soit lympathique;

en un mot, que le jeu si varié de la machine peut éprouver des changemens et des variations assez considérables dans chaque individu, sans causer un dérangement notable de la santé; et c'est sans doute cette latitude dans les fonctions, qui entretient notre santé, malgré cette complication infinie de notre organisation.

La curiosité naturelle et scientifique portera sans doute à demander ce que devient, pour ne pas nuire, cette superfluité d'humeurs si variable. Quoiqu'on puisse à la rigueur se passer de cette connaissance, disons cependant, pour satisfaire l'élève, qu'il est probable que la mécanique de cette latitude des fonctions si nécessaire à la conservation de la santé, et si propre à la rétablir en maladie, consiste dans la grande étendue du tissu cellulaire qui semble particulièrement créé pour tenir à l'écart sans danger tant de superfluités d'humeurs, qui sont ensuite, suivant les circonstances et selon les fins de la nature, charroyées, repompées et évacuées par les différens couloirs : tout cet embonpoint succulent ou graisseux qu'on perd en maladie, ne fournit-il pas une forte présomption de cette marche de la nature ?

Fésons ici une remarque intéressante : par quelle fatalité n'a-t-on pas cherché à étudier l'étendue et les limites des différentes sécrétions, celles qui peuvent se suppléer, et quel est le terme précis de leurs dérangemens pour constituer ce que nous appelons maladie interne ? *Bordeu* a fait de grandes recherches pratiques sur les fonctions des glandes, sur celles du tissu cellulaire, enfin, sur toute notre organisation sécrétoire. Mais encore, pourquoi ces objets si utiles ont-ils été dédaignés

en général par les auteurs et même par les praticiens, tandis qu'on a préféré de divaguer à son aise sur des êtres de raison, tels que le fluide nerveux qui n'est peut-être qu'imaginaire, des acrimonies de toutes sortes établies sans preuve, ou bien encore, sur des miasmes inaccessibles aux sens, des prétendus vices de l'air, etc. : qu'elle est, dis-je, la raison de cette préférence ? la voici : c'est que pour l'un, il faut la marche lente de l'observation, beaucoup de sagacité, une longue patience, en un mot, un travail opiniâtre ; et que pour l'autre, il ne faut que l'élan d'une imagination peu mesurée, ce qui plaît beaucoup plus à l'homme.

C'est aux observateurs zélés pour leur profession, que ces vues s'adressent.

EFFETS.

Le dérangement des sécrétions, et sur-tout de celles qui ne sont suivies d'aucune excrétion sensible ; les vices particuliers de chaque humeur sécernée ; les effets maladifs qui en résultent ; tous ces objets intéressans doivent être le sujet d'un traité *ad hoc* : ils ne peuvent concerner un ouvrage élémentaire ; d'ailleurs, ce ne serait nullement le lieu d'en parler ici. Cependant, en faveur de l'élève et pour lui être utile, nous parlerons d'un vice particulier des sécrétions : ce système est si universellement répandu, il est tellement reçu, que le public, ainsi que les medecins, le regardent comme hors de tout doute ; malheureusement encore, il influence dans une infinité de cas la pratique : ce prétendu vice de nos sécrétions est celui des *acrimonies*.

On a les humeurs âcres, le sang est âcre, la lymphe est âcre, la sérosité est âcre; tout ce qui fait douleur, est de l'âcreté, etc. On entend les médecins tenir ce langage; et le monde, perroquet en ceci, comme dans tant d'autres choses, le répète sans savoir ce qu'il dit : ce système travaillé si minutieusement par Boërrhaave, tous ces âcres, acides, alkalins, salés, muriatiques, etc., toutes ces divisions de cabinet, dont l'existence ne fut jamais que dans la tête des auteurs, prouvent qu'on aime beaucoup mieux disserter qu'observer; car, toutes ces espèces d'âcres, excepté une sorte d'âcreté de la bile, et l'acrimonie locale de telle ou telle partie soufrante, ne sont prouvés d'aucune manière.

Il y a plus : l'irritation elle-même qu'on suppose naître de ces âcres, n'est ni exactement connue, ni bien définie. Car, qu'on explique pourquoi dans une fièvre, tantôt c'est le mal de tête, tantôt c'est une douleur dans les reins, sans cependant qu'on soupçonne aucune humeur irritante dans ses parties. Qu'on rende également raison des douleurs convulsives sans matière, des douleurs périodiques, etc. Qu'on dise aussi pourquoi la dissolution de l'émétique excite si violemment l'estomac, et ne dit rien à l'organe délicat de l'œil. Pourquoi l'huile si douce irrite l'œil, tandis qu'elle est un adoucissant pour l'estomac. Pourquoi le purgatif irrite les intestins, et ne fait que glisser sur l'estomac. Enfin, pourquoi les cantharides irritent de préférence la vessie, etc., etc.

Que devient dans tous ces détails le système des âcres, qu'on ne qualifie guère que généralement en disant que le sang est âcre? Mais si le sang est

âcre, comme on veut le persuader, toutes les sécrétions qui en dérivent devraient participer de cette âcreté; c'est cependant ce qu'on n'observe pas. Au contraire, nous voyons tous les jours qu'une nourrice avec la fièvre, le sang enflammé, enfin, très-mal portante, donne à son nourrisson un lait très-sain, et qui le nourrit sans lui apporter aucune incommodité. Or, si tous ces âcres sont d'un effet si variable et si peu sûr; si l'irritabilité qui est censée en dépendre, est ou n'est pas; ou du moins si nous ne pouvons connaître tous ses effets avec certitude, enfin, si tous ces *pourquoi* de théorie ne peuvent s'expliquer d'une manière précise et sûre; de plus, s'ils sont inutiles à l'exercice de l'art, ou plutôt s'ils sont dans le cas d'y nuire par leur incertitude, n'est-il pas sage de les abandonner entièrement, pour ne s'occuper que des *pourquoi* si utiles de la pratique?

Passons aux effets des excrétions sensibles, seul objet qui doit nous occuper particulièrement ici.

Avant de commencer, fésons une remarque qui est commune à toutes ces excrétions et qu'il est intéressant de présenter à l'élève; elle consiste en deux points: le premier, c'est qu'on doit évaluer les effets maladifs des excrétions par l'augmentation ou la diminution des humeurs évacuées; encore faut-il que ce plus, ou ce moins soit porté jusqu'à un certain excès. Le second a un rapport plus direct à la pratique; c'est d'évaluer leurs effets par les différentes qualités vicieuses des humeurs excrétées; car, elles ne peuvent guère dégénérer sans causer un préjudice réel plus ou moins notable à la santé; et c'est, je crois, dans ce dernier sens sur tout qu'on doit considérer cet objet pathologiquement.

Sans vouloir entrer dans le détail de toutes les excrétions, nous parlerons cependant, ainsi que nous l'avons dit, de la principale de toutes, comme étant, et la plus abondante, et sans contre-dit la plus essentielle ; il s'agit de la transpiration et de la sueur.

Présentons d'abord à l'élève une remarque importante : c'est que la transpiration et la sueur sont deux choses très-distinctes, ce qu'on ne croit pas communément. La première n'est qu'une simple émanation fluide, et la seconde est une véritable excrétion ; aussi, celle-ci affaiblit le corps en proportion de son excès, tandis que l'autre, quelqu'abondante qu'elle soit, ne fait que lester le corps (remarquons en passant qu'on voit, par ce seul exemple entre mille, combien il est nécessaire d'être instruit pour bien observer : voilà pourquoi les ignorans et les commères ont beau voir les malades, comme en croyant bien voir ils ne voient réellement rien, semblables aux aveugles sur un grand chemin qu'ils ne connaissent pas, ils trébuchent à chaque moment).

Ainsi, quant à la transpiration, disons que l'excès dans l'évacuation, loin d'être un mal, ne peut jamais être considéré que comme avantageux ; cette émanation fluide et, pour ainsi dire, insensible, sort comme une superfluité qui ne fait nullement partie de notre organisation. C'est comme l'odeur d'une fleur, elle a beau s'évaporer en plus ou moins, la texture de l'organisation végétale n'en souffre aucune altération. C'est par l'odeur incommensurable d'un atôme de musc sans perdre aucunement de son poids pendant des années, qu'on a prouvé long-tems en physique la

question frivole de la divisibilité de la matière à l'infini. D'après cela, il est facile de concevoir par approximation qu'on peut perdre infiniment par la transpiration insensible, sans qu'il en résulte rien, absolument rien pour la santé.

Il n'en doit pas être tout-à-fait de même du trop de diminution de cette évacuation; il y a lieu de penser que, lorsqu'elle est notablement diminuée et pendant un tems trop considérable, elle peut être cause de plusieurs maladies produites, selon des auteurs célèbres, *á serosâ colluvie*. Cependant, mettons ici en balance qu'il est reconnu également par de bonnes observations, que le corps est dans le cas de recéler sans altération quelconque, une quantité indéfinie, plus ou moins grande, de sérosités; il est cependant à croire qu'une répartition inégale peut être souvent l'occasion d'un dérangement dans quelques-unes de nos fonctions : mais où sont les observations exactes qui démontrent ces assertions? Quels en sont les signes évidens? Quels sont les vrais moyens de rétablir cette évacuation? Car, rétablir, exciter la transpiration ou la sueur, sont deux choses très-différentes, quoique le plus grand nombre des praticiens ne s'en doutent pas. Pour exciter la transpiration, il faut peut-être rétablir le jeu des fonctions essentielles de la machine, celui sur-tout de l'organe cellulaire, tandis que pour favoriser l'excrétion de la sueur, il ne faut que mettre en jeu les glandes sécrétoires de la peau.

Quant aux sueurs, comme cet objet est important à bien des égards, entrons dans quelques détails, d'abord, pour être utile à l'élève, mais encore pour l'être au public, en cherchant à le

détromper de ses erreurs si grandes et continuellement renouvelées à ce sujet

Il est donc question de voir, ici comme dans les autres excrétions, 1.° l'excès dans l'augmentation de l'évacuation, 2.° l'excès dans la diminution, ou encore ce qu'on appelle sa suppression.

Nous avons déjà dit que l'observation prouvait qu'on pouvait supporter sans danger des sueurs même excessives; cependant, lorsque l'excès en est trop long-tems continué, leurs effets sont d'affaiblir le corps, de l'amaigrir, et même de l'épuiser. Lorsque ces effets se rencontrent dans un individu faible, délicat, ou dont les organes sont déjà mal disposés, il peut en résulter sans doute quelques maladies : mais quelles sont spécialement ces maladies? L'observation est muette à ce sujet comme à l'égard de tant d'autres. Nous remarquerons seulement que si ces maladies varient selon les sujets, et selon leur disposition vicieuse antécédente, il s'en suivrait que la maladie en général tiendrait toujours au vice des fonctions de l'intérieur, et nullement à l'effet des humeurs plus ou moins excrétées. Les observations multipliées décideront un jour ces intéressantes questions, ainsi que mille autres de cette espèce.

Abordons maintenant la grande question : les les sueurs diminuées, ou supprimées, ou rentrées, sont-elles la cause la plus fréquente de nos maladies, ainsi qu'on le croit assez généralement et que nous l'enseigne la pathologie.

Cette intéressante question, qui n'est pas même mise en problême par la plupart des auteurs, est cependant bien loin d'une solution exacte, et elle mérite à tous égards un examen sérieux. On entend

dire tous les jours que telle ou telle maladie vient d'une sueur rentrée, répercutée ou supprimée, mais on ne sait absolument ce qu'on dit. D'abord, une sueur ne peut rentrer; celle que le mouchoir a essuyée, ou que la chemise a absorbée; celle même qui est sur la peau, ou ruisselante, ou répandue çà et là, comment cette sueur pourrait-elle rentrer? Il est vrai qu'on croit généralement qu'elle rentre à l'instant où l'on se refroidit, mais dans cet instant unique, a-t-on bien calculé combien d'atômes il en peut rentrer; car, le froid qui l'arrête, resserre par cela même la peau, et doit d'autant plus s'opposer à toute rentrée; et même en supposant qu'il en rentre une petite quantité, ce qui n'est nullement présumable, encore ne rentrerait-il que l'humeur qui vient de sortir, qui était d'une bonne qualité, et qui n'était pas de trop: comment donc pourrait-elle nuire? L'on voit par-là avec évidence que, quoique tout le monde soit ici l'écho les uns des autres, on n'en sait pas plus ce qu'on dit; c'est une sottise répétée par tous sans savoir pourquoi: on en dit tant de ce genre dans la société!

Chacun parle donc ici en l'air et sans se rendre raison de ce qu'il dit, ni même de ce qu'il veut dire; malgré cela, comme ces propos sont universellement reçus et accrédités, de manière qu'ils tirent à conséquence pour la pratique, il est intéressant de les commenter sur-tout en faveur de l'élève. Veut-on donc seulement dire que la sueur qui coulait cesse de couler? Mais que cela signifie-t-il encore? sur-tout lorsqu'il s'agit d'une humeur dont l'évacuation est parfaitement inutile. Quoi! parce que je sue à présent, faudra-t-il toujours

suer ? Ce qu'on veut dire sans doute de plus clair, c'est que la sueur s'est arrêtée subitement et trop vîte par un froid saisissant. Voyons donc alors ce qui se fait, ou ce qui peut arriver : tout au plus une légère constriction de la peau et des vaisseaux de la surface : cette constriction portée à un certain dégré peut opérer de proche en proche un refoulement de la circonférence au centre, et produire par-là un engorgement d'humeurs sur une partie quelconque, tels que, une fluxion, un enchifrénement, un rhume, etc., l'on voit par-là que ces effets ne pourraient toujours être attribués à une sueur rentrée, mais seulement au froid succédant au chaud. Quoique les effets maladifs, dont je viens de parler, soient assez généralement reconnus provenir des causes du froid saisissant, cependant encore, pour pouvoir asseoir un jugement fondé, il faut avant tout consulter l'observation des faits.

Un anglais qui, au fort de l'hiver, se jette nud dans la rivière, éprouve une constriction de la peau bien plus forte et plus universelle, que celle qui résulte du froid qu'occasionne une sueur refroidie ; et cependant, loin de craindre la maladie, il fait cet exercice pour sa santé.

Les bains chinois où l'on fait succéder sur le champ les bains froids à des bains très-chauds, sont encore employés ainsi pour la santé, loin d'en craindre aucune suite fâcheuse.

A la suite des sueurs forcées que nous ordonnons, pour guérir certaines maladies, nous fésons succéder sur le champ l'air froid et les boissons froides : comment concilier cette conduite avec la doctrine des causes ?

N'arrêtons-nous pas aussi les sueurs sympto-

matiques, et même toutes les sueurs, lorsqu'elles sont excessives et qu'elles affaiblissent trop le malade ?

De tous les danseurs et danseuses qui, au sortir d'un bal, s'exposent à la bise d'hiver, on n'en voit point qui tombent malades, si du reste ils ont le corps sain.

Tous ceux qui sortent du spectacle où l'on respire un air échauffé et raréfié, dont l'effet immédiat est sur-tout d'exciter la transpiration pulmonaire, et qui d'un instant à l'autre en respirent un, tout opposé, propre à l'arrêter par le *strictum* que le froid occasionne, n'en sont pas pour cela plus incommodés.

Enfin, une multiplicité de personnes suent considérablement pendant trois mois de l'été, et sont dans un état tout opposé pendant l'hiver; un changement aussi extrême et aussi continu à l'égard d'une excrétion si abondante, n'en apporte cependant pas un qui soit sensible et réel dans leur santé, pas même dans la force du corps.

Étayons ces observations d'un raisonnement scientifique péremptoire. S'il est prouvé d'après les belles expériences de l'illustre Seguin sur les vaisseaux absorbans et exhalans, que l'épiderme empêche absolument toute rentrée d'aucun liquide dans les vaisseaux absorbans, et même que l'eau d'un bain n'entre jamais dans le corps, qu'on juge d'après cela de la confiance qu'on doit mettre dans la théorie si banale et si reçue, de la rentrée des sueurs comme cause de nos maladies.

Il y a plus: Seguin prouve que la transpiration cutanée se supprime dans le bain; donc cette excrétion qui est énorme, peut être supprimée pen-

dant des heures entières, sans qu'il en résulte aucun préjudice notable pour la santé.

Ajoutons qu'il est prouvé, d'après les tables de Keil, que la transpiration peut être diminuée et même supprimée totalement, sans qu'il en résulte aucun dérangement dans la santé.

D'après de pareilles preuves qui sont démonstratives, qu'on ose, dans la pratique, mettre la théorie à la place de l'expérience; et si la théorie de la rentrée ou de la suppression des sueurs, qui paraissait si vraie, au jugement de tout le monde, médecin et autres, est en effet fausse, que penser donc de toutes les autres théories en général?

De tout ce que nous venons de dire, que conclure? que la conservation de la santé est bien plus indépendante qu'on ne le pense communément, du plus ou du moins de l'excrétion cutanée? On peut donc assez indifféremment suer, ou ne pas suer, tout comme on peut se régaler ou jeûner, sans qu'il en résulte aucun dérangement dans la santé. On peut donc légitimement douter de la grande influence attribuée à la suppression de la sueur, et l'on semble fondé à dire que c'est sans beaucoup de réflexion, que les auteurs en font une cause, pour ainsi dire, banale, d'un grand nombre de nos maladies. Ce qui le confirme, c'est qu'on ne désigne pas quel est le caractère spécial des maladies provenant de cette excrétion, ou trop abondante, ou supprimée; lorsqu'une doctrine ne présente que du vague et de l'indéfini, il y a de la témérité de l'adopter sans réserve; c'est cependant ce qu'on a fait ici généralement.

On se doute bien d'où est venue l'erreur; on a tout lieu de croire que son origine tient aux sueurs

critiques et dépuratoires; ce sont en effet celles de ce genre qui méritent la plus sérieuse attention des praticiens, et que l'élève doit s'appliquer à connaître parfaitement, d'autant plus que c'est une des crises les plus fréquentes et les plus décisives dans un grand nombre de maladies aiguës, ou graves, ou légères. Il est encore des sueurs printanières critiquès, etc.; ce sont les sueurs de ce genre qu'il faut respecter; car, leur suppression ne manque guère d'occasionner des désordres et des maladies internes, aiguës ou chroniques, souvent des plus graves; mais de ce que ces espèces de sueurs sont nécessaires dans l'état morbifique, ou pour délivrer le corps d'une abondance de sérosités nuisibles, ou seulement comme véhicule pour charroyer et chasser l'humeur *peccante*; en un mot, de ce qu'elles sont utiles et qu'elles doivent être ménagées avec art, il ne s'en suit nullement que toutes les autres dans l'état de santé doivent l'être de même, et qu'elles exigent une attention aussi réfléchie, par la prétendue crainte qu'elles ne deviennent, comme on dit, cause de maladie. Quoi! l'on voudra qu'un seul homme, entre des milliers, tombe malade seulement pour s'être refroidi, tandis que des milliers d'autres qui s'échauffent, suent, et se refroidissent de même, ne s'en trouvent au contraire que mieux. Car, en raisonnant d'après l'observation des faits, tels que ceux que j'ai déjà présentés un peu plus haut; d'après le bien-être qu'éprouvent les corps trop échauffés qui se refroidissent, et encore d'après l'analogie prise parmi les animaux et particulièrement parmi les chevaux de poste, qu'on baigne sans crainte dans l'eau froide, tout couverts de sueurs; parmi les chiens de chasse qui

qui, harrassés par la grande chaleur, se jettent tout haletans dans le premier ruisseau qu'ils rencontrent; d'après les mille et un faits, dis-je, qu'on pourrait citer, ne doit-on pas conclure que le froid pris alors, loin d'être nuisible, est bien plutôt salutaire, puisqu'il tend au bien-être et à la santé de tous; puisqu'au vrai il prévient la maladie qui ne manquerait pas de survenir, si la chaleur et la sueur excessive duraient un trop long-tems; cette conclusion, de quelque côté qu'on l'envisage, me semble rigoureusement juste.

Quant à celui-là seul, sur des milliers, qui tombe malade, n'est-il pas naturel de croire que sa maladie était prête à éclore, qu'elle préexistait dans les organes, et que le moindre choc quelconque devait la faire naître, la développer. Ce qui confirme encore cette assertion, c'est le langage de tout le monde; car, quelque maladie que l'on ait, quoique l'une soit différente de l'autre, il est toujours le même. L'ouvrier, le manœuvre, le portefaix croit toujours que sa maladie, quelle quelle soit, vient de fatigue, d'avoir eu chaud et froid; s'il est indigent, c'est d'avoir manqué de nécessaire; s'il a éprouvé des malheurs, des accidens fâcheux, on ne manque pas d'accuser l'inquiétude, les tourmens de l'ame, etc. La maladie attaque-t-elle au contraire un riche, c'est d'avoir mangé tel ou tel mets, de s'être échauffé le sang au travail du cabinet, de ne pas prendre d'exercice; ensorte, qu'on ne tombe jamais malade que par hasard, comme si notre constitution organique était d'elle-même inaltérable: quel délire! ou plutôt quelle pitié! Car, n'est-il pas évident que, dès que les uns et les autres avancent les contraires pour les

mêmes cas; tous ne savent ce qu'ils disent; ils parlent, comme on dit, sans savoir, sans réflexion, souvent sans y penser. Non seulement le défaut de preuves, le vague et l'indéfini viennent à l'appui de ce que j'avance ici, mais ce qui fait la conviction complette, c'est que nous observons le même genre de maladies, les mêmes symptômes, la même marche, la même terminaison, et que nous suivons en conséquence le même traitement dans toutes les classes indifféremment; nous n'observons guère de différence réelle que dans la constitution plus ou moins bonne, ou plus ou moins vicieuse des individus. Il y a sans doute des exceptions, mais elles sont en petit nombre, et alors on ne doit les trouver et les adopter, que lorsqu'il existe des causes évidentes et palpables.

Mais, dira-t-on, comment se fait-il qu'on ait tenu généralement depuis un si long-tems à ce langage reconnu évident par tous, s'il est si faux et si ridicule? Je crois en trouver la raison : c'est la paresse d'un côté; et de l'autre, l'amour propre égaré. La paresse gâte les gens de l'art qui préfèrent l'imitation et les idées reçues, à la recherche pénible de la vérité; et l'amour propre a séduit, comme de raison, le reste des hommes. En effet, par la facilité de cette doctrine, on singe le médecin, on croit raisonner tout comme lui; voilà déjà une grande satisfaction personnelle, et comment se refuser à cette jouissance, sur-tout en doutant de son prétendu savoir, cela est trop fort pour l'homme. Une autre satisfaction qui plaît encore plus généralement, mais en secret, c'est de se croire invulnérable; car, à entendre raisonner tout le monde, on n'est malade, on ne meurt

jamais que par des fautes, ou par négligence, ou par un mauvais traitement; ces idées ont beau le plus souvent être fausses, elles sont généralement prises et reçues. Pourquoi? parce qu'elles flattent, parce qu'elles éloignent de nous la vraie cause qui nous déplaît, c'est-à-dire, les dérangemens intérieurs qui se font en nous et malgré nous; parce qu'elles éloignent sur-tout l'idée repoussante de la fatalité inévitable de notre destruction: tels sont les hommes, et l'expérience journalière ne suffit pas pour les détromper, ni pour détruire le prestige de l'illusion. On s'embarrasse fort peu d'être trompé, et même d'être dupe, pourvu qu'on soit flatté; aussi, c'est par ce faible, que les charlatans de toutes couleurs prennent leur dupe. Il en est (ce sont les intrus, sorte de bas valets) qui se contentent de faire ce qu'on exige d'eux: on veut être saigné ou purgé, ils saignent ou purgent; il est vrai que ces avilisseurs de l'art souvent n'en savent pas plus que les assistans; d'autres promettent toujours tout avec autant d'assurance que d'effronterie, en se fiant du reste au hasard qui souvent sert mieux que leurs prétendues connaissances; et cette effronterie suffit seule au malade comme au charlatan: dans ce tas de sottises, d'inepties, et de conduite extravagante, que devient le médecin sage et habile? s'il méprise tout cela, s'il dédaigne de luter avec la folie ou l'ignorance, il n'est point écouté, il est même répudié: voilà comme l'ignorant et le patelin sont souvent courus bien plus que l'habile homme; mais aussi que deviennent la plupart du tems les malades? je le demande aux gens sensés, à tous ceux qui observent et raisonnent; mais encore pourquoi une conduite aussi peu reflé-

chie et aussi inconséquente, sur-tout lorsqu'il s'agit des biens les plus précieux (la santé et la vie)? Ce n'est cependant au vrai que parce qu'on croit que, dans la plupart des cas, il suffit et qu'il n'est rien plus aisé que d'établir les causes des maladies et leur traitement; parce que d'après une erreur aussi grossière et aussi funeste, l'on conclud sans façon que l'ignorant est tout aussi utile que le savant; enfin et en deux mots, parce qu'il est rare de rencontrer dans la foule des malades et des assistans, de ces hommes doués d'assez de sens et de raison pour résister aux insinuations perfides, mais flatteuses, et pour se conduire sagement.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails en faveur de l'élève; d'abord, pour qu'il soit plus en état de porter un jugement sain et solide sur les effets maladifs des sueurs; et de plus encore, pour le prémunir contre la légèreté et la fausseté des raisonnemens du public à cet égard; cependant, l'erreur est si accréditée, si universelle et tellement reçue, qu'on risque beaucoup de passer pour singulier, en la combattant même avec des armes victorieuses, et il n'est peut-être pas indifférent pour sa réputation, de l'en avertir; car, il y a bien des cas où il faut garder des ménagemens; ce sont ceux où est applicable le proverbe : toute vérité n'est pas bonne à dire.

Quant aux effets résultans des qualités vicieuses de la sueur, cet objet, sur-tout vu dans ses détails, n'est point de notre ressort, ainsi que nous l'avons dit; d'ailleurs même, quant à la simple connaissance de ses qualités, la médecine est loin d'être avancée à cet égard, comme elle devrait l'être; car, une excrétion aussi abondante doit être étu-

diée sous tous les rapports ; cependant, si l'on en excepte quelques qualités sensibles, telles que son onctuosité plus ou moins grande, ainsi que sa ténuité et son odeur, le reste n'est nullement connu; son âcreté, sa salure, et toutes les nuances qui la différencient; la qualité particulière qui rend cette excrétion salutaire ou nuisible, selon qu'elle est critique ou symptomatique, tout cela est encore à désirer, ainsi que tant d'autres choses ; car, combien en est-il à chercher, comme à détruire ?

Ne serait-il pas des plus intéressant de savoir pourquoi l'on voit des sueurs chaudes, universelles et abondantes, même avec le pouls fort, le pouls *déciduus* si avantageux (ce qui est le propre des sueurs critiques favorables), et le malade mourir néanmoins dans la sueur même ? Pourquoi les unes, quoique critiques, ne terminent nullement la maladie, ainsi qu'on le voit dans les fièvres d'accès, tandis que les autres qui ont précisément le même caractère, terminent complétement d'un seul coup une maladie aiguë : ce n'est donc pas alors l'excrétion de la sueur qui guérit toute seule ? Il faut donc auparavant un travail particulier de la nature, une certaine préparation qui entraîne l'humeur morbifique, dont la sueur n'est que le véhicule : cette sueur doit donc être différente ?

Les sueurs forcées, soit par les remèdes ou autrement, les sueurs symptomatiques, les sueurs colliquatives des phtisiques, toutes les sueurs nuisibles quelconques, doivent être différentes des sueurs critiques et utiles; elles doivent avoir chacune leurs nuances particulières qui les caractérisent, et ces différences essentielles, qu'il serait intéressant de connaître, devraient bien être l'objet

des recherches des médecins, et particulièrement des médecins physiciens, ceux qui sont amateurs des découvertes scientifiques.

Les observations cliniques ne présentent pas moins de recherches à faire.

Toutes les espèces différentes de sueurs relativement aux symptômes des maladies, leurs signes distinctifs, et leurs effets immédiats sur la marche de telle ou telle maladie, enfin, l'application certaine de ces effets à chaque cas particuliers, voilà des sujets dignes de la plus sérieuse attention des observateurs.

Ne serait-il pas aussi intéressant de trouver pourquoi, les sueurs abondantes dans le commencement des maladies aiguës étant de mauvais augure, l'on voit cependant les meilleurs praticiens les recommander utilement dans certaines dissenteries épidémiques?

Sydenham, l'ennemi juré du régime sudorifique, a cependant recommandé d'exciter les sueurs dans les premiers jours d'une sueur pestilentielle épidémique.

Pendant des siècles, on a employé le régime sudorifique dès l'invasion des fièvres aiguës.

Donc il est beaucoup de cas où le régime sudorifique ainsi employé est utile, et où il fait exception à la règle générale : c'est à l'observation à donner la solution de ces questions si intéressantes pour la pratique; c'est à elle seule, qu'il appartient de chercher et de découvrir les indications précises de ce secours thérapeutique; c'est sans doute l'ouvrage des médecins observateurs, mais il faut ici le concours de tous, et alors, c'est au gouvernement qu'est réservée la gloire du succès. Nous

renvoyons à l'égard de ces objets importans, aux volumes qui traitent de la pratique proprement dite.

Ce que nous venons de dire sur la principale des sécrétions et des excrétions, celle de la sueur, suffit pour mettre l'élève à même de juger et de raisonner sur les autres dont nous avons dit deux mots au commencement de cet article; telles que l'évacuation menstruelle, celle des excrémens et de l'urine, l'excrétion pituiteuse ou muqueuse du nez, l'excrétion salivaire, sur-tout celle que les fumeurs rendent factice et considérable, etc.

Une remarque générale qu'il est utile de faire, pour prouver combien le public raisonne vaguement, ici comme ailleurs, c'est que les uns jugent certaines excrétions préjudiciables, tandis que d'autres les regardent comme une dépuration nécessaire de la masse, et même qu'ils craignent de les supprimer. L'un est bien aise de suer, l'autre s'imagine qu'il en est malade; celui-ci cherche à se débarrasser de sa pituite par l'usage de la pipe, tandis qu'on dit à celui-là que les grands cracheurs doivent mal digérer. Combien de femmes ne veulent pas vivre sans lavement, et combien d'autres préfèrent d'être plusieurs jours sans aller, s'imaginant qu'elles digèrent mieux et que ces fonctions se font plus parfaitement? Les preneurs de tabac croient se débarrasser le cerveau. J'ai vu encore beaucoup de personnes qui portaient le ridicule, jusqu'à se féliciter d'être enrhumés, d'être enchifrenés, parce que, disaient-elles, c'est un moyen de purger les sérosités: quelle pitié que tout cela! et pourquoi? parce que d'un côté, tout le monde veut être médecin, et que de l'autre, les médecins ont la

manie ou la faiblesse de vouloir raisonner comme tout le monde.

Une dernière remarque qui finira l'article, peut-être trop long, des effets des excrétions et qu'il est utile de présenter à l'élève, c'est qu'en général on observe que quelques sécrétions et leurs excrétions se suppriment, lorsqu'ils survient une maladie grave; on aurait grand tort de croire alors que ce sont ces excrétions supprimées qui occasionnent les maladies; ce serait prendre l'effet pour la cause, ce qui est une source fréquente d'erreurs en médecine. Il est bien certain au contraire que c'est la maladie qui occasionne plus ou moins ces sortes de suppressions; car, on voit évidemment qu'à mesure que la maladie cesse, les sécrétions se rétablissent, et qu'elles deviennent même un signe de guérison; cette remarque est d'autant plus intéressante, qu'elle influe sur la pratique, en ce qu'elle ne dirige pas la curation sur ces sortes d'accessoires, mais seulement sur la maladie essentielle à combattre.

Concluons de tout ce que nous avons dit dans cet article intéressant, que les sécrétions et les excrétions (celles qui sont soumises à nos sens), quoique fésant partie de notre constitution, n'en jouissent pas moins de la latitude générale que la nature a départie à leurs fonctions, pour la conservation de la santé. Concluons que cet objet essentiel à tous égards demande, de la part des praticiens et des observateurs, beaucoup de jugement pour faire une juste application de nos connaissances acquises aux divers cas particuliers. Disons encore pour exciter l'émulation de l'élève, qu'il est à désirer que le génie observateur porte

ses vues et une attention des plus suivie pour tout ce qui reste à connaître ; les effets directs, ou généraux, ou particuliers, résultans de l'excès, soit dans la diminution ou la suppression, soit dans l'abondance des sécrétions et des excrétions ; quel est le dégré de l'un ou de l'autre de ces excès pour faire maladie ? Faut-il que plusieurs sécrétions se dérangent en même tems, ou en est-il d'assez essentielles à la parfaite santé et à la vie pour que le dérangement d'une seule fasse maladie ? Comment une sécrétion se remplace-t-elle par une autre ? Enfin, le caractère précis des qualités nuisibles de chaque excrétion dans les divers états de maladies, etc., etc. : tel est le champ vaste qui s'offre à l'observation. Combien de choses à voir ? Combien de nuances à saisir ? C'est par de pareils défrichemens faits à fond, qu'on parviendra un jour à fonder une médecine vraiment et justement raisonnée, quant à la théorie ; mais jusques-là, et crainte qu'en voulant exciter l'émulation de l'élève, ce ne soit une occasion de s'égarer, disons-lui, recommandons-lui, qu'il ne perde jamais de vue ce premier des préceptes de la médecine clinique ; savoir que la saine pratique doit laisser tout le conjectural, toutes les causes qui ne sont pas démontrées, pour ne s'occuper que de l'observation, qui est l'*histoire sage, réfléchie, et mûrement pesée, des faits déjà connus.*

DU SOMMEIL ET DE LA VEILLE.

N'est-ce pas une véritable dérision de vouloir que le sommeil soit une des causes de nos mala-

dies? Une assertion aussi invraisemblable, proposée, reçue et accréditée, prouve à elle seule avec quelle légèreté toute cette doctrine a été fondée et ensuite propagée. Car, je demande à tous les praticiens du monde, si jamais il leur est venu dans la tête, au lit des malades, de penser à une pareille absurdité. Je demande si un médecin qui s'aviserait de dire à son malade, qu'il l'est de prendre trop de sommeil, tandis que souvent il n'aspire qu'après le moment de sa faveur pour obtenir du soulagement et sa guérison, ne se ferait pas mocquer et mépriser; et si rien au monde pourrait donner plus lieu à faire la juste satyre de la médecine, et à des sarcasmes à la Molière?

Malgré tout le ridicule de cet objet, qui devrait le condamner à l'oubli, j'en dirai cependant deux mots, puisque la série de cette doctrine le place ici dans la carricature des causes de nos maladies.

Des femmes, sur-tout celles qui sont dans l'opulence et d'un haut rang (et c'est sans doute pour elles qu'on s'est imaginé de traiter de cette matière), ces femmes, dis-je, font du jour la nuit, et de la nuit le jour; elles ne se lèvent jamais avant midi, et là-dessus on a voulu raisonner, moraliser; et comme dans les sciences on a cherché à tirer parti de tout, comme la manie d'expliquer tout s'est emparée généralement des esprits, la médecine aussi s'est fait une sorte de gloire de rendre raison de tout; alors, pour remplir cette tâche pénible, elle a cherché à multiplier les causes, et comme on les trouve difficilement par l'observation, il a été bien plus court de les imaginer; de-là est né le systême de donner les vices moraux pour des causes de nos maladies; aussi n'a-t-on

pas manqué de se servir de celui de la paresse ; mais l'on voit assez que ces causes mensongères font peu d'effet sur les esprits ; elles ont pu seulement dans quelques circonstances leurrer, mais sans les corriger, les êtres superficiels qui en sont l'objet ; mais au fait, quelles sont ces maladies causées par un sommeil, ou tardif, ou un peu trop prolongé ? Quel en est le caractère distinctif ? Rien n'est ici positif, rien n'est prouvé. Dira-t-on en particulier que c'est cette cause qui a donné naissance aux affections nerveuses ? Je demanderai alors, ici comme ailleurs, où est la preuve ? J'ajoute encore, que ces sortes d'affections passent pour être de fraîche date, et de tout tems le sexe voluptueux a dormi comme aujourd'hui ; d'ailleurs, des faits authentiques démentent cette puérilité scientifique.

En effet, on a vu des dormeurs qui, ayant eu le malheur d'avoir une jambe cassée, ont dormi le jour et la nuit, et ne s'éveillaient, pour ainsi dire, que pour manger ; l'on n'a pas observé qu'il en ait résulté aucune sorte de dérangement dans la santé, à moins qu'on ne veuille en trouver absolument dans l'acquisition d'un peu plus d'embonpoint.

Beaucoup de personnes dorment après leur dîner, et elles s'en trouvent fort bien, et même mieux que lorsqu'elles s'en privent.

L'analogie prise dans les animaux, vient à l'appui et confirme les observations que la société nous offre.

Des chiens de chasse accoutumés pendant un certain tems de l'année à une grande fatigue, ne cessent ensuite de dormir le jour comme la nuit,

pendant plusieurs mois de suite, lorsque la chasse est interdite; ils ne s'en portent que mieux alors, et personne ne s'avise de croire qu'ils courent par-là les risques de tomber malades.

Une foule d'autres animaux engourdis éprouvent une sorte de sommeil pendant un tems considérable, sans que cet état soporifique influe en rien sur leur mode d'organisation.

Il n'est sans doute pas besoin de citer rien de plus: car, il ne faut ici qu'ouvrir les yeux pour juger.

Bien des gens même de l'art, prévenus, ou qui mortifiés de leur longue duperie, trouveraient leur orgueil lésé à revenir sur leurs pas, diront sans doute qu'on n'accuse ici de nos maladies que la manière du sommeil, comme par exemple, de se coucher trop avant dans la nuit, ou même au jour, tandis qu'on sait que la nuit est le seul tems favorable au sommeil; mais alors, ce qu'on attribue au sommeil, ne devrait l'être qu'à la veille. Ils diront encore qu'on regarde comme cause de nos maladies, cette propension continuelle au sommeil qu'on remarque sur-tout dans ces oisifs qui, ne daignant s'occuper de rien, font, pour ainsi dire, le métier de dormir à chaque instant du jour; mais le fait est, qu'avec cette somnolence habituelle, qu'on suppose si gratuitement épaissir le sang, mettre de la stagnation dans les humeurs, de la paresse dans les fonctions, etc., cependant, ils se portent on ne peut mieux. De plus, lorsque ces personnes viennent, comme d'autres, à tomber malades, l'on ne voit aucune connexion immédiate entre la cause et l'effet.

Il est vrai qu'il y a une somnolence morbifique;

mais cet état est lui-même une maladie, ou symptôme de maladie, et il n'est nullement considéré alors comme le sommeil naturel et ordinaire.

Ainsi, de quelque manière qu'on l'envisage, le sommeil naturel, prolongé ou non, et même avec excès, ne paraît jamais devoir être la cause d'aucune maladie; au surplus, l'on ne doit considérer au vrai le sommeil naturel, qu'en tant qu'il repose le corps. Or, sous ce point de vue, nous renvoyons à ce que nous avons dit ci-dessus à cet égard dans l'article de l'exercice et du repos.

Quant à la *veille*, il n'en est pas tout-à-fait de même; cependant, la latitude à cet égard est encore bien plus grande qu'on ne le pense communément.

Les gárde-malades, les courriers de la malle aux lettres, et une infinité d'autres personnes passent un nombre considérable de nuits sans dormir; leur vie à plusieurs se passe ainsi, et le tout impunément. On voit beaucoup de gens qui habituellement ne dorment presque pas, sans que leur santé en souffre. J'ai vu des convalescens passer des mois entiers sans reprendre sommeil, et cependant reprendre à la longue leur embonpoint, leurs forces et l'énergie de leurs fonctions.

D'ailleurs, quelles sont les maladies attribuées à ces causes? On dit vaguement et sans aucune preuve directe et particulière, que ce sont toutes les maladies qui peuvent venir, tantôt d'un sang enflammé, tantôt d'une bile échauffée et viciée, etc., mais de pareilles généralités n'apprennent rien aux praticiens; c'est à-peu-près dire qu'on est malade, parce qu'on est malade.

Ces seules remarques suffisent pour faire voir

avec quelle légèreté on adopte les causes de nos maladies : cette légèreté se prouve d'autant plus que ces causes sont établies, sans faire aucunement mention, ni de leur mode d'agir, ni de leurs dégrés d'action, ni de leur influence progressive particulière ; ce que l'observation exacte doit cependant marquer avec précision pour faire preuve.

DES EFFETS DES VEILLES.

Les veilles excessives échauffent le sang ; les humeurs en contractent une altération, telle que plusieurs fonctions peuvent à la longue se déranger et notamment celles de l'estomac et des intestins ; enfin, à la suite de l'échauffement, lorsqu'il est continu, l'appetit diminue, la transpiration devient languissante ; l'on se sent le corps fatigué, énervé, accablé, et bientôt une fièvre aiguë ou lente survient avec plus ou moins d'accidens, suivant la lésion des fonctions, et selon le dégré de cette lésion. Tel est le tableau de l'effet de veilles.

Cependant, fésons ici un raisonnement simple et frappant : d'après les observations que nous avons faites dans le commencement de cet article, par lesquelles il conste que des garde-malades et autres passent des vingt nuits de suite à veiller sans tomber malade, et même qu'une seule nuit de repos répare tout, n'est-t-on pas en droit de conclure que les veilles seules ne doivent pas être accusées de nos maladies, et qu'elles ne le deviennent en effet que par les dispositions vicieuses antécédentes de l'individu ? Donc ici comme ailleurs, c'est principalement cette disposition vi-

cieuse qu'il faut étudier ; voilà toujours où il faut en revenir : détourner de-là le médecin clinique pour s'occuper de causes éloignées qui, toutes, quoique différentes, sont cependant toujours présentées comme produisant les mêmes effets, c'est chercher à lui faire prendre souvent le change au détriment des malades.

Je me doute bien que, pour diminuer l'influence des observations ci-dessus, les médecins routiniers ne manqueront pas d'invoquer l'habitude des individus ; mais alors cette habitude même tend à détruire avec encore plus d'avantage les idées reçues. Car, si les effets maladifs résultans des causes éloignées, sont censés ne naître que d'un genre de vie longuement continué, on est en droit de dire que l'habitude des différens genres de vie, dont les riches font leur jouissance journalière, doit en rendre les effets à-peu-près nuls à leur égard, ainsi qu'on voudrait le dire à l'égard des garde-malades et autres.

Il me paraît assez difficile de répondre péremptoirement à cette objection, qui peut d'ailleurs s'appliquer également à une multiplicité d'autres cas pareils en médecine.

C'est en fésant de pareils rapprochemens, qu'on trouve de quoi réfléchir : je me contenterai ici d'y inviter les amateurs ; cet ouvrage n'est pas fait pour tout dire à beaucoup près.

DES PASSIONS.

L'homme insensible, l'homme sans passions vit-il mieux, plus long-tems, plus sainement que

l'homme passionné? C'est ce que l'observation exacte est loin d'avoir prouvé. L'enfant éprouve bien plus d'incommodités et de maladies, que l'homme fait ; et le froid vieillard dont les passions sont, pour ainsi dire, nulles, beaucoup plus d'infirmités. A juger de l'homme philosophiquement, celui qui est passionné, a plus d'activité, plus d'énergie dans ses fonctions; la vitalité y est à un plus haut dégré ; et l'observation prouve que la santé n'en est nullement altérée; on peut appeler ici en preuve, sur-tout notre révolution : quel tems plus fécond en passions de toutes sortes? L'énumération en serait tout-à-fait inutile; on ne le sait que trop. Cependant de fait, on n'a pas vu un plus grand nombre de malades, que sous le gouvernement le plus paisible; et on est fondé à dire que sur le théâtre même des plus grandes passions, il y en a eu moins, que ce que l'expérience commune calcule ordinairement.

D'après ces observations basées sur des faits aussi authentiques, que peuvent dire nos raisonneurs qui donnent si légèrement et sans preuve, tant d'influence aux passions sur notre santé? On pourrait faire un volume sur cet objet; ici l'assertion des faits dont nous avons été tous témoins, suffit à quiconque sera sans prévention à ce sujet.

En effet, le raisonnement quadre ici parfaitement avec l'observation des faits. Car, qu'est au physique une passion? Pour celles qui sont actives, une agitation, une ébullition, un plus grand mouvement du sang, ou bien un excitement nerveux, si l'on veut; et pour celles qui sont passives, un resserrement, une constriction nerveuse, ou même lorsqu'il y a excès, une sorte de spasme, etc.

D'abord,

D'abord, à ce dernier égard, l'homme de lettres qui a une contention d'esprit soutenue, tous les mouvemens subits qui saisissent, font éprouver aux nerfs une constriction plus ou moins forte, et l'on n'observe pas qu'il résulte d'aucune de ces diverses positions le moindre dérangement dans la santé, qui constitue ce qu'on appelle maladie. Il y a plus : de cette foule immense de martyrs de notre révolution qui, conduits sous la hache des bourreaux, avaient mangé à l'ordinaire ; le saisissement, la frayeur, le désespoir, et toutes les passions réunies souvent au plus haut dégré, n'ont cependant fait éprouver à personne, ni indigestion, ni vomissement, ni aucun trouble sensible et connu dans les fonctions vitales, naturelles et animales ; ceci est d'autant plus frappant que nous ne raisonnons pas sur quelques faits seulement, mais sur des milliers sans nombre.

Quant aux passions *actives* et excitantes, un homme qui court, un danseur, l'homme de journée, le porte-faix, tous ont journellement le sang animé, et les nerfs en action ; celui qui éprouve des douleurs fortes, a le sang agité. J'ai vu dans les douleurs de l'enfantement une contraction si grande que le sang jaillissait d'une saignée par bonds, suivant que les douleurs se fésaient ressentir ; donc la machine peut être dans une plus ou moins grande activité ; donc le sang peut être violemment excité, sans qu'il en résulte aucun dérangement dans la santé ; et il est clair que, sans cette faveur de la nature, on ne passerait peut-être jamais quinze jours sans tomber malade. Mais que devient alors, pour le dire en passant, le système mécanique de l'inflammation ? Tel est

le sort des théories ; dès qu'on les sonde par les faits, l'échaffaudage ne tarde pas à s'écrouler : on ne saurait trop présenter ces idées à l'élève, afin de le dégoûter entièrement de ce vertige séduisant.

EFFETS.

Les passions *actives*, telles que l'amour, la jalousie, l'ambition, etc., ne paraissent pouvoir influer sensiblement sur notre organisation, que lorsqu'elles sont portées au plus haut dégré, et encore lorsque leurs effets sont prolongés et soutenus pendant un tems assez considérable ; or, comme il est de l'essence des passions de n'être que momentanées, eu égard à leurs effets physiques, presque toujours à l'orage, le calme succède ; en conséquence, l'ordre dans les fonctions du corps se rétablit bien vîte, et alors, la santé n'en est point altérée.

Je sais bien que les passions doivent être considérées, du moins autant du côté moral que du physique ; mais le médecin ne doit jamais voir le moral, qu'alors qu'il influe d'une manière évidente et sensible sur nos fonctions. Or, ce qu'on observe à cet égard, c'est que dans le seul tems où leur empire domine au point d'agir sur la sensibilité physique, elles élèvent le pouls ; elles animent la circulation ; elles augmentent, ainsi que je l'ai déjà dit, la vitalité de l'homme : si cet état est porté au dernier dégré de violence, il peut en résulter une maladie, mais on ne doit guère la regarder alors que comme accidentelle. Ainsi, l'on a vu quelquefois, ou cru voir un accès de colère porté au point de causer une véritable

apoplexie sanguine; mais lorsque la fougue se passe sans accident, il ne résulte aucun vestige d'altération subséquente dans nos fonctions et notre santé; semblable au tourbillon de vent qui passe, et qui n'en altère en rien la qualité de l'air respirable.

Quant aux passions *passives*, telles que l'avarice, la mélancolie, l'ennui ou le dégoût de la vie, etc., celles-ci sont d'un effet plus permanent, et elles peuvent, par leur longue durée, ainsi que par leurs excès, affaiblir de la vie cette énergie qui en fait le charme, en même tems que le soutien; de-là peuvent naître, quelque paresse dans les fonctions, et par une suite nécessaire diverses maladies, sur-tout celles que l'on désigne sous le nom d'obstructions. Observons cependant encore que, pour que ces maladies surviennent, il faut en même tems que l'organisation ait une disposition antécédente propre au développement de ces effets; sans cela, nul dérangement par la passion seule : telle est l'observation exacte; et à cet égard, j'appelle toujours en preuve notre révolution. En effet, la frayeur et le saisissement que le sexe a éprouvés à plusieurs reprises au milieu de la nuit; la tristesse et l'abattement de l'ame, pour ainsi dire, continuels; la mélancolie, le chagrin, nés de la privation de son état et de sa fortune; l'incarcération de tant d'individus, qui amène la honte, le dépit, le dégoût de la vie; la privation de toute jouissance et même des choses nécessaires à la subsistance; enfin, la mort de tant d'innocens, de nos amis, nos proches, nos parens les plus chers; toutes ces affreuses situations de l'ame, accumulées sur une même tête,

n'ont cependant présenté aux observateurs impartiaux aucun genre de maladie qui y soit propre. La nécessité, la première des raisons, force à prendre son parti ; et si la bonne organisation se soutient, souvent même l'on finit par se rendre : ne serait-ce pas là une des principales raisons pour expliquer non seulement la conservation de la santé de ces milliers d'innocens qui ont été torturés, mais encore de leur dévouement et même de leur gaîté à courir après la mort.

D'après ces observations, combien n'y a-t-il pas à rabattre de ces assertions banales qui attribuent si souvent les maladies au chagrin, aux tourmens de l'ame, à la privation des désirs, et encore à la contrainte que la décence et la bonne éducation imposent aux êtres les plus sensibles ; en un mot, à toutes nos passions. Enfin, comment soutiendra-t-on ces thèses aujourd'hui, après avoir vu tant d'individus de tous les tempéramens, les femmes les plus délicates, avec les nerfs affectés et tout l'attirail des vapeurs ; les femmes, dis-je, les plus faibles, ainsi que les hommes les plus forts ; les vieux, ainsi que les jeunes ; ceux qui étaient élevés dans la mollesse, comme ceux qui l'étaient durement ; en un mot tous, avoir continuellement en perspective pendant des mois, et même des années, l'image affreuse du supplice, sans que cependant cette horrible situation ait occasionné aucune sorte de dérangement sensible, ni dans leur organisation en général, ni même dans leurs fonctions journalières les plus ordinaires ?

De pareilles observations, malheureusement en si grand nombre, parlent sans doute bien plus haut que les assertions vagues et hasardées des

médecins sur cet objet; car, c'est toujours, sans preuve et comme en l'air, qu'on dit de celui-ci, il est rongé d'ambition; de celui-là, l'amour le perd; de cet autre, il est consumé de jalousie; on va même jusqu'à croire que des enfans dont les affections ne peuvent être développées, meurent souvent de cette passion; le chagrin, dit-on, tue l'homme, et nourrit la femme, etc., etc.: quelles sentences misérables! et n'est-ce pas une pitié de voir des médecins, des physiciens, les adopter sur simple parole? Toutes ces affections portées à un haut dégré peuvent devenir des vices sociaux, des vices moraux; mais le médecin ne doit connaître que des vices physiques, de ceux de notre organisation; s'il pense autrement, il divague, il cherche à s'égarer; et s'il s'occupe au lit des malades de ces niaiseries, à coup sûr, c'est un mauvais médecin.

Il est inutile de dire à l'élève qu'il faut distinguer les effets réels de la passion elle-même, de ceux de la jouissance excessive que procurent certaines passions, telles que sur-tout celles de l'amour et du vin; cette distinction ramène encore à dire que ce sont les dérangemens du corps qui sont le principal objet du médecin.

De tout ce que nous avons dit dans cet article, concluons que ce sont d'abord les effets qu'il faut bien voir, qu'il faut savoir apprécier et évaluer; les causes vont après, encore faut-il qu'elles soient évidentes; car, sans cela, rien de plus sage que de ne pas s'en occuper du tout: c'est ce que nous ferons voir, lors de la conclusion générale que nous donnerons sur les causes dites éloignées de nos maladies.

Avant de passer à cette conclusion, nous dirons deux mots, ainsi que nous l'avons annoncé, sur les lieux que l'homme habite, et sur les eaux qu'il boit, puisque ces deux objets sont mis par les médecins, depuis Hippocrate qui en est le fondateur, jusqu'à nous, au rang de ces mêmes causes; je donnerai aussi à l'élève une idée de ce qu'il doit savoir au sujet du tempérament.

DES LIEUX.

Hippocrate est sans doute le premier des maîtres: tout ce qu'il a dit est marqué au coin du génie; mais dans une science pratique, la parole du génie ne fût jamais une démonstration, et tout ce qui n'est pas démontré, est sujet à révision, de quelque part qu'il vienne.

Ce préambule doit s'appliquer particulièrement à l'objet en question. En effet, comment concevoir que telle ou telle exposition d'une ville, d'un village, d'une maison, peut devenir une occasion de santé ou de maladie, quand on voit la plupart des villages inondés, ou boueux une partie considérable de l'année, les différentes expositions, la structure indifféremment variée des maisons, dont la plupart sont sans croisées, et même au-dessous du sol, sans cependant qu'on n'observe aucune maladie particulière qui ait un rapport direct avec cet objet? Car, les médecins theorisans qui n'aiment pas les détails, parce que le vaste de l'imagination, qui ne se plaît qu'à créer des généralités fictives, ne cadre guère avec la marche lente de l'observation; ces médecins, dis-je, n'ont jamais prouvé quel était le genre particulier de

maladies, affecté à telle ou telle exposition des *lieux* ; et s'ils l'eussent réellement fait d'une manière évidente, n'est-il pas à croire que tous les gouvernemens auraient établi des règles pour la construction des bâtimens d'après ces vices, et qu'ils auraient donné des encouragemens pour qu'on bâtit dans tel ou tel endroit. Or, malgré les écrits nombreux de tant de siècles qui se sont tous copiés servilement, malgré les topographies pompeuses des modernes, accueillies par quelques journalistes, mais auxquelles les sages praticiens ne pensent seulement pas, on remarque qu'aucun royaume, aucune république, aucun gouvernement quelconque n'a pensé à adopter en rien cette mesure. Cependant, que résulte-t-il de ces écrits ? que les médecins sont regardés comme minutieux, comme des gens à système, à théorie. Et quelle impression reste-t-il dans le public de la science médicinale ? qu'elle n'est que conjecturale. On perd de vue, on oublie sa grande utilité, pour ne voir que ses défauts et ses écarts ; tels sont les hommes. De-là aussi les sarcasmes : c'est aussi par-là qu'on peut expliquer la conduite énigmatique de ces personnes qui déclament contre l'art, et qui ne cessent de l'invoquer à grands cris, lorsqu'elles sont malades ; de-là peut-être encore l'oubli du gouvernement pour les encouragemens qu'il devrait accorder aux artistes, dans l'objet le plus essentiel, celui de la pratique.

Bien des médecins systématiques ne manqueront pas de dire que j'exagère ; mais les gens sensés qui savent juger de l'esprit public, et les causes qui le déterminent, conviendront, je pense, que je ne dis ici rien de trop.

Finissons cet article par dire que, s'il était nécessaire d'entrer dans les détails sur cet objet, l'on donnerait facilement cent preuves pour une, de la futilité de la doctrine établie sur les *lieux*; mais il suffit de renvoyer aux ouvrages qui ont traité de cette matière; d'après le peu que j'ai dit, l'élève saura les apprécier et les juger : voilà ma tâche. Je sais bien que je pourrais m'étendre à volonté, mais mon intention n'est pas de faire un gros livre; je tâche au contraire, de ne dire que ce qui est utile, et ce qui me paraît d'une absolue nécessité.

DES EAUX.

Il n'est sans doute pas question ici des eaux minérales, dont les unes sont purgatives, les autres sont toniques, piquantes, acidules, aérées, etc.; dont celles-là sont sulphureuses et chaudes, et celles-là martiales et froides : ce n'est point notre objet. Je dirai seulement en passant, en faveur de l'élève, que toutes ces vertus médicinales, bien prisées, sont fort minces; qu'il y a peut-être plus de charlatanerie, que de vérité dans les guérisons qui sont dites avoir été opérées par l'usage de ces eaux; et que, si on déduisait le régime long-tems continué, l'effet vrai de l'usage des eaux, en tant qu'eau simple, soit froide, soit chaude, et encore l'effet de quelques autres remèdes qu'on emploie conjointement avec l'usage de ces eaux; les grandes vertus de ces dernières comme minérales, se réduiraient probablement à bien peu de chose. Pour que ces vertus fussent démontrées aux pra-

ticiens, il aurait fallu que les médecins des eaux eussent fait et répété des observations tranchantes, en n'employant que les eaux minérales seules, et encore pour des maladies le plus souvent inguérissables, et par les autres secours de l'art, et par la seule nature : mais où sont de pareilles observations ? S'il en est, je ne les connais pas, et je me doute qu'alors elles sont en bien petit nombre. Je sais bien qu'il y a des maladies que les eaux guérissent par leurs vertus particulières, encore fallait-il les désigner chacune en particulier d'une manière claire et distincte, et non pas en général comme on le fait presque toujours, faute d'observations suffisantes et bien faites ; car, le seul ouvrage bon et utile en ce genre, est celui qui présentera avec précision le caractère évidemment distinctif des maladies guérissables par les eaux seules, et la vraie ligne de démarcation de celles-là d'avec toutes les autres : mais qui fera cet ouvrage ? Il faudrait pour cela que les médecins inspecteurs de ces eaux fussent d'habiles praticiens ; et de plus, leur ôter tout intérêt de promulguer des guérisons : combien de miracles seraient bientôt détruits ? Combien de voyages épargnés, qui coutent tant au gouvernement et aux particuliers ? Combien de dupes de moins ? et même combien de maux seraient guéris avec les secours plus puissans de l'art, que le leurre de la prétendue vertu des eaux aura rendu incurables ? Bordeu a déjà indiqué beaucoup de cas où les eaux sont inutiles et dangereuses : mais qui a imité ce modèle ? Pour un qui a senti et montré la marche que l'on devait tenir, tous les autres en ont été détournés, ou par intérêt, ou autrement ;

cependant, tout ce qui est du ressort de l'observation clinique, on ne saurait trop le dire et le répéter, doit être l'ouvrage de tous, et non d'un seul. La principale cause de la stagnation de l'exercice médicinal vient de ce qu'on met en opposition, la gloire et l'avancement de l'art, avec l'intérêt personnel des individus : changez cet ordre de choses, vous coupez le charlatanisme par le pied, et vous avancez l'art.

Ceci est sans doute une pure digression ; mais je l'ai faite, parce que je la crois utile à l'élève : ainsi que je l'ai dit, mon but est de l'empêcher de donner une croyance aveugle à tous les écrits de ce genre ; il est bon de lui présenter souvent de pareils tableaux, afin de former son jugement, et qu'il s'accoutume de bonne heure à distinguer le vrai, du faux, du douteux, et même de ce qui n'est que vraisemblable.

Je reviens à l'objet qui doit nous occuper ici, c'est-à-dire, aux eaux naturelles, potables, celles dont l'homme fait son usage journalier ; et à cet égard je dirai qu'il en est des eaux, à-peu-près comme des lieux.

Quand on observe que très-peu de personnes boivent de l'eau pure, et même qu'on en craint en général les effets lorsqu'on est forcé de la boire telle, de manière qu'alors on la fait bouillir en y ajoutant du pain, des graines, quelques plantes ou fleurs, etc. ; quand on voit des voyageurs continuels qui changent tous les jours d'eau ; quand on sait que le plus grand nombre boit autant et plus de vin que d'eau ; quand on voit un nombre considérable de personnes qui de leur vie n'ont jamais bu d'eau, et cependant, tout ce monde

se porter également bien : quelle si grande importance peut-on donc mettre à rechercher la nature et la propriété des eaux? Hippocrate l'a dit et le recommande, il est vrai; sans doute que ce divin vieillard voulait qu'on examine tout ce qu'il pensait pouvoir influer sur la santé des hommes; il a voulu dire : voyez. En effet, il était impossible à un seul homme qui créait la médecine de tout voir, de tout observer, sur-tout contradictoirement, tandis qu'on sait que pour quelques objets seulement il a fallu un siècle d'observations et le concours de tous les médecins observateurs. D'ailleurs, il manquait d'une multiplicité de connaissances acquises depuis lui, soit par la voie des expériences, soit par l'observation, soit par la perfection de plusieurs sciences, telles que la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et surtout celle des médicamens, etc.; il était sans contre-dit un grand homme, mais il n'était pas tout; il a vu plus que personne, mais enfin, il n'a pas tout vu. Pour moi, je trouve toujours ridicule de vouloir qu'on adhère à l'opinion d'un homme, quelqu'il soit, par la seule raison qu'il l'a dit, et sur-tout lorsqu'il l'a dit sans preuve. Or, si depuis deux mille ans on n'a rien observé, sur l'article des eaux, qui en vaille la peine et qui mérite la plus mince observation; si, au contraire, en voyant toutes les manières des différens peuples si dissemblables entre elles, on n'observe cependant pas la plus légère différence dans leur santé, ni dans leurs maladies en général, il est, ce me semble, bien tems d'abandonner cette chimère.

Quoique toute discussion sur cet article me semble superflue, puisque les observations sont

des plus nombreuses et évidentes, cependant, je je ferai quelques réflexions utiles à l'élève, et qui seront frappantes, même par leur grande simplicité.

On sait, par exemple, que dans les montagnes des Cévennes, le plus grand nombre des habitans sont attaqués de goîtres; on attribue cette affection à ce qu'ils boivent de l'eau de neige. Comme, suivant la coutume ordinaire, cela a été dit sans preuves, il est arrivé aussi que plusieurs médecins l'ont nié; car, ces causes arbitraires sont presque toujours des sujets de dispute; au surplus, quoiqu'il en soit, un cas pareil ne serait qu'une exception, et nullement une règle. Mais, de plus, je demande, avec ceux qui sont pour la négative, si ce n'est pas beaucoup trop légèrement qu'on a établi cette cause; une pareille conformation ne serait-elle pas plutôt l'effet de la transmission des pères aux enfans, ou de toute autre cause que de celle de l'eau? L'indifférence avec laquelle on a établi, et on a adopté, sans y réfléchir, les causes de ce genre, ainsi que beaucoup d'autres, serait vraiment étonnante, si l'on ne savait d'ailleurs que c'est l'inutilité de ces recherches qui en est en grande partie la cause : cependant, quelle difficulté y aurait-il ici d'éclaircir la question? il s'agirait de transporter quelques enfans pour les sevrer, dans un endroit voisin où les eaux seraient différentes. Par ce moyen qui n'est nullement difficultueux, on saurait bientôt à quoi s'en tenir.

Je finirai cet article par un raisonnement bien simple et qui me semble néanmoins péremptoire, parce qu'il est fondé sur des faits. On voit nombre de personnes boire un verre d'eau froide tous les

soirs et matins, et s'en applaudir singulièrement. On en voit beaucoup d'autres, qui, au contraire, boivent chaque matin l'eau-de-vie; et tout ce monde se porte également bien; cependant, l'estomac, sur-tout à jeun, est certainement bien autrement affecté de l'une ou de l'autre de ces boissons. Or, si des boissons si différentes et d'un effet réel si opposé, n'influent pas d'une manière du moins sensible sur la santé des uns et des autres, comment peut-on imaginer qu'une eau un peu plus ou moins claire, qu'une eau où il y a un dixième de grain de sélénite de plus ou de moins par pinte, exerce une véritable influence sur la santé des hommes.

Croit-on qu'on sera plus ou moins incommodé, parce qu'il y aura dans le pot au feu un grain de sel de plus que la veille? et jamais s'est-on avisé, pour manger plus ou moins sainement, de peser le sel, lorsqu'on est en pleine santé, et d'examiner avec scrupule si l'on prend dans le cours de toute une journée un dixième de grain de sel de plus ou de moins.

Enfin, a-t-on jamais observé la plus petite différence, soit dans les digestions, soit dans la santé des individus, ou encore dans la prolongation de la vie, entre le riche particulier de Paris qui ne boit que de l'eau filtrée dans des fontaines sablées, et la foule des autres habitans mal-aisés qui boivent l'eau trouble de la Seine et salie des hétérogénéités de toute espèce? et s'il y avait à parier, ce serait sans contre-dit pour la grande classe qui boit l'eau, comme le tems et la saison la donnent. Il y a plus : ce même particulier qui la boit aujourd'hui claire, et le lendemain fort trouble, en éprouve-t-il jamais un

effet sensiblement différent? aucun, de quelque manière que ce soit On ne cesse de vanter l'eau la plus pure comme plus saine; mais si l'on doit mettre tant d'importance à la qualité de l'eau, comment les praticiens ne pensent-ils pas à ordonner de préférence dans les différens cas, tantôt l'eau séléniteuse des puits, tantôt l'eau orageuse, ou l'eau de citerne, ou l'eau de pluie qui est le résultat d'une sorte de distillation: mais qui ne voit que tout cela n'est que pure niaiserie? Car, en supposant même qu'il y eut des indications à saisir à cet égard, la dose de l'hétérogène est si petite qu'elle se réduit à rien; si même les poisons, lorsqu'ils sont infiniment divisés, deviennent sans effet sensible, comment apporter une sérieuse attention à une substance qui d'abord est innocente par elle-même et nulle dans ses effets, et de plus encore, dont la dose est réduite à un infiniment petit?

Jusqu'à quand se repaîtra-t-on de chimères déshonorantes pour l'art? et quand voudra-t-on ne voir, et ne s'occuper que de l'utile et du vrai?

DU TEMPÉRAMENT.

Que signifie ce mot? Qu'entend-on par cette manière d'être? Tout le monde l'invoque, on ne cesse d'en parler, et chacun en parle à boulevue sans savoir ce qu'il dit, ni même ce qu'il veut dire. Tel médecin connaît, dit-on, mon tempérament. Demandez ce que cela veut dire: on ne saura que vous répondre. Que de dupes depuis des siècles! Combien de gens seront stupéfaits, lorsqu'il leur sera démontré qu'un médecin praticien

ne connaît point de tempéramens, qu'il ne connaît que des maladies. En effet, le seul bon sens dit qu'un homme, par cela même qu'il est malade, si c'est une maladie aiguë, n'a plus son tempérament propre, puisqu'une maladie violente en est certes le plus grand dérangement possible; et si c'est une maladie chronique, elle en fait le dérangement plus ou moins sensible selon son espèce. D'ailleurs, soit que nos maladies naissent de causes accidentelles, ou de la lésion de quelques-unes de nos fonctions, ce n'est dans aucun cas le tempérament qui détermine le praticien. En effet, si c'est accident, certainement le tempérament n'y est pour rien; si c'est lésion de fonctions, c'est alors le dérangement du tempérament; mais il en est ici comme de la maladie d'aujourd'hui à la santé d'hier; ce n'est pas la santé d'hier qui concerne le médecin, mais bien la maladie présente; de même, ce n'est pas la constitution saine, c'est-à-dire, le tempérament, qui doit occuper le médecin, mais son dérangement, c'est-à-dire, la maladie: voilà son objet principal. Ainsi, il est vrai de dire qu'en maladie, le tempérament n'est rien au fond; dans quelque cas seulement, c'est un accessoire éloigné, et encore auquel nombre de praticiens ne pensent seulement pas. Les faits confirment ce que j'avance.

Le traitement d'une maladie inflammatoire est toujours, et dans tous les auteurs, recommandé le même, à peu de chose près, pour tous les tempéramens; il se rencontre souvent des variétés à saisir, mais c'est toujours la même marche à suivre au fond.

Il en est de même pour les autres maladies,

soit humorales, soit nerveuses, ou de tout autre genre, etc.

Enfin, dans une maladie épidémique, le traitement qui mène au succès est employé, à peu de chose près, le même pour tous.

Une considération qui échappe au public raisonneur, c'est que les cas particuliers de chaque maladie ne sont jamais les mêmes. En effet, que peut faire au traitement d'une fièvre putride actuelle, le succès obtenu l'année dernière sur une fluxion de poitrine? et en supposant encore que ce soit le même genre de maladie, il s'agit de savoir si c'est précisément la même espèce. Comment croire aussi que la maladie aura le même dégré d'intensité; que les forces du malade seront égales, ou que la nature agira de même, etc. Enfin, l'expérience apprend que tous les cas particuliers ne peuvent jamais être parfaitement égaux? et ce sont précisément ces cas qui doivent fixer l'attention du praticien. Ainsi, le médecin, qui d'ailleurs n'a pas eu besoin de la connaissance du tempérament pour obtenir un premier succès, n'en a pas plus besoin pour en obtenir un second, ainsi que mille autres.

Après avoir présenté en deux mots le cas que doit faire un praticien de la connaissance des tempéramens, prise dans le sens vulgaire, essayons de considérer cet objet scientifiquement, et, pour y parvenir, consultons les auteurs qui en ont traité.

Les anciens divisaient les tempéramens en *chauds* et en *froids*, en *humides* et en *secs*; et de la combinaison des uns et des autres, se composaient tous les intermédiaires; division métaphysique, purement imaginaire, et absolument inutile à la pratique, puisqu'elle ne présentait rien de sensible, ni

ni de particulier au praticien ; ensuite, pour lui donner une sorte d'utilité, du moins apparente, on les a désigné sous les noms de *sanguin*, de *pituiteux*, de *mélancolique* et d'*atrabilaire*; et pour que cette doctrine signifie quelque chose, on a cherché un caractère sensible et reconnaissable; on a voulu des signes; de-là, on a donné le signalement du visage; la couleur de la peau; même celle des cheveux; l'apparence extérieure des veines, etc.; d'où l'on voit que les médecins des nègres, ainsi que de tous ceux qui sont fort hâlés du soleil, seraient assez embarrassés. Il en est qui, pour renchérir, ont ajouté le moral; ils ont en conséquence désigné les passions, et même le caractère propre à tel ou tel individu; ils ont voulu trouver jusqu'aux talens et au genre d'esprit dans le sang, ou dans l'atrabile. De-là vient qu'on a reproché fort mal-à-propos aux médecins de croire que l'ame n'était autre que le sang, etc. Mais qui ne voit, au premier coup d'œil, que ce système si vague, n'a été imaginé que sur des théories de cabinet? En effet, il n'est question ici que des humeurs. Pourquoi ? parce que le système humoriste a dominé pendant des siècles. Cependant, il est sensible et évident que l'homme n'est pas composé que d'humeurs, et que les humeurs seules ne composent pas toute son action organique; tel organe ne fait pas ses fonctions, parce que son système fibreux est relâché, faible, *iners*. Que devient là l'influence prétendue des quatre humeurs? Celui-ci est fort, plein de vigueur et de santé, croit-on alors que l'humeur est tout, et que les solides ne sont rien? Celui-ci a plus de talens et de génie qu'un autre, et le médecin ne voudra pas que cela vienne

d'une éducation plus soignée, mais seulement du sang et de l'atrabile. C'est sans doute de cette doctrine qu'est née l'idée nouvelle de créer une constitution nerveuse; et je ne vois pas pourquoi l'on ne créerait pas un tempérament cérébral, pectoral ou abdominal; ou bien encore un tempérament stomacal, intestinal, hépatique, etc. Quel galimatias que ces théories, lorsqu'on entre dans le détail, et qu'on est forcé d'en donner l'explication?

L'homme est composé de solides et de fluides; et de même que les fonctions respectives de ces différentes parties sont nécessaires à la conservation du tout, il n'est pas moins certain que le dérangement de l'un ou de l'autre système suffit pour déterminer la maladie: voilà une vérité incontestable. Quant aux *solides*, il y en a qui sont dans un mouvement continuel et visible; d'autres n'en ont point de sensible; on en voit qui sont, pour ainsi dire, passifs, tandis qu'une grande partie constitue différens organes des plus actifs, dont aucun ne se ressemble encore, parce que chacun est destiné pour des fonctions différentes et à part; enfin, il en est qui ont une sensibilité exquise, et d'autres n'en ont pas l'apparence, etc. Quant aux *liquides*, la différence n'est pas moindre, soit dans leur nature, soit dans leurs fonctions: quelle variété dans leurs qualités! l'une est douce, l'autre est âcre; celle-ci est salée, celle-là est fade; enfin, tout est dissemblable, même jusqu'à la couleur; et dans une complication si infinie et si variée, on croirait avoir véritablement désigné la constitution individuelle, en la caractérisant de sanguine ou de bilieuse: quelle erreur! Comme

si tel ou tel individu n'était composé que de sang ou de bile, et que tout le reste ne vaille pas la peine de s'en occuper. Encore en se réduisant ainsi, que veut-on dire? Veut-on parler de la composition du sang ou de la bile, et de son influence majeure sur nos organes et sur toutes nos fonctions? non, pas du tout. On entend seulement parler de l'excès de l'un ou de l'autre, et avec cela, l'on croit avoir tout trouvé; comme si l'homme ne pouvait être jamais malade que par l'excès du sang ou de la bile. Voilà cependant au vrai la doctrine des médecins dogmatiques : par sa facilité à être saisie, les petits médicastres s'en sont emparé avec avidité, et ils ne cessent d'en parler à tort et à travers, seulement pour parler et se faire écouter; ils croient dire quelque chose et ne disent rien. Il en est de même du public qui en répétant la même chose en écho, sans savoir ce qu'il dit, se croit déjà à moitié médecin. Mais je demanderai à tout ce monde ce que devient leur prétendue doctrine, même ainsi restreinte, s'il est prouvé, qu'on peut vivre très-sain avec un excès modéré de sang ou de bile; car alors, que devient la dénomination du tempérament sanguin ou bilieux, etc.?

Ne puis-je pas encore ici demander si un Chabert a besoin de cette connaissance scolastique du tempérament des chevaux pour établir le traitement de leurs maladies, et s'il lui est nécessaire aussi d'invoquer leur signalement, la couleur de leur poil, leur caractère, leur moral, etc.

Je demande encore si les praticiens font une grande attention au tempérament des enfans, surtout par rapport à leur caractère, à leur moral, à leur génie et à leurs passions.

Combien cette doctrine théorétique est petite et futile, lorsqu'on la sonde par l'observation exacte des faits ?

Enfin, ce qui prouverait encore au besoin combien ce système est illusoire et indéfini en médecine, c'est l'ouvrage du professeur Cullen, l'un de nos fameux modernes, sur cet objet particulier. Il n'y a qu'à lire ce morceau et se dégager de toute prévention, pour être convaincu que ce sujet, considéré théorétiquement, ne peut comporter qu'un bavardage, ou si l'on veut, une discussion scientifique, mais qui n'apprend rien du tout au praticien. On y trouve dans soixante et dix pages cinq à six faits seulement relatifs à la pratique, et l'on peut dire que de tout l'article, et peut-être du tout, dix lignes suffiraient à l'utile : le reste ne présente qu'un tissu de conjectures théorétiques, des hypothèses, des suppositions, des raisonnemens fondés sur des peut-être, qui non seulement ne signifient absolument rien pour le médecin clinique, mais encore qui doivent à coup sûr égarer l'élève, lui donner le goût du faux, et en conséquence, lui gâter entièrement l'esprit d'observation : au surplus, ce sont tous les auteurs, anciens et modernes, qui n'ont rien dit de bien précis à la pratique à ce sujet.

Ajoutons encore un raisonnement, car, on ne peut trop en faire, tant le préjugé est enraciné.

On dit de celui-ci, il a un tempérament *phlegmatique*; de cet autre, il a un tempérament *mélancolique*, c'est-à-dire, comme nous venons de l'exposer, qu'il y a excès de l'une ou l'autre humeur ; mais alors, ou cet excès est constant, ou non : s'il est constant, il doit faire, ou constamment santé,

ou constamment maladie ; ce qui est ridicule. Dira-t-on, pour se retrancher, qu'il n'y a pas constamment d'excès, mais qu'il y a seulement une disposition constante à cet excès ; sur quoi sera donc alors basée la distinction des tempéramens. D'ailleurs, où est la ligne de démarcation de l'excès ? Car, sans cela, ce serait la même humeur, et la même quantité d'humeur qui ferait santé et maladie : voilà une confusion évidemment absurde. Il eut fallu du moins, pour présenter une sorte de but utile, établir et donner des signes caractéristiques qui eussent annoncé clairement la sorte de disposition de l'individu, à l'excès prétendu des humeurs ; mais ce travail n'a pas été fait ; car, je ne pense pas qu'on doive regarder comme un travail pratique, ces distinctions, qui ne sont qu'imaginaires, du célèbre Boërrhaave, sur les maladies de la fibre simple, et sur celles des mille et une espèces d'humeurs, glutineuses, visqueuses, ou d'humeurs mécaniquement acrimonieuses, et encore d'humeurs acrimonieuses, salines, acides, muriatiques, ammoniacales, etc., etc. Je sais bien qu'il a voulu classer toutes ces humeurs, mais je sais aussi qu'il a créé toutes ces classes dans son cabinet ; je sais encore que tous ces rêves ne sont aucunement caractérisés par des signes certains ; et je ne crains pas de dire que tout praticien, qui veut obtenir des succès auprès des malades, doit se gârer de cette doctrine, non seulement comme erronée, mais comme des plus dangereuse pour la pratique.

Or, si un Boërrhaave, si un Cullen, si tant d'autres n'ont rien produit qui vaille pour l'exercice médicinal au sujet de ces distinctions scientifiques

de tempérament, abandonnons donc sagement tout cela, pour ne nous occuper que de ce qui a un rapport vrai et direct avec la pratique.

Oh! combien tous ces raisonnemens scolastiques sont petits devant la masse imposante des faits? Combien toute cette doctrine est futile, vague, et l'on peut dire même, pitoyable, devant le praticien sage, clairvoyant, et qui ne considère que l'utile? Mais, dira-t-on, elle a été universellement adoptée, et même pendant des siècles : que cela prouve-t-il? que rien n'est plus facile que d'abuser les hommes et de les mener par des mots; il y a mille choses de ce genre, ailleurs comme dans la médecine. Par exemple, ne croit-on pas encore aujourd'hui à l'influence des phases de la lune? Pendant combien de siècles n'a-t-on pas cru à l'astrologie judiciaire? Quand on a osé charlataner le peuple au point de faire imprimer pendant des siècles, dans des almanachs, — *bon raser*, — *bon saigner*, — *bon purger*, — *bon couper les cheveux*, — *bon couper les ongles*, *etc.*, rien ne doit plus étonner à cet égard. En lisant l'histoire des hommes, on voit qu'il n'est pas d'absurdité qui n'ait été crue, et pour ainsi dire, universellement. L'homme est naturellement crédule, il l'est par paresse, et sur-tout par l'amour propre qui repousse le doute; et en fait de croyance systématique, il en est comme de la croyance religieuse, les raisonneurs, les savans, tout le monde est peuple : cependant, qui peut faire justice de ces erreurs universelles, et comment y parvenir? par le scepticisme scientifique, parce qu'il conduit nécessairement à l'observation, qui est le seul chemin du vrai.

Je sais bien qu'on m'objectera qu'il est cependant certain que, même quant à la pratique, on peut tirer parti des dispositions maladives de l'individu, en considérant, comme Bordeu l'a fait, les vices dominans des solides, ou plutôt l'excès d'action de certains organes, et les différentes cachéxies des humeurs si bien décrites par cet auteur; mais d'abord, il faut bien distinguer dans cet ouvrage intéressant les observations pratiques, des opinions théorétiques; le médecin doit savoir les premières, comme devant servir de boussole dans bien des cas, et s'embarrasser fort peu des dernières. De plus, les observations tendent en effet à établir des causes de maladies, occasionnées par le tempérament; mais encore alors, le praticien, comme tel, traite la maladie et ne s'occupe pas du tempérament que la maladie d'ailleurs bouleverse; d'où l'on voit toujours que le mot tempérament, adapté aux maladies, n'est qu'illusoire, dans le sens qu'on prend ce mot, à moins d'abuser des termes; car, autrement, une femme en couche aurait alors un tempérament laiteux; celui en qui la bile regorge ou reflue, n'aurait le tempérament bilieux que pendant la crise du moment; de même celui qui aurait le poulmon en suppuration, aurait donc un tempérament pulmonique, etc.; mais qui ne voit que le mot tempérament, avec cette extension, se perd alors dans toutes les maladies quelconques, et ne présente en conséquence que galimatias et confusion; c'est cependant ce que Bordeu lui-même a été obligé d'admettre avec son système.

Mais comme la saine médecine ne doit vouloir rien de confus, et qu'elle ne doit s'attacher qu'au certain, laissons là tout le fatras théorique de la

doctrine reçue, et tâchons de donner à l'élève de notions précises à ce sujet, c'est-à-dire, celles-là seules qui sont vraies, évidentes, et sur-tout utiles à la pratique : l'on va voir qu'elles se réduisent à fort peu de chose.

DES TEMPÉRAMENS VRAIS.

En nous renfermant dans ce que l'observation nous enseigne d'après la tactique journalière du médecin, nous distinguerons d'abord le tempérament en *fort* et en *faible*, ou bien encore, en bon et en mauvais.

Le tempérament *fort* ou bon, n'est pas, comme le croit le vulgaire, l'apanage nécessaire de la grandeur, de la corpulence, ni de la force corporelle; car, l'oiseau mouche n'est pas fait pour tomber plutôt malade qu'un éléphant; mais le tempérament fort est celui de tout individu quelconque petit ou grand, mince ou réplet, qui est bien organisé, qui tombe malade peu, ou beaucoup moins souvent que le commun des hommes; qui en outre n'est vicié d'aucune maladie quelconque habituelle un peu grave, et sur-tout qui n'est entaché d'aucun virus, tel que le vénérien, le scorbutique, le cancéreux et l'écrouelleux.

Le tempérament *faible* ou mauvais, est l'opposé du fort, c'est-à-dire, celui de l'individu cacochyme, sujet à tomber malade, ou avec une maladie quelconque habituelle qui dérange assez souvent la santé, ou avec l'un des virus ci-dessus désignés; c'est encore celui du vieillard, sur-tout infirme, ainsi que de l'homme qui, quoique jeune, est déjà usé.

Voilà la première distinction pratique à faire ; j'oserais même dire qu'elle est presque la seule essentielle dont se sert habituellement le médecin clinique.

Que j'aime l'observation de ce Benjamin Bell, quand il dit que les hémorragies à la suite des amputations dans une constitution *faible* s'arrêtent par l'usage d'un bon vin, soit d'Espagne ou autre, et par un régime restaurant ; tandis que pour les constitutions *fortes*, et encore dans la jeunesse, on est obligé d'évacuer de la partie une grande quantité de sang par l'artériotomie, en observant cependant que dans ces sortes de sujets forts, le gluten, fourni par le sang de tous les vaisseaux ouverts, arrête le plus souvent, par sa vertu agglutinative, l'hémorragie, et que ce gluten manque ordinairement dans les sujets faibles.

Voilà des faits, voilà des observations vraiment cliniques et d'un grand intérêt ; elles éclairent et dirigent le praticien. Que la formation de ce gluten donne une ample matière à des réflexions pratiques et des plus intéressantes sur le travail de la nature, et sur-tout eu égard aux tempéramens ! Le jeune médecin qui n'en sentira pas la valeur, j'ose prédire qu'il ne sera jamais un grand médecin ; mais remarquons bien ici, pour notre objet, que, quoique cette observation ne prenne son intérêt principal que dans la distinction du tempérament, cependant, l'observateur ne le désigne pas autrement que par les seules qualités de tempérament *fort* ou *faible*, et certainement cela suffit à tout homme de l'art.

Quoique la distinction, dont nous venons de parler, soit la plus essentielle, puisque c'est celle

qui doit diriger le praticien dans tous les cas, il est encore des connaissances de détail utiles au praticien, que nous ne pouvons omettre.

Ainsi, l'on doit distinguer particulièrement, d'abord, le tempérament *chaud*; cette espèce particulière est propre au tempérament *fort* et en dérive : il se reconnaît en ce qu'on a déjà essuyé des maladies inflammatoires partielles. De plus, le régime rafraîchissant, l'eau, le petit lait, les acides conviennent même en pleine santé. Ce tempérament supporte bien la saignée ; le régime chaud, le vin, les liqueurs sont contraires.

L'espèce de tempérament qui semble contraster avec celui ci-dessus, c'est le tempérament désigné sous le nom de *phlegmatique*; celui-là est propre au tempérament *faible* et en dérive. Les notions réelles et utiles à la pratique qu'il présente, consistent en ce que l'on est disposé aux maladies de langueur, à celles en particulier qui sont dues à la surabondance pituiteuse. L'estomac a besoin ordinairement d'être excité, c'est pourquoi le régime un peu chaud convient; le vin, le café, quelquefois même les liqueurs conviennent et réussissent ; dans cette espèce de tempérament la saignée doit être ménagée ; les tisannes fades, le régime aqueux et froid est contraire, etc.

Le praticien doit considérer aussi en particulier, ainsi que nous venons de le dire, les *affections morbifiques habituelles*; il est nécessaire que le médecin en soit instruit et sache quelles elles sont, afin d'éviter de mettre sur le compte de la maladie accidentelle à combattre, ce qui est l'effet des vices anciens acquis, ou de ceux de l'organisation habituelle.

Le médecin doit connaître aussi les *excrétions* familières et faciles à l'individu ; par-là il pourra, dans quelques cas seulement, compter plutôt sur la facilité et le succès de telle ou telle évacuation, et même sur le succès de telle ou telle crise, surtout dans les maladies aiguës.

Enfin, le médecin qui connaît le plus ou le moins d'aptitude du malade à remplir les diverses fonctions *vitales*, *naturelles* et *animales*, sera à même d'en profiter quelquefois, soit pour mieux juger de la force et de l'énergie de certaines fonctions, soit encore pour parvenir à distinguer plus facilement, mais seulement dans les cas douteux ou fort obscurs, le caractère difficile de quelques maladies, ou plutôt la marche plus ou moins ferme et énergique de la nature, eu égard à leur terminaison et au succès qu'on doit en attendre.

Dans cette énumération de l'utilité de la connaissance du tempérament, loin d'avoir cherché à en atténuer l'influence, je lui ai au contraire donné une extension qui est, dans la plupart des cas, négligée par le grand nombre des praticiens même exacts; ainsi, en embrassant de cette doctrine tout ce que le praticien peut en tirer de réel, il est facile de voir qu'un médecin qui connaît bien les symptômes de la maladie, qui sait les mettre chacun dans leur vraie place; qu'un médecin qui n'oublie rien dans les demandes qu'il fait à son malade, se trouve bientôt suffisamment instruit de ce qu'il doit savoir d'utile eu égard au tempérament, de manière à en tirer le parti convenable pour le traitement de la maladie qu'il a sous les yeux.

D'après cet exposé de nos véritables connais-

naissances sur cet objet, l'on peut juger à quoi se réduisent les avantages de ce si grand cheval de bataille, tant prôné par le public, par ces raisonneurs universels, et même par le monde médecin. Il y a plus : c'est que la conduite de tous ces raisonneurs est en contradiction évidente avec leurs principes, en même tems qu'elle confirme notre manière de voir. En effet, dans une maladie difficile, grave ou compliquée, souvent on consulte deux ou trois médecins; on veut, comme de raison, celui qu'on croit le plus habile : cependant, ces habiles, qu'on choisit de préférence, sont étrangers à la connaissance du tempérament du malade, dans le sens qu'on lui donne communément. Mais le médecin ordinaire les en instruit, dira-t-on; et moi je réponds, dans le même sens, que ce que le médecin ordinaire fera à cet égard, le malade peut le faire de même. Ainsi, voilà donc nos raisonneurs battus par leurs propres armes : se rendront-ils? je n'en sais encore rien. Pour achever leur défaite, je terminerai par une remarque qui tranche la question. C'est le médecin d'hôpital qui guérit, et qui, d'après le langage vulgaire, ne connaît le tempérament d'aucun de ses malades : que peuvent répondre à cela ces grands zélateurs de la connaissance des tempéramens?

Ainsi, revenons-en toujours à la saine pratique. Que le médecin connaisse bien la maladie; qu'il sache la caractériser; qu'il ait assez de sagacité pour en démêler la complication et tous les accessoires; qu'il étudie cliniquement son malade, soit par le coup d'œil observateur, soit par ses interrogations; qu'il ait une connaissance entière des meilleurs secours que la médecine enseigne et que

l'expérience a consacrés ; enfin, sur-tout qu'à l'aide du raisonnement fondé sur les connaissances vraies de l'art, il ait le génie, soit naturel ou acquis, d'appliquer avec justesse les divers secours médicinaux à chaque cas particulier : voilà l'homme à talent, voilà le médecin de tous les tempéramens.

CONCLUSION GÉNÉRALE

SUR LES

CAUSES ÉLOIGNÉES DE NOS MALADIES.

LA doctrine reçue sur les causes éloignées dont nous venons de parler, dites les choses non naturelles, est, quant à la pratique médicinale, inutile, fausse et dangereuse.

Elle est inutile. Puisque le praticien, au lit du malade, n'en fait aucun usage, et sur-tout qu'il n'en guérit que mieux. Car, en supposant que ces causes soient aussi réelles qu'elles sont imaginaires, je ne vois pas ce qu'il y a tant à gagner pour la pratique. Qu'une fluxion de poitrine, qu'une fièvre putride, qu'une fièvre intermittente, ou toute autre maladie vienne de l'air, ou d'avoir eu chaud et froid, ou de s'être fatigué, ou des alimens, etc. Que cela fait-il au traitement? cela y fait si peu, qu'un praticien ne s'avise jamais de s'informer du dégré de ces causes, ni de prendre aucune indication à ce sujet, ce qui d'ailleurs l'embarrasserait fort. En effet, si la maladie vient du vice de l'air, comment l'empêcher, puisqu'il faut toujours respirer? Si c'est d'avoir eu chaud et froid, quel parti prendre à ce sujet? Il est clair que c'est, non la cause prétendue qui doit occuper le médecin, mais seulement l'effet maladif qui en résulte. Il en est de même du chirurgien. Que lui importe qu'un homme ait la jambe cassée, ou par

la cause éloignée de l'ivrognerie, ou par folie, ou par un accident imprévu? Que lui importe même qu'il ait les os plus ou moins fragiles? Son objet est d'examiner s'il y a vraiment fracture, quelle en est l'espèce particulière, et s'il y a complication; alors, il opère en conséquence et suivant le cas particulier dûment constaté: telle est sa tâche. Celle du médecin doit être la même pour les maladies internes. Ainsi, en donnant tout ce qu'il est possible d'utilité à ces connaissances, et même en les supposant vraies, l'on voit qu'elles ne concerneraient tout au plus que l'hygiène, c'est-à-dire, la conservation de la santé; mais encore à cet égard on a vu que l'observation des faits quadrait peu avec le système reçu, et combien il fallait rabattre de l'aveugle confiance qu'il a usurpée jusqu'ici.

Rendons notre assertion de l'inutilité pratique de cette doctrine, plus sensible par un exemple frappant. Un homme a avalé du poison; on sait même sa nature et quel il est (ceci est bien autre chose que l'air, ou des alimens sains, etc.) Eh bien! qu'en résulte-t-il pour la pratique? le raisonnement scientifique a voulu aller au devant; les connaissances chimiques se sont emparées du traitement; on promettait d'opérer la décomposition du poison, et de neutraliser son effet; l'erreur était séduisante, elle a pris. Mais comment cela a-t-il fini? on a été obligé d'en revenir à traiter l'intensité des symptômes, le dégré d'inflammation des parties offensées; et pour obtenir un succès réel, on a cherché par l'observation les meilleurs remèdes, ceux qui soulageaient le plus; enfin, pour bien traiter le malade, on en est revenu au point de ne pas faire la moindre attention à la

nature du poison qui est la seule cause de la maladie, et d'oublier l'antidote soi-disant.

Ainsi, il est donc certain que la prétendue connaissance des causes éloignées de nos maladies, en supposant même qu'elles fussent vraies, serait encore d'une utilité peu réelle pour la pratique.

2.° *Cette doctrine est fausse*, puisque non seulement il n'existe aucune preuve directe des effets maladifs particuliers déterminés par ces causes, mais qu'au contraire, l'observation exacte et réfléchie dément entièrement cette espèce d'influence. Car, outre ce que nous avons déjà dit à ce sujet, je demande quelle elle est à l'égard des maladies des enfans: l'air toujours égal; les alimens simples, uniformes, et d'une même quantité; l'absence de toute fatigue; le défaut de passions, etc.: comment, dis-je, invoquer toutes ces niaiseries pour leurs fièvres, leurs rachitis, leurs écrouelles, le gros ventre, la toux, les convulsions, leurs maladies éruptives, etc., etc.; et si on ne l'ose, parce que ce serait un ridicule évident, pourquoi donc le faire généralement pour les adultes dont l'organisation identique doit contracter les maladies par un mécanisme à-peu-près pareil; l'on voit qu'il faudrait nécessairement, pour donner quelque poids à la doctrine reçue, assigner la raison de cette différence; mais c'est ce qu'on n'a point fait. Pourquoi? parce qu'en effet la chose est infésable.

D'ailleurs, comment l'analogie n'a-t-elle pas frappé tout le monde? Répétons ici ce que nous avons déjà dit. Nous pourrions citer mille autres faits, mais nous nous en tenons à ceux qui sont connus de tout le monde et qui sautent aux yeux; ils doivent faire plus d'effet sur le public. Répétons donc

donc que, lorsque le chien de chasse halétant, harrassé et tout en sueur, va se jetter à l'eau pour se rafraîchir, le chasseur, au lieu de craindre une sueur rentrée, et que son chien ne tombe malade, est, au contraire, satisfait de la rencontre d'un ruisseau bienfésant? Mais diront de petits scioles raisonneurs, les animaux sont faits pour cela. Eh bien! passons encore cette mauvaise raison. Les enfans qui la plupart vont nuds pieds dans la boue; les paysans qui ne sont pas chaussés; ceux qui travaillent dans l'eau; tous les manœuvres qui s'échauffent et se refroidissent journellement, etc., que direz-vous alors, ils sont tous des hommes comme vous. Cependant, pourquoi tombent-ils encore moins malades que le citadin qui croit avoir pris la fièvre, parce que ses escarpins usés commencent à prendre l'eau? Car, vous aurez beau raisonnailler et vous débattre, les faits seront toujours des faits, et bon gré malgré ils prévaudront contre tout raisonnement. Je sais bien que, pour ne pas vous rendre, vous invoquerez l'habitude; mais encore serez-vous toujours forcé d'abord de conclure, malgré votre sentiment dominant, que le plus grand nombre des hommes peut forcer la sueur et l'arrêter sans risque; qu'on peut se fatiguer et se reposer, manger ou jeûner assez indifféremment: ensuite, quant à l'habitude, vous serez encore forcé de conclure qu'on peut la contracter facilement et sans risque, puisque c'est le plus grand nombre qui la contracte, et cela sans que nous observions qu'il en résulte aucun inconvénient: et moi, je termine aussi par conclure qu'il ne doit pas plus vous en coûter à vous, qu'à tout autre qui, en commençant, n'avait pas plus

d'habitude que vous; certainement, choses égales d'ailleurs, je ne vois rien de plus juste que cette conséquence.

Ainsi, de quelque manière qu'on l'envisage, disons donc que notre santé est bien plus indépendante qu'on ne le pense, de ces causes éloignées, et qu'on leur a accordé jusqu'ici gratuitement une influence beaucoup trop grande.

Veut-on que nous considérions cet objet du côté pratique? Alors, sans vouloir rien demander aux vrais praticiens qui laissent cette doctrine telle qu'elle est, sans aucunement s'en embarrasser dans leur pratique, nous nous contenterons de demander si ceux qui traitent les animaux invoquent aussi ces causes imaginaires; je n'en sais rien. Mais, je dirai que si cette doctrine est véritablement applicable à l'homme, elle doit l'être de même aux animaux. Que l'orgueil s'offense de la comparaison, cela ne serait nullement philosophique, ni juste. Car, un animal respire; il marche; il boit et mange; il digère comme l'homme; il fatigue et transpire, et ses sécrétions s'opèrent également; enfin, les animaux n'ont-ils pas aussi leurs passions? L'amour frustré, les désirs, la vengeance, la colère, l'attachement, etc., ne sont-ce pas les attributs et l'apanage du chien comme de l'homme? Or, comment nos raisonneurs ne sont-ils pas tout étonnés des succès d'un *Lionnois* qui sans doute n'a jamais pensé à diriger aucun de ces traitemens curatifs sur les différentes passions des chiens, et sur-tout de ceux de la race des muscadins qui ont fait sa fortune. Je crois, par exemple, une petite maîtresse assez folle pour imaginer qu'une caresse donnée à son amant devant son épagneul peut

avoir causé à l'animal chéri un sentiment de jalousie qui l'ait rendu malade ; et le jour où cette extravagance lui aura passé par la tête, n'aura probablement pas été un jour favorable pour l'amant ; mais il n'est sans doute personne qui ne croie qu'un pareil raisonnement est une vraie folie : voilà cependant, à peu de chose près, le langage du public, et même qu'elles sont les idées médicinales sur l'influence de nos passions, et en général sur les prétendues causes éloignées de nos maladies, dont nous venons de traiter.

Je sais bien encore que l'art vétérinaire a voulu dans des maladies épizootiques désastreuses, mettre à contribution ces causes, et diriger en conséquence les vues politiques et les traitemens curatifs ; mais on sait aussi quel en a été le succès, et ce qu'ont pensé à ce sujet des médecins habiles et réfléchis.

Une dernière remarque frappante, par laquelle je terminerai, c'est que je demande pourquoi et comment les médecins eux-mêmes, ainsi que tous ceux qui ont le plus grand soin de suivre un régime diététique, et de se soustraire soigneusement à l'influence de toutes ces causes, tombent malades tout aussi souvent que les autres ?

D'après ces observations, ainsi que toutes celles qui ont été déduites plus amplement dans chaque article, et quand l'on remarque d'ailleurs que cette doctrine ne présente rien de stable, rien de positif, ni une connexion directe entre la cause et l'effet, ni rien de précis eu égard à nos maladies internes ; en réunissant, dis-je, toutes ces choses, comment ne pas conclure que cette doctrine est absolument dénuée de preuves, qu'elle paraît même invraisemblable, en un mot, qu'elle est fausse ?

Enfin, cette doctrine est dangereuse. Car, si l'on veut s'en occuper pour se conduire en conséquence dans le traitement des maladies, on ne peut qu'aller à tâtons et le plus souvent à faux : j'interpelle là-dessus tous les vrais guérisseurs. Une raison encore majeure de réprobation, c'est qu'en se laissant aller aux raisonnemens qui découlent de cette fausse doctrine, on néglige alors, on perd de vue les objets essentiels à saisir, ceux dont l'observation fournit les véritables indications curatives, et alors, malheur au médecin, ou plutôt au malade! Il est encore vrai que cette doctrine est pernicieuse, par sa facilité à être saisie de tout le monde, des ignorans, des bavards et des commères; ce qui en rend l'abus, pour ainsi dire, universel et des plus déplorable; car, la pratique en est malheureusement influencée à chaque instant, de manière que non seulement le public s'égare et se conduit de travers, mais encore qu'il apporte un grand obstacle au succès des médecins, en exécutant mal, ou souvent en n'exécutant pas du tout les ordonnances; ce qui, comme on le voit, porte le mal à son comble.

Ainsi, il résulte définitivement que la doctrine théorétique des causes éloignées est nulle, fausse et dangereuse. O chers élèves! réfléchissez-y bien, j'ai tâché de vous présenter le pour et le contre, afin que vous vous décidiez avec connaissance de cause; mais décidez-vous pour le vrai, et ne prenez pas l'ombre pour la réalité. Un fantôme, un rêve a beau être séduisant, il ne peut tenir la place du vrai; et ne perdez jamais de vue que vos erreurs et votre égarement ne vous mènent à rien moins, qu'à faire le métier d'homicide.

J'ajouterai encore que cette doctrine avilit l'art, et qu'elle compromet la dignité du médecin, en ce que le public ne peut plus le distinguer du charlatan, ni de l'impudent à qui il devient si facile de débiter tout ce fatras avec un ton d'assurance qui souvent en impose bien plus que la vraie science, compagne presqu'inséparable de la modestie.

Cet objet est de la plus grande importance pour l'utilité générale. Désabuser le public de ses erreurs par trop accréditées, c'est le premier des services à lui rendre; et c'est une sorte de courage littéraire que de répéter, et aux jeunes médecins, et sur-tout au peuple, cent fois s'il le faut, ce qu'il est le plus utile de savoir, et ce qui cependant est si souvent méconnu.

Ainsi, nous dirons, quant aux médecins, que la doctrine théorétique avilit l'art, parce qu'elle porte en soi le plus dangereux des vices, celui de détourner de l'observation des faits, et de dégoûter de suivre avec exactitude les objets de détail, ce qui contitue le bon praticien; car, le grand malheur des théories, c'est de croire que, quand on a théorisé, on a tout dit et tout trouvé: aussi, rien de plus commode pour la paresse. En effet, un intrus, sans étude et sans science, sait du moins que l'ouvrier malade s'est fatigué, qu'il a été mouillé, qu'il a eu chaud et froid; il sait de même qu'un riche fait excès, qu'il doit abonder en humeurs; cela lui suffit: il vient, il débite son lieu commun tout à son aise. Chacun dit: voilà un homme prudent, voilà un homme juste, car, il pense comme moi; en conséquence, tout le monde est leurré, il est vrai, mais tout le monde est

content ; le moyen qu'une sottise, qui satisfait l'amour propre de tous, ne prenne pas : et qui oserait en douter sans se compromettre ? Le pire de tout cela, c'est que la plupart des médecins faits pour donner le ton, qui, ainsi que les autres hommes, ne se laissent pas moins dominer par la paresse, n'ont pas mieux demandé, et même ont préféré d'adopter le jargon médicinal ; et de-là, ce pernicieux exemple a gagné tout le monde, d'autant plus que rien n'est plus facile que de le singer ; on s'y adonne d'autant plus que le petit amour propre est flatté de croire jouer un rôle intéressant auprès du malade. En effet, quand on a dit que la maladie vient d'avoir eu chaud et froid, ou d'une transpiration arrêtée, ou d'avoir mangé, ou encore de chagrin, de jalousie, ou autre niaiserie de ce genre, on s'imagine avoir trouvé l'essentiel ; si à cela on ajoute que c'est l'humeur ou le sang, et qu'il faut saigner ou purger, alors, on se croit tout bonnement médecin, et souvent tout autant et même plus, que le praticien instruit qui est obligé de saisir chaque indication particulière pour y satisfaire dans tout le cours de la maladie, et qui ne s'occupe nullement et avec raison, de toutes les remarques oiseuses et puériles du public.

Quelle est donc la première et la principale cause de l'avilissement de l'art ? Il ne faut cesser de le dire : c'est la manie de raisonner sans motif vrai, sans preuves et comme tout le monde ; de manière que le public regarde comme à-peu-près égaux, et l'homme instruit, et l'ignorant, qui débitent également à leurs malades les mêmes sornettes. En effet, tant que les ignorans pourront raisonner comme ils voudront, et tant qu'il vou-

dront, sans qu'on puisse leur prouver la fausseté et le ridicule de leurs raisonnemens, ils seront écoutés : et comment ne le seraient-ils pas, puisque les maîtres même ne cessent malheureusement d'en donner l'exemple ? Cependant, j'ose dire que le plus grand nombre des bons praticiens, avancés dans leur art, ne croient pas un seul mot de ces fadaises. On demandera sans doute ici, pourquoi malgré cela, ils ne changent point de langage : les uns en ont contracté l'habitude, et la routine les retient ; la honte de revenir sur ses pas y ajoute encore ; mais l'essentiel, c'est la crainte de passer pour singulier. Car, à quoi vise principalement le praticien ? à captiver la confiance et à la conserver : il est donc loin de penser à contre-quarrer. Le moyen que la sottise ne se propage pas, lorsque toutes les voies pour la déraciner sont fermées : il faudrait heurter, et le préjugé, et l'amour propre, cela serait trop fort ; et pour captiver la confiance, on aime mieux flatter, et déraisonner : mais aussi, que fait ce pernicieux exemple, cette faiblesse vraiment criminelle ? l'ignorance en tire parti. Dès qu'il ne s'agit que de bavarder, elle est tout-à-fait à son aise : raisonner juste, ou raisonner faux, peu importe à l'ignorant, puisqu'il ne peut jamais être juge d'une manière claire, pour même mortifier l'amour propre. D'ailleurs, où est celui qui croit ne pas raisonner juste, dans quelque cas que ce soit ? De-là, le bavardage médicinal si banal ; de-là, l'empire de toutes les sortes de charlatanisme ; et le charlatan, le bavard effronté, conserveront toujours cet empire, tant que le babil et l'impudence sauront en imposer à la multitude. En effet, quoi de plus flatteur pour l'artiste igno-

rant, comme pour le hableur, et pour toutes les commères, que d'emprunter sans peine, sans travail, sans étude, la couleur de la science, et de se mettre ainsi sans façon au niveau des maîtres de l'art; mais si jamais les médecins ont le bon esprit, et prennent le parti d'abandonner le jargon médicinal, bientôt l'on verrait toute cette horde bavarde hors de mesure; il en serait encore de même de tous ces chirurgiens qui sont nos singes, non du côté du latin qu'ils ne savent pas, de la philosophie, de la physique, de la chimie, ni de la connaissance difficile des faits, toutes sciences hors de leur portée, mais nos singes en *jargonage;* chose si facile que tout le monde s'en mêle, depuis le philosophe, jusqu'au dernier des paysans. La preuve qu'il ne faut ni étude, ni science, ni connaissances dans ce genre, c'est qu'on remarque que ce sont sur-tout les femmes qui veulent y exceller; leur sensibilité naturelle leur fait prendre une part plus active aux maux et aux souffrances d'autrui; on veut donc se rendre utile; on s'applique à retenir le bavardage des médecins, qui est, comme je l'ai dit, la chose la plus aisée de la médecine; bientôt on l'emploie sans raison ni mesure, puisqu'il n'en est point qui soit ici connue. Qu'arrive-t-il? c'est que la bienfésance, l'humanité, la sensibilité, au lieu d'être des vertus utiles, se métamorphosent en orgueil, en prétentions ridicules, et en un entêtement, qui certes est des plus criminel, puisqu'il est en effet le fléau le plus destructeur de la société.

Mais, quand on sera bien convaincu que tout ce jargon oiseux n'est que tromperie; que nos maladies internes ne sont que des lésions de fonc-

tions, des organes en soufrance, ou des vices d'humeurs, et qu'on ne peut être médecin sans connaître tous ces divers états morbifiques, sans savoir les distinguer et les caractériser par leurs symptômes essentiels; quand on sera persuadé qu'il faut avoir l'entière connaissance des remèdes; quand on saura enfin qu'il est nécessaire d'avoir étudié la pratique et l'expérience de tous les siècles pour saisir chaque indication particulière, et lui appliquer avec justesse et précision les meilleurs secours connus; alors, toute personne tant soit peu raisonnable qui, faute d'études suffisantes, ne pourra plus se leurrer d'être utile en manquant de ces connaissances, rougira sans doute, à sa propre conscience, de jouer le rôle de médecin; alors, on n'entendra plus répéter sans cesse qu'on est malade de s'être échauffé et refroidi; d'avoir respiré un mauvais air; d'avoir reçu de la pluie; d'avoir mangé tel ou tel mets; d'avoir du chagrin, etc.; les raisonnailleurs qui, dans toute espèce de maladie, ne cessent de dire que c'est l'humeur ou le sang, et qui se croient médecins à si bon marché, convaincus que c'est ne rien dire, ou que c'est dire une bêtise, cacheront leur ridicule et leur ineptie du moins par amour propre, et cela au grand avantage des malades

D'ailleurs, pour éclairer de plus en plus le public, ou plutôt pour parvenir à le désabuser, et tâcher de détruire des préjugés d'autant plus désastreux qu'ils sont universels et des plus enracinés, je fais ce raisonnement bien simple: ou l'exercice de la médecine est aisé, ou il est difficile. S'il est aisé, comment croire et dire que les médecins peuvent errer? Comment douter de leur utilité?

Comment la confiance peut-elle s'égarer ? Enfin, comment dit-on de celui-ci que c'est un habile homme, et de cet autre, que c'est un ignorant? Et si par tous ces discours journaliers, on annonce en effet que l'exercice de cet art est très-difficile, comment peut-on consentir, soufrir, tolérer, que des ignorans, que des intrus de toute sorte, que tout le monde indifféremment s'en mêle ? Mais, dira-t-on, il y a de l'aisé et du difficile. L'aisé est pour les moins instruits, et le difficile est réservé pour ceux qui ont une instruction plus relevée : tel est le raisonnement banal, et il est d'autant plus spécieux qu'il s'accorde avec l'amour propre, qu'il favorise l'insouciance, et sur-tout qu'il flatte singulièrement la passion favorite de l'homme, son intérêt pécuniaire; comme c'est de-là que dérive tout le mal, il est essentiel de répondre péremptoirement en deux mots. Je dis d'abord, pourquoi en fait de l'exercice d'un art, laisser tout l'épineux aux uns, tandis que le facile et l'agréable seraient exclusivement pour une classe privilégiée, et encore pour celle qui mérite le moins à tous égards, sur-tout par l'abus monstrueux qui en résulte : certes, même en supposant toutes choses égales d'ailleurs, cela n'est nullement juste. De plus, donner l'aisé aux moins habiles, c'est-à-dire, aux ignorans, c'est toujours pécher contre l'humanité ; car, sans science et sans principes, tout devient hasard : c'est cependant la vie et la santé de son semblable qu'on joue ainsi ; et en supposant quelques demi-connaissances, n'est-il pas reconnu en médecine, et tout cet ouvrage ne le prouve-t-il pas, que le plus aisé devient encore du difficile pour celui qui est peu instruit, et que souvent il

agit mal et fait des fautes sans nombre, même dans les cas où l'art est le plus certain; ces fautes, à l'égard des maladies simples et légères, ne marquent pas sans doute aux yeux du public; mais elles n'en sont pas moins réelles, toujours au détriment de la sainte humanité. En effet, outre le risque de la vie, il est un grand nombre d'autres maux secondaires qui sont la suite nécessaire de tout mauvais traitement; les maladies prolongées, la convalescence plus laborieuse, la langueur, le tempérament affaibli, les reliquats des maladies qui amènent la douleur, les infirmités et qui souvent sont la source des maladies chroniques incurables : voilà le petit échantillon des fruits de l'ignorance : ceci n'est point une déclamation, ces vérités sont connues, et les faits innombrables parlent plus haut que tout ce que nous pouvons dire. Ajoutons encore qu'indépendamment des suites funestes de cette conduite détestable pour chaque individu, l'art en reçoit le plus grand dommage; car, c'est par-là arrêter tout progrès et favoriser l'ignorance; d'un côté, celui qui est destiné pour le facile, croit n'avoir besoin d'aucune étude; et de l'autre, l'injustice criante rebute nécessairement l'homme d'étude et le décourage : voilà aussi pourquoi l'on rencontre si peu de gens de l'art parfaitement instruits; la faute en est donc au public, ou plutôt au gouvernement; outre qu'un pareil régime est injuste et même désastreux, ainsi qu'il est facile de le voir, il est encore contre toute raison. En effet, dans une science telle que la médecine, quelle est la ligne de démarcation, où trouver le vrai juge et le connaisseur de l'aisé et du difficile, tandis que l'on ne

sait que trop que le danger est souvent à côté de la plus grande sécurité : l'expérience ne montre-t-elle pas journellement les victimes des faux jugemens du public à cet égard ? Ce proverbe, *après la mort le médecin*, serait-il sans fondement et sans vérité ? J'ajoute encore : n'est-il pas évident que c'est en observant continuellement les cas particuliers aisés, qu'on parvient plus facilement à démêler les cas difficiles ; c'est par la comparaison des uns et des autres ; c'est en connaissant, en étudiant la marche régulière de la nature dans les premiers cas, qu'on juge avec plus de précision, dans les cas épineux, de sa marche, ou fausse, ou irrégulière, ou bien utile et plus ou moins secourable ; enfin et en deux mots, c'est en pratiquant journellement et beaucoup dans tous les cas, qu'un médecin déjà instruit devient bientôt un bon praticien, et l'homme le plus utile à la société.

Ainsi, à tous égards, de quelque côté qu'on l'envisage, et en admettant même quelque vérité (pour quelques cas seulement) dans les idées du public qui, quoique reçues, n'en sont pas moins des plus dangereuses sur l'exercice de la médecine, l'on voit que cet exercice ne peut être séparé sans qu'il en résulte des abus, des désordres, des crimes de lèse-humanité ; et que pour être bien organisé à l'avantage des peuples, il doit être entièrement et exclusivement remis entre des mains habiles et sûres : nul profane ne doit toucher à cette ancre sacrée, c'est au prêtre de la nature, c'est à son vrai ministre qu'il appartient seul de la servir. Je demande si l'on soufrirait avec la même indifférence, et si ce ne serait pas le comble de la déraison, et vouloir le plus grand désordre, que de permettre à chacun

de remplir à volonté les fonctions de législateur, de juge et d'administrateur. Pourquoi donc soufrir une pareille anarchie dans le culte seul de l'humanité? Chose inconcevable, autant que déraisonnable! Oui, il est essentiel et de toute nécessité d'établir dans l'exercice médicinal un ordre légal, juste, exécutable, et sur-tout qui soit exécuté; et il est bien certain que sans une sage législation, l'exercice médicinal, outre qu'il sera toujours très-peu utile à la masse du peuple, ne cessera pas de rester en arrière, et ne sortira jamais de sa stagnation; l'autel de la nature sera sans culte et sans cesse violé, tant qu'on soufrira qu'il soit outragé par de faux ministres ignorans qui, méconnaissant son pouvoir, n'en peuvent être que les tyrans; et le désordre et la mort en seront la suite inévitable; c'est aussi ce que nous voyons arriver tous les jours.

Le seul moyen de remédier à de pareils désordres qui désolent l'humanité, est donc une législation juste et précise, faite de manière à fixer la confiance du public, à lui faire tenir une conduite sage et raisonnable dans tous les cas; enfin, à ce qu'il ne se livre plus inconsidérément au double couteau de l'ignorance et du charlatanisme. Pour atteindre ce but, il faut d'abord que tous les officiers de santé exerçans soient suffisamment instruits, chacun dans sa partie; ensuite, il faut que chacun ne fasse que ce qu'il sait bien faire, ne fasse que ce qu'il doit faire, et ne fasse jamais ce qu'il ne lui est pas permis de faire; il faut donc que les médecins, eux seuls assez instruits dans la médecine, eux seuls jugés capables de l'exercer, traitent aussi, eux seuls, toutes les maladies in-

ternes quelconques, légères ou graves; il faut surtout qu'ils les traitent dès le commencement et jusques à la fin; en un mot, il faut qu'ils exercent à l'instar des médecins d'hôpitaux; enfin, pour me faire mieux sentir par une comparaison frappante pour tout le monde, il faut qu'il en soit du médecin, comme d'un horloger. Une montre est-elle dérangée? sans consulter, ni celui-ci, ni celui-là, sans écouter les commères, et sans chercher celui qui constitue moins en dépense, on a recours sur le champ à l'artiste reconnu habile; on la lui confie sans hésiter et sans s'aviser d'ouvrir aucun avis sur la manière dont il doit s'y prendre; point ou peu de questions sur le dérangement mécanique, parce qu'on n'y connaît rien, et qu'on en sent l'inutilité. L'horloger fait son métier; il raccommode la montre, si elle est raccommodable; elle va bien; et sans que personne autre s'en mêle, sans raisonnailler inutilement, la besogne se fait à la satisfaction de tous. Mais, dira-t-on, le médecin y voit-il aussi clair que l'horloger? oui, certainement, il n'y a pas de doute que le médecin instruit y voit tout aussi clair dans les cas simples et connus; or, les cas de cette espèce sont le plus grand nombre et le très-grand nombre; il en est sans doute qui sont difficiles et compliqués, et ici, comme dans toute autre science, le médecin peut errer; mais présentons à ce sujet une réflexion simple qui répond à tout. Si le médecin qui passe sa vie dans l'étude et le traitement des maladies, est, malgré cela, sujet à errer quelquefois, comment les raisonneurs, gens du monde, qui sont sans étude, sans science, et sur-tout sans expérience, osent-ils s'immiscer en rien dans l'exercice

de la médecine? Cette seule idée devrait les faire frémir de hasarder avec une légèreté aussi inconséquente leur opinion, et souvent encore d'une manière tranchante; car, à quoi bon de quelque manière que ce soit? Si c'est seulement pour parler, c'est un bavardage de commères; si c'est pour critiquer, et atténuer l'ordonnance, c'est gêner, c'est entraver le médecin au grand préjudice du malade; si c'est un avis de quelqu'influence pour le traitement, c'est encore pire; malheur au pauvre malade, soit dans un tems, soit dans un autre. En total, sans pouvoir jamais être de quelqu'utilité, on ne fait que troubler le malade; on égare sa confiance; enfin, souvent on l'assassine: triste et véritable résultat des conseils hasardés de l'esprit faux et inconsidéré, du téméraire et du présomptueux!

En présentant nos conclusions sur la doctrine universellement reçue des causes éloignées de nos maladies, nous avons suffisamment fait voir combien les auteurs en ont abusé; maintenant, pour éviter le reproche, qui serait cependant bien injuste, de détruire, sans rien substituer qui rallie les praticiens à un point fixe et plus certain, présentons à la place des décombres de l'ancienne école, nos réflexions propres sur les causes de nos maladies, pour les soumettre au jugement des praticiens instruits

CAUSES ÉVIDENTES

DE

NOS MALADIES,

Celles-là seules qui concernent le Praticien.

NOTRE organisation est si compliquée; la circulation des gros vaisseaux, et celle des vaisseaux capillaires; toutes les fonctions des divers organes; celles des glandes; les sécrétions de toutes sortes; en un mot, les qualités des différentes sortes d'humeurs, ainsi que le jeu du système entier des solides; tout cet ensemble, qui est un composé d'une quantité de parties diverses dont chacune joue un rôle à part et différent, est d'une telle complication, qu'il est bien plus étonnant de voir leur accord régner un si long-tems, et l'homme se conserver sain, que de le voir quelquefois malade; et avec cela on a la manie de vouloir que les causes de nos maladies prennent leur origine souvent à cent lieues de nous, tandis que notre frêle organisation n'est que trop faite pour les recéler toutes. S'il est vrai que nous payons journellement à la nature les frais de notre existence, n'est-ce pas probablement, de la somme de ces frais accumulés, qui ne sont autre chose que de légers dérangemens insensibles de la machine, que se composent la plupart de nos maladies internes? Cette maladie est une révolution dans le

le physique de l'homme qui le bouleverse ; si la nature l'emporte complettement, l'homme se trouve alors renouvellé : ce qui le prouve, c'est que souvent il se porte en effet beaucoup mieux, que bien long-tems avant sa maladie ; donc dans l'ordre de la machine, il est des maladies qui sont un bien. Il faudrait que la médecine clinique s'attachât particulièrement à distinguer avec précision ces sortes de maladies pour en faire une classe à part ; ce serait sur-tout dans celles de cette classe, qu'il faudrait étudier les mouvemens de la nature ; car, cette étude exacte pourrait mener loin dans la pratique, eu égard à la grande question, qui est encore loin d'être résolue cliniquement sur les différens cas particuliers qui demandent, ou l'*expectation*, ou l'*action* de l'art.

Outre les maladies qui sont, comme l'on dit, amenées de loin, et qui ne reconnaissent pour causes que les dérangemens insensibles et graduels de nos fonctions, il y en a aussi où les dérangemens sont subits, parce que les causes en sont accidentelles, et alors, ces causes sont évidentes et connues ; il est aussi des causes occasionnelles de nos maladies qui ne sont pas moins évidentes, et qui influent d'une manière directe sur le traitement ; il n'y a pas de doute que le médecin doit prendre en considération, et même connaître parfaitement toutes celles de cette espèce.

Ainsi, pour mettre de l'ordre dans cette partie, nous établirons quatre classes de nos maladies ; sans nous embarrasser en rien, si elles sont éloignées ou prochaines, etc.

La première comprend les causes *accidentelles*, celles qui sont évidentes et que tout le monde

connaît : un homme a avalé du poison. Voilà la cause de la maladie, personne ne peut en ignorer.

La deuxième, les causes *dirigeantes* : ce sont celles qui doivent évidemment diriger le traitement : c'est une indigestion simple, ou bien ce sont des vers que le malade rend, ou c'est une pierre dans la vessie, etc. Le médecin qui se dirige en conséquence, marche à coup sûr, et ne peut s'égarer.

La troisième, les causes *inconstitutionnelles*, que je nommerais ainsi, parce qu'elles tiennent aux dérangemens de notre constitution : ce sont, ou des lésions de fonctions, ou des vices d'humeurs. Voilà les causes véritables de presque toutes nos maladies internes : c'est donc au médecin à bien étudier ces diverses lésions ; c'est à lui à s'instruire à fond à ce sujet, afin de saisir toutes celles qui sont soumises au diagnostic, parce que c'est-là où l'art marche à découvert ; et même dans bien des cas, le médecin instruit peut parvenir, par cette connaissance, à détruire d'emblée, ou à faire avorter une maladie grave ; et l'on doit dire que c'est-là son plus grand triomphe.

La quatrième enfin, les causes *occultes* : ce sont celles qui sont inconnues ; il en est beaucoup de ce genre : de celles-là, l'élève ne doit point en faire son étude, et il est même sage au médecin clinique de ne pas s'en occuper, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de cet article.

Dans l'énumération de ces classes, l'on a vu que le troisième article est celui qui doit principalement occuper l'élève médecin : c'est aussi cet objet que nous allons considérer.

La première question qui se présente ici, et qui est la plus intéressante, c'est de savoir s'il suffit

au praticien de connaître parfaitement les dérangemens intérieurs, c'est-à-dire, ceux qui sont évidens ? D'après notre manière, et sur-tout appuyés des plus grands praticiens, nous sommes pour l'affirmative. Mais peut-on aller plus loin ? et alors, doit-on accuser de ces dérangemens les causes éloignées de nos maladies, dont nous venons de traiter ? Et si l'on n'observe, si l'on ne présente aucune connexion entre ces prétendues causes et les dérangemens de notre machine, l'on demandera sans doute quelles sont ces causes. Quoique la solution de cette question ne soit sans doute nullement nécessaire à l'exercice médicinal, ainsi que nous venons de le dire, néanmoins autant pour satisfaire la curiosité, et même autant pour la limiter, que pour l'instruction de l'élève, nous en dirons deux mots.

Ainsi, en raisonnant d'après l'observation et l'expérience, qui sont les seules bases solides de notre art, il paraît probable que les mouvemens de la circulation et le jeu de toutes nos fonctions sont une sorte de *crise* insensible continuelle qui s'oppose plus ou moins efficacement au développement de nos maladies. Or, n'est-il pas vraisemblable de croire que, lorsque cette espèce de crise ou *solution critique* vient à manquer, ou à se faire imparfaitement, des dérangemens d'abord légers et insensibles commencent ? Si la nature ne s'oppose pas efficacement aux progrès, alors, ils doivent augmenter de plus en plus, jusqu'à ce que leur développement s'annonce d'une manière sensible : telle est l'origine de la plupart de nos maladies internes. Si les dérangemens commençans sont peu de chose, la nature qui se ranime, prend

le dessus; elle les dissipe, et la maladie est avortée. Si, au contraire, les dérangemens sont plus considérables; s'ils continuent et s'augmentent, soit par l'inaction de la nature ou autrement; s'ils atteignent sur-tout des fonctions essentielles à la vie, ou plusieurs fonctions à la fois, la maladie se déclare : elle est simple ou compliquée, bénigne ou maligne, suivant la nature des dérangemens et suivant leur complication : voilà en deux mots pourquoi et comment l'on tombe malade, sans qu'il soit nécessaire qu'aucune cause externe y donne lieu; d'ailleurs, cette opinion est assez généralement recue; et de plus, elle est appuyée sur des faits incontestables.

Le foie fait aujourd'hui plus ou moins mal ses fonctions, ou par paresse, ou par une irritation quelconque, ou de toute autre manière; si elles sont perverties jusqu'à un certain point, il en résulte que la bile prend un caractère vicieux : de-là nombre de maladies.

L'estomac fait plus ou moins mal ses fonctions; le suc gastrique en est vicié; les digestions en sont plus ou moins perverties; si le dérangement n'est que passager, ou n'est que peu de chose, la nature l'emporte sans coup férir; s'il est considérable, la nature est obligée de combattre : voilà la maladie.

Toutes les fonctions de notre machine sont plus ou moins sujettes à un dérangement quelconque, qui peut de lui-même amener maladie.

Quel est l'individu, même le mieux constitué, qui ne sent pas qu'il y a des jours où il est mal à son aise; où il n'est pas, comme l'on dit, dans son assiète ordinaire; ou enfin, l'on n'éprouve pas cet accord qui annonce et donne le sentiment

d'une santé parfaite. Or, qui ne voit dans ces divers dérangemens les causes antécédentes ou prédisposantes, ou si l'on veut, déterminantes, mais, pour mieux dire, les causes vraies de nos maladies internes; et ce sont celles-là qui dirigent le praticien : ce sont donc celles-là qu'il doit connaître et étudier.

Si des dérangemens internes, je passe aux externes, l'on observe encore les mêmes résultats.

Liez une partie de manière à empêcher la circulation; de l'inflammation à la gangrène, il n'y a pas loin.

Liez également un nerf; voilà le sentiment et le mouvement perdus.

Qu'une partie soit irritée jusqu'à un certain point et pendant un certain tems, voilà l'inflammation.

Qu'au contraire de l'irritation, il y ait de l'inertie; voilà la diminution de la circulation, et par suite la stagnation des humeurs et leur décomposition.

Si je me donne un coup violent, ou si je me pique le doigt assez avant sous l'ongle, voilà une tumeur, voilà un panaris, et la fièvre se déclare.

Un simple furoncle suffit pour donner la fièvre.

Or, ce que nous voyons arriver sensiblement au dehors, nous apprend ce qui se passe au dedans; et si une simple affection externe cause la fièvre, à plus forte raison une affection interne doit-elle la donner.

Ce qui le confirme, c'est que presque toutes les maladies aiguës se terminent par l'évacuation critique d'une humeur nuisible qui était dans le corps: que cette humeur soit due aux fonctions perverties, ou que les fonctions soient perverties par elle, peu importe à la pratique; il suffit de savoir que

la guérison tient à son expulsion et de connaître la marche de la nature, ainsi que les meilleurs secours de l'art et les plus appropriés à chaque cas particulier, pour y parvenir. L'on sait bien aussi qu'il est des maladies sans matière, du moins sensible, mais il y a toujours lésion, et c'est-là l'objet essentiel qui doit occuper le praticien. Enfin, qu'il y ait, de quelque manière qu'on l'entende, lésion suffisante, ou dans quelques-uns de nos organes, ou dans nos humeurs, voilà le trouble et le désordre : c'est depuis la fièvre éphémère, jusqu'à la fièvre gangréneuse ; la nature redouble alors d'efforts, et le combat s'engage : telle est la maladie.

Que devient dans tout cela, je le demande, l'influence de l'air, des alimens, des passions, etc. ; quel rôle jouent tous ces agens qu'on dit si essentiels; quel en est le mécanisme? je ne l'apperçois guère. La source du mal est dans la structure même de la mécanique animale, faite pour se déranger, comme elle est faite pour se dissoudre entièrement d'elle-même; il en est de même de tout ce qui vit, les plantes comme les animaux. Quand on en voit une immensité d'espèces dont le plus grand nombre est soustrait à l'influence des six choses dites non naturelles, comment accorder cette doctrine à leurs dérangemens, à leurs maladies et à leur mort? Il y a plus : il en est de nos dérangemens, souvent comme de ceux d'une montre, ainsi que de toute machine à mouvemens, plus ou moins compliqués, qui s'use, qui se dérange, et qui doit finir un jour.

Pour rendre plus sensible notre opinion sur les effets des *crises* journalières qui en sont la base, étayons-là de quelques exemples frappans.

Ainsi, nous considérerons d'abord cliniquement la fonction qui nous entretient, qui répare et renouvelle, pour ainsi dire, le corps journellement : je veux parler de la digestion. Que voit l'observateur exact dans l'homme qui ne suit que l'instinct de la nature? on remarque aussitôt après le repas, un froid plus ou moins léger, et plus ou moins sensible suivant la température de la saison ; à ce froid succède un sentiment de langueur qui souvent provoque au sommeil ; une douce chaleur survient bientôt ; enfin, plus de force, plus d'activité ; un bien-être général annonce la réparation complette de la machine. Or, qui ne voit dans cette série d'événemens, la sorte de *crise paisible*, ou si l'on aime mieux ce mot, la *solution lente* dont j'ai parlé plus haut.

Le sommeil présente encore sensiblement les mêmes phénomènes ; la respiration et la circulation augmentées annoncent le travail paisible de la nature ; l'augmentation de chaleur de tout le corps en est une preuve de plus ; la transpiration, la moiteur, quelquefois la sueur, sont les excrétions sensibles qui résultent de ce travail ; au réveil, on crache, on mouche plus épais ; l'urine est plus cuite que dans le courant de la journée ; que si, au contraire, le sommeil est inquiet, agité ou troublé, de quelque manière que ce soit ; si au réveil on se sent fatigué, au lieu d'éprouver cette réparation qui donne à l'individu le sentiment d'une force nouvelle, la *crise* alors aura été incomplette ; aussi, la santé s'en ressent plus ou moins le reste du jour.

Tous ces effets constans, ce travail de tous les jours et même de tous les momens, tout cela est

senti et reconnu de tout le monde; comment douter d'après cela, qu'il s'opère continuellement des *crises* pour l'entretien de notre santé, et qu'elles sont complettes ou incomplettes, suivant que la nature agit sans obstacle et avec plus ou moins d'efficacité; car, ce que nous voyons se faire d'une manière sensible à l'égard de la digestion et du sommeil, qui sont les fonctions les plus essentielles et les plus intéressantes de notre machine, il en doit arriver de même pour les autres fonctions, quoique le mode n'en soit pas toujours soumis à nos sens: ce sont tous les faits qui viennent à l'appui de cette opinion. Si le sang n'est pas poussé et renouvellé par la circulation, il se décompose; les sécrétions imparfaites donnent des humeurs mal élaborées et mal-saines; enfin, le manque des fonctions de quelques-uns de nos organes dérange toute l'économie animale. Nous tendons donc en effet à la dégénérescence et à notre destruction, tandis que d'un autre côté la nature lute contre ce penchant.

Ainsi, il existe donc chez nous une lute continuelle, sensible ou insensible, forte ou légère, entre la nature qui tend à notre conservation, et la tendance de notre machine à se détériorer. La lute paisible est l'état de santé ordinaire; celle-ci est plus ou moins parfaite, selon que la nature est plus ou moins victorieuse. La lute orageuse est la fièvre, c'est-là, où la nature succombe ou bien l'emporte; et l'état intermédiaire est celui de ces individus qui, à raison de leur constitution débile, ou mal et inégalement organisée, éprouvent une lute plus forte que celle qui est propre à la santé, mais plus faible que

celle de la maladie ; où la nature sans cesse tiraillée ne peut suffire à completter son ouvrage ; aussi, sont-ils, sans être décidément malades, presque toujours plaignans, et habituellement d'une mauvaise santé.

C'est d'après cette idée, puisée dans la nature, que je désirerais, pour que ce rapprochement pratique soit continuellement devant les yeux de l'élève, qu'on ajoutât à la sage définition de la fièvre, par Sydenham, *febris est naturæ conamen* MORBIDUM PLUS, MINUS SENSIBILE ; car, le *conamen* tient autant à l'homme sain, qu'à l'homme fébrile ; il n'y a que les divers dégrés qui en font la différence.

En un mot, la nature est-elle entravée plus ou moins? ou bien, de quelque manière que ce soit, sa surveillance cesse-t-elle d'être en activité ? les fonctions ou les humeurs se détériorent ; voilà la maladie. Alors, la nature contrariée entre dans une sorte de colère pour combattre son ennemi et le vaincre ; voilà la fièvre, tels sont les faits. Mais d'où vient ce conflit? Quelle en est la cause ? je n'en sais rien, et ne veux d'ailleurs en rien savoir. Je demanderai à mon tour, d'où vient qu'en jouant, si quelqu'un porte la main avec précipitation devant nos yeux, ils se ferment aussitôt, même involontairement? Qu'on dise pourquoi un aliment sain, mais qui répugne, fait mal au cœur? Pourquoi le doigt porté avant dans la bouche, sans qu'il en touche aucune partie, fait cependant vomir? Qu'on explique encore au juste, pourquoi le chagrin fait pleurer, et la joie fait rire ? Que ceux, qui veulent savoir la raison de tout, disent pourquoi celui-ci a tel caractère, et cet autre qui a eu

cependant la même éducation, en a un tout opposé? Qu'ils expliquent pourquoi il y en a qui raisonnent toujours juste, tandis que d'autres raisonnent aussi, mais presque toujours faux, même sans s'en douter? Qu'ils expliquent à quoi tient notre raison, qu'un mince intérêt, qu'une passion quelconque, ou qu'un léger accès fébrile dérange du tout au tout? etc., etc. L'influence de l'ame sur le corps peut bien être traitée par un philosophe, mais c'est folie de la part du médecin clinique de s'en occuper. La sensibilité purement physique a aussi des bornes qu'il faut respecter. Ainsi, dans les questions ci-dessus, comme dans une infinité d'autres de ce genre, la réponse est générale; c'est que la fabrique humaine est ainsi composée : et fort heureusement qu'il n'est pas besoin d'en savoir plus que les faits n'en disent, pour raisonner juste, et sur-tout pour agir avec certitude; vouloir aller au-de-là, c'est chercher à s'égarer.

Que les théoriciens disent que l'action, ou l'inertie de la nature ne doivent point être considérées comme causes, mais seulement comme la suite ou l'effet des dérangemens, dont on trouve l'origine et la cause dans les six choses dites non naturelles, je sais que tel a toujours été le système régnant; mais d'abord, pour éloigner ici toute dispute, je tranche la question, et je demande si l'opinion que javance ici, soit-elle vraie ou fausse, soit-elle cause ou non; je demande, dis-je, si elle est utile à la pratique; alors, il n'y a pas de doute que les médecins cliniques doivent l'admettre. Si l'on prouve, au contraire, qu'elle y nuit, il faut la rejetter : là finit toute dispute. Ecoutons à ce sujet Bordeu, grand théoricien, mais en même

tems grand praticien, qualités qu'il est assez rare de rencontrer dans le même homme (voyez page 91 dans son traité des maladies chroniques). « Maintenant qu'on regarde la maladie, comme un » effort salutaire que fait la nature pour se mettre » en liberté, ou comme un désordre dans les » mouvemens qui tend à la destruction de notre » machine; c'est une question que nous renvoyons » à l'école, à l'exemple des vrais médecins cliniques qui ne s'occupent point de ces sortes de » discussions métaphysiques; d'autant que l'une et » l'autre opinion peuvent être renversées de fond » en comble, et sont également à craindre, à cause » des doutes qu'elles font naître sur le pouvoir qu'a » la nature dans les maladies, la fin qu'elle s'y » propose, et sur la retenue que le médecin doit » y garder, ou l'activité qu'il doit y apporter; » qu'on vante donc, tant qu'on voudra, les opinions; *le devoir du médecin est de se préserver* » *de tout esprit de système*; de s'appliquer à connaître les cas où il doit agir, et ceux où il doit » être simple spectateur; et d'éviter sur-tout l'excès » dans lequel tombent ceux qui violentent la nature, ou ne lui prêtent pas assez de secours, » *parce qu'ils n'ont pas une connaissance exacte* » *ou suffisante du caractère des maladies, de leur* » *marche, de leurs symptômes, en un mot, de* » *l'art de guérir.* » Voilà sans doute la vraie sagesse, et il n'y a rien à ajouter à cela.

Quoiqu'on doive regarder la question ci-dessus, comme résolue, seulement eu égard à l'utilité pratique, cependant, je dirai encore à l'égard des prétendues causes éloignées, qu'on doit les rejetter comme causes, dès qu'on ne voit pas une cou-

nexion suffisante entre ces causes et les lésions de fonctions; car, la preuve manque ici totalement. De plus, on doit les rejetter encore parce quelles sont inutiles à la pratique, ainsi que nous l'avons déjà dit. J'ajoute que ma seule intention est ici de substituer, pour fixer en quelque sorte l'opinion de l'élève, une cause simple, naturelle, et qui mène directement au but, à celles dont on se berce si mal-à-propos, et encore qui ne peuvent qu'égarer. Or, cette cause que nous adoptons (l'inertie de la nature qui ne s'oppose pas avec assez d'énergie aux dérangemens insensibles journaliers), outre qu'elle est puisée dans la nature, outre qu'elle est utile à la pratique, c'est qu'elle est étayée de l'observation des faits, ainsi que nous l'avons fait voir; ainsi en deux mots, la lésion des fonctions que ne peut vaincre la nature, est la cause des dérangemens intérieurs, ou de nos maladies internes; et son action plus ou moins augmentée, est la fièvre avec les symptômes qui l'accompagnent. Mais insistera-t-on? Qui rend la nature paresseuse, inégale, de manière à devenir la cause des dérangemens? c'est ce qu'on ne sait pas encore. La multiplicité des observations, lorqu'on donnera à cette étude toute la latitude nécessaire, pourra conduire à faire des découvertes utiles en ce genre; mais en attendant, il est de la sagesse du médecin clinique de ne pas s'en occuper; et il faut sur-tout éviter de s'égarer sur des inutilités; il doit en être ici, comme des maux externes. Lorsqu'on traite une plaie, une tumeur, un abcès, s'avise-t-on d'en chercher une cause si éloignée qu'elle soit sans aucune sorte d'influence pour la pratique? Le chirurgien traite chaque espèce particulière de

maladie qu'il a sous la main, soit par les remèdes que l'expérience a consacrés, soit en pratiquant les opérations jugées nécessaires, sans s'embarrasser, ni sans chercher les causes qui sont inutiles au traitement; il en doit être de même des maladies internes. Étudions la maladie dans le malade même; sachons-en distinguer le caractère spécial; démêlons-en la complication, s'il y en a; connaissons, étudions la marche de la nature, soit dans ses écarts, soit dans ses mouvemens réguliers et salutaires; enfin, sur des indications certaines, employons les secours de l'art connus; tel est le vrai moyen de ne pas s'égarer.

Ainsi, pour l'honneur de l'art, comme pour l'avantage public, c'est-à-dire, pour mériter et captiver entièrement la confiance, en nous rendant toujours utiles, tenons-nous en au certain; abandonnons la routine pathologique des causes éloignées, dites les six choses non naturelles qui, prises dans le sens vague et indéfini qu'on leur a donné, ne sont le plus souvent qu'une pure chimère; mais cherchons les causes évidentes, celles qui ont un rapport immédiat avec les dérangemens de l'homme; cherchons sur-tout celles que le diagnostic peut atteindre, et de plus, qui intéressent la pratique : on trouve de ces exemples, sur-tout dans *Bordeu*, dans *Cullen*; ce sont celles de ce genre dont il faut faire choix dans leurs ouvrages, ainsi que dans les autres auteurs; étudions encore à ce sujet les diverses opérations de la nature qui y sont relatives. Voilà le champ que nous devons défricher et fertiliser. Oh! combien de choses la médecine a, ici, comme dans tant d'autres parties, à observer et à découvrir encore?

C'est donc l'étude profonde de cette organisation si merveilleuse ; c'est l'entière connaissance de ses divers dérangemens et de leur caractère distinctif ; c'est l'observation fine des phénomènes particuliers qui nous en assurent l'existence ; c'est l'évaluation juste des mouvemens utiles de la nature et leur distinction précise d'avec les mouvemens morbifiques ; c'est, enfin, la connaissance exacte des secours dont l'expérience a consacré l'efficacité contre ces dérangemens, et encore leur juste application à chaque cas particulier : tel est le cercle scientifique du médecin clinique. C'est en ne sortant pas de-là, que l'exercice médicinal acquerra en assez peu de tems toute la certitude dont cette science est susceptible ; alors, les succès se multiplieront de plus en plus, et ils seront justement appréciés du public ; ainsi, non seulement l'art s'avancera infiniment, il en sera plus sûr, et par cela même plus utile ; mais encore, ce qui n'est pas moins précieux, il deviendra plus respectable, et il sera en effet plus respecté à l'avantage de tous.

Après avoir passé en revue la doctrine médicinale reçue sur les causes éloignées de nos maladies, et tâché d'assurer la marche de l'élève à cet égard, nous allons maintenant considérer un autre objet, ou l'écueil est bien plus fréquent, d'autant que la science en est plus difficile et plus embrouillée ; savoir, les causes prochaines.

§. II.

CAUSES PROCHAINES.

TOUT ce que nous avons dit en général au commencement de cet article, sur la doctrine ambiguë des causes, et ce que nous avons dit aussi en particulier du vague des auteurs sur celle des causes éloignées, est encore bien plus applicable à celle des causes prochaines; aussi, cet article sera-t-il beaucoup moins étendu, d'autant plus que la difficulté le met, pour ainsi dire, hors de la portée de l'élève, et que la science médicinale est à cet égard aussi peu avancée qu'elle est embrouillée.

En effet, on ne voit ici dans les auteurs qu'incohérence, que contradictions, et un vague le plus indéfini; il est au point que la plupart, en annonçant les causes prochaines, les présentent de manière, et à n'en rien croire eux-mêmes, et à se soucier fort peu qu'on les croie; comme on dit, ils en parlent pour parler, et parce que telle est la routine; car, on n'apperçoit, ni liaison immédiate des causes avec leurs effets, ni le but, ni même rien d'utile; le plus souvent le traitement recommandé n'a aucun rapport avec la cause qu'on a établie, et la plupart des auteurs semblent même s'en embarrasser fort peu; l'assentiment général des médecins est ici une sorte de croyance religieuse; ce sont les mystères de la médecine qu'on croit aveuglément sur la foi les uns des autres.

Aussi, remarque-t-on que c'est, pour ainsi dire, avec peine et comme une sorte de répugnance, que les auteurs exacts abordent les causes prochaines de nos maladies; c'est que le champ n'est ni aussi vaste, ni ne prête autant d'illusion que celui des causes éloignées; il ne s'agit pas moins que de faire voir l'état maladif des parties affectées, la lésion des fonctions, le défaut ou le vice des sécrétions, les engorgemens des vaisseaux et des glandes; enfin et en deux mots, les différens vices des solides et des fluides; ou autrement, il s'agit de dévoiler la nature, la cause immédiate et le siège des maladies. Voilà les trois objets principaux dont le médecin doit s'occuper à cet égard; or, tout cela est difficile. Pour parvenir à des données certaines en ce genre, il a fallu réunir un nombre considérable d'observations faites avec une grande sagacité; il a fallu du génie, pour en saisir le rapport direct avec les maladies; et c'est sur-tout par les ouvertures des cadavres, qu'on est enfin parvenu à la démonstration dans bien des cas.

C'est donc dans l'étude de ces observations immenses, et dans les connaissances acquises dans les cadavres, que le médecin doit puiser les principes et la science de l'art; c'est aux maîtres à les enseigner dans le chaires et au lit des malades; et c'est encore aux médecins cliniques à les montrer à l'élève dans les cadavres morts des maladies dont ils auront suivi et étudié la marche dans les hôpitaux; c'est en fésant de pareilles études, que l'élève sera à même de juger le certain et l'évident, et de le distinguer avec précision, de ce qui n'est seulement que probable; par-là, d'un côté, il vérifiera l'authenticité

l'authenticité de ce qui est connu; et de l'autre, il évitera de croire en aveugle bien des assertions douteuses ou fausses, que la plupart des auteurs donnent comme certaines et démontrées; par-là, enfin, lorsqu'il sera dans le plein de l'exercice médicinal, la route pour parvenir à faire des découvertes utiles, lui sera tracée.

Ainsi, pour parler ici *en général*, nous recommanderons à l'élève, afin de parvenir à quelques succès en ce genre, ou du moins pour qu'il évite l'erreur, de prendre pour règle les bases que nous avons déjà assignées, lorsque nous avons traité des causes en général; c'est en deux mots, et pour ne pas nous répéter longuement, de ne prendre en considération que l'*évident* et l'*utile*. Pourquoi ne pas admettre en médecine, l'axiôme que *Descartes* a établi si sagement, comme un moyen de réformer la philosophie, et d'en assurer la marche? *Primum erat, ut nihil unquam veluti verum admitterem, nisi quod certò et evidenter verum essè cognoscerem* (*Descartes, de Methodo*, page 11). C'est aussi d'après ce principe, que nous ajoutons qu'il faut se méfier, et plus ici qu'ailleurs, des raisonnemens théorétiques; car, la manie spéculative a tant d'influence et de séduction, qu'elle a gâté jusqu'aux plus grands génies.

Ainsi, *première règle*. Étudions tous les faits, parce que c'est-là qu'est l'évident dans l'établissement des causes particulières.

Deuxième régle. N'embrassons que l'utile relativement à l'exercice de l'art.

Troisième règle. Quant aux *raisonnemens théorétiques*, même sur les causes particulières, que l'élève s'en méfie et se tienne singulièrement sur

ses gardes; car, il est aisé de voir, en lisant les meilleurs auteurs, combien le pas est glissant. Il semble en effet qu'il est comme impossible à l'homme de résister à se créer une opinion favorite; bientôt on en fait son idole; alors, on ne voit plus, ou bien l'on ne veut voir, même en consultant les faits, que ce qui quadre avec elle et la favorise; et sans s'en douter, on finit par s'égarer : cette dernière recommandation est peut-être une des plus essentielle pour l'élève; car, de-là dépend souvent la destinée du médecin.

Ceci nous conduit naturellement à présenter à l'élève cette question : *Les faits acquis suffisent-ils pour établir des théories* UTILES *dans bien des cas particuliers? et dans le cas de l'affirmative, quels sont ces cas?..... Suffisent-ils aussi pour établir avec évidence et encore* UTILEMENT *quelques généralités théorétiques?* Questions importantes qui exigeraient une grande discussion pour être traitées à fond; mais ce n'est point ici notre objet; et de plus, cette discussion n'est pas nécessaire à l'élève, comme tel; qu'il sache seulement ici que nous avons beaucoup de choses acquises en faits, et qu'il doit en faire sa principale étude; mais avons-nous, même à cet égard, tout ce qu'il est possible d'avoir? on en est sans doute bien loin. Il y a eu, il est vrai, beaucoup de grands hommes, des médecins cliniques qui se sont adonnés à l'ouverture des cadavres pour y chercher les causes des maladies et de la mort, et qui ont singulièrement enrichi cette intéressante partie; mais est-ce à quelques hommes seulement qu'il est donné de completter un travail qui exige des recherches infinies? Malgré l'expérience, la pratique et les recherches ca-

davériques faites pendant l'espace de plus de deux mille ans par divers auteurs célèbres, on a vu les Lieutaud, les Dehaën, les Cullen, les Stoll, qui, dans ces derniers tems ont fait des recherches dans ce genre, et des découvertes intéressantes; donc il y a toujours à étudier; et tout ce qui reste à découvrir encore, et tout ce qui se découvrira par la suite, ne peut, ni se prévoir, ni se calculer. En effet, de même que l'expérience sur le traitement et la cure de toutes les maladies n'a pas été et ne pouvait être le fruit de l'observation de quelques hommes, et qu'il a fallu le concours de tous les praticiens observateurs pour élever l'édifice pratique; de même pour parvenir à la découverte si difficile des causes prochaines, il faut que tous les médecins ensemble y concourent unanimement; il faut pour cela que tous ouvrent des cadavres, comme tous traitent des maladies. Il faudrait sur-tout s'attacher à démontrer que tel ou tel symptôme désigne indubitablement telle affection, tel dérangement, tel vice d'humeurs, et que le traitement employé opère immanquablement son effet sur ces différens vices. Voilà quel est le travail à désirer sur la plupart des symptômes, afin de pouvoir parvenir à établir des causes vraies et qui aient une influence directe et réelle sur le traitement des maladies : cette grande tâche ne pourra se remplir que lorsque le gouvernement déterminera tous les médecins ensemble à ce genre de travail; et ce ne sera que lorsqu'il sera complétté et étayé d'observations suffisantes, que nous pourrons nous flatter d'avoir une véritable médecine pratique scientifique; car, aujourd'hui, dans le plus grand nombre des cas, la seule bonne

médecine pratique est un empirisme réfléchi et raisonné qui n'a d'autre base juste, que l'évaluation des symptômes, le classement de ceux qui sont essentiels et qui caractérisent chaque espèce de maladie, et la connaissance des moyens propres à chaque cas particulier pour parvenir à la guérison.

Quant au détail, il eut été sans doute avantageux de débrouiller le cahos, et sur-tout de présenter à l'élève ce qu'il lui est nécessaire de savoir à cet égard, mais cet ouvrage demande un travail *ad hoc*; et d'ailleurs, les maîtres de l'art sont si peu d'accord entre eux, qu'il est plus sage d'attendre que des observations suffisamment constatées et assez nombreuses aient décidé de manière à faire loi; en attendant que cette tâche assez difficile soit faite, nous devons nous contenter de présenter à l'élève les préceptes essentiels qui doivent diriger son jugement.

Ainsi, nous dirons qu'il est essentiel de distinguer les causes prochaines en causes générales, et en causes particulières.

Les causes générales, nous l'avons déjà dit, et on ne saurait trop le répéter, sont une pure abstraction, un être de raison à côté de l'individu soufrant; et l'élève doit se gârer singulièrement de cette illusion systématique dans le détail, en prenant pour fait réel ce qui n'est qu'une méthode d'enseignement : nous en donnerons des exemples à la fin de cet article.

Quant aux causes particulières, nous dirons qu'il en est sans doute plusieurs qui sont connues; mais nous ajoutons que celles qui sont évidentes et utiles sont en petit nombre, et ce sont celles-là dont l'élève doit faire choix dans les divers auteurs: on en

trouvera beaucoup d'exemples intéressans, sur-tout dans les *Elémens de Médecine pratique de Cullen*, pour la théorie, et dans le *ratio médendi* de Stoll, pour la pratique; et même en renvoyant à ces ouvrages, que d'ailleurs tout médecin doit étudier, nous sommes dispensés d'entrer ici dans aucun détail.

Nous devons dire aussi à l'élève qu'il y a beaucoup de maladies dont les causes sont inconnues; et nous ajoutons ici qu'il est de la sagesse et de la prudence du praticien de rester dans l'ignorance à cet égard, plutôt que de chercher à s'égarer, en regardant mal-à-propos comme certain ce qui est loin de l'être; il est d'autant plus sage de donner une grande extension à cette réserve, qu'il est généralement reconnu et prouvé que la guérison des maladies ne dépend nullement de cette connaissance. Cette dernière réflexion ne doit pas pour cela nous détourner des recherches qui concernent cet objet; car, dans le nombre de celles qui ont été faites, l'art en a retiré, sinon toujours, du moins quelquefois, de l'utilité; et cette seule perspective suffit à celui qui a du zèle pour l'avancement de sa profession.

Ne nous occupons donc, dans l'exercice médicinal, que de ce qui est connu; et retenons bien qu'encore à cet égard il est prudent de ne prendre en considération les causes quelconques, sans s'inquiéter si elles sont, ou prochaines, ou éloignées, que 1.° lorsqu'elles sont certaines et évidentes; 2.° lorsqu'elles peuvent se distinguer par les symptômes; 3.° lorsque cette connaissance a une influence directe et réelle sur la pratique.

Ainsi, savoir se renfermer dans le vrai et dans le seul utile, à l'égard des connaissances que nous

possédons, et ne jamais raisonner que d'après l'évidence, telle est la vraie prudence médicinale. Quant à ce qui est douteux, obscur et difficile, gardons-nous de mettre le raisonnement théoricien à la place de la science, c'est-à-dire, des faits, sur lesquels seuls on doit raisonner; enfin, quant aux connaissances qui sont à désirer, livrons-nous encore aux recherches utiles; leur principal but doit être d'éclairer les deux grands objets de l'art de guérir, la symptomatologie et les effets réels des remèdes: livrons-nous donc à la connaissance, à l'étude des symptômes; cherchons sans cesse leur liaison avec les dérangemens intérieurs; étudions conjointement ces dérangemens et leurs dégrés; distinguons leur commencement, leurs progrès, et la manière plus ou moins favorable dont ils se terminent; assurons-nous encore, autant qu'il est possible, de l'effet des remèdes sur ces dérangemens, etc.: étudions tout cela, dis-je, et cherchons-en les causes évidentes et sensibles dans les cadavres. Que le même médecin qui tient note de chaque symptôme, du progrès de la maladie et de toutes ses phases, de la marche de la nature et de ses opérations tout-à-fait distinctes de celles que procurent les secours de l'art, soit celui-là même qui cherche dans les cadavres de quoi donner l'explication des phénomènes observés, et lever tous les doutes. Au surplus, l'exercice journalier enseignerait et mettrait bientôt sur la voie la meilleure pour tirer le parti le plus avantageux de ces fréquentes opérations; non seulement on y apprendrait tout l'essentiel, mais on saurait encore éviter de prendre pour causes des maladies, ce qui n'en est souvent que l'effet, et

encore ce qui n'est que l'effet naturel et ordinaire de l'état de mort, etc, etc. Jusqu'ici quelques médecins seulement se sont adonnés à ce genre d'étude, mais la précipitation, la prévention systématique et raisonneuse, ainsi que beaucoup d'autres causes, les auront arrêtés dans la marche du vrai, ou souvent les en auront détournés. D'ailleurs, dans une science toute de faits, qui exige, et beaucoup de connaissances, et des recherches difficiles; enfin, lorsqu'à raison de cette difficulté là même, ces faits doivent être constatés et vérifiés, jusqu'à ce qu'ils présentent le caractère de l'évidence : est-ce de quelques hommes seulement, qu'on doit tout attendre? Pour découvrir tout l'utile, pour acquérir la certitude et l'évidence, il ne faut pas moins que le concert de tous, et de leurs travaux réunis sur le même sujet; et l'on ne saurait douter que, si cet exercice pratique devenait général, l'on apprendrait bientôt, soit par émulation, ou autrement, à ne faire que des recherches vraiment instructives, parce que tous les gens de l'art praticiens s'accorderaient à ne priser que le vrai et l'utile, et ne voudraient que cela.

Voilà les grands moyens d'avancer la science, et ceux-là sont sûrs. Une science pratique ne peut jamais s'avancer par des discours académiques, mais seulement par la découverte des faits : et où les trouver ici, si ce n'est dans les malades et dans les morts? Mais ceci ne paraîtra-t-il pas trop exigeant à ces paresseux qui trouveront bien plus commode et, par cela même, plus satisfésant de dogmatiser sur l'air; de moraliser à leur aise; ou bien encore, d'être le simple écho d'auteurs qu'on

ne conçoit pas, et qui fort souvent ne s'entendent pas eux-mêmes, etc. Sans doute que ce genre de travail n'est nullement attrayant par lui-même ; il faut du courage pour s'y appliquer et en retirer du fruit ; il faut sur-tout un grand zèle pour sa profession : ces qualités sont rares, il est vrai. Pourquoi ? parce qu'elles ne sont point excitées : c'est au gouvernement seul qu'il appartient de les faire naître, et de procurer aux artistes les moyens de mettre en usage cette tactique si précieuse pour l'humanité.

Je ne crois pas inutile de tracer ici en deux mots le plan principal qui doit en assurer le succès. Il faudrait

1.° Fixer des médecins dans chaque petite ville.

2.° Y confier l'hôpital à un médecin déjà d'âge et d'expérience : il remplirait le double office, et de guérir mieux les malades, et encore d'instruire les étudians et les jeunes médecins, soit par ses guérisons, soit en constatant ses observations par les ouvertures de cadavres qu'il jugerait nécessaires.

Il est peu de villes qui n'aient un hôpital, ou du moins quelques revenus pour les pauvres ; ainsi, ce n'est point une nouvelle dépense qu'on propose ici.

3.° Donner au seul médecin le droit de fixer l'entrée et la sortie de chaque malade.

4.° Laisser l'ouverture des cadavres au jugement du médecin d'hôpital dans tous les cas, et même avant qu'ils soient refroidis ; sauf à le faire alors devant deux personnes de l'art, et à leur prouver la mort réelle, soit par la nature et la marche de la maladie, soit par des incisions et autres expériences à ce nécessaires.

5.° Récompenser particulièrement le médecin

en proportion de ses peines, et encore en raison de la diminution de la mortalité qui en sera le fruit, lorsqu'il en aura fourni la preuve authentique.

6.° Enfin, établir que les criminels condamnés à mort pour des causes qui seraient sans doute spécifiées, seront livrés à des expériences médicinales, soit pour toujours, soit dans un tems donné, suivant le délit.

Ces expériences seraient décidées par tous les médecins du même endroit à la suite d'une conférence générale, et le détail en serait suivi et ordonné par le médecin d'hôpital.

Ces expériences ne pourraient jamais être de nature à faire évidemment mourir l'homme; elles consisteraient sur-tout dans tel ou tel régime continué plus ou moins long-tems, soit le régime tout gras ou tout maigre, ou le laitage, etc.

Lorsqu'une maladie mortelle surviendra, et que le malade sera jugé sans ressource par les médecins du lieu réunis, le juge, sur leur attestation, prononcera l'exécution, pour ensuite le corps être livré à l'ouverture, à l'effet d'y puiser les instructions nécessaires.

Tels sont les vrais moyens à employer pour parvenir à la connaissance des dérangemens intérieurs de l'homme malade, et de découvrir les causes prochaines et vraies de nos dérangemens intérieurs.

Nous ne donnons ici qu'un apperçu : c'est dans le détail qu'on viserait à réunir ce qui tendrait à la perfection de ce réglement ; quoique le bien général et particulier qui en résulterait, soit évident, cependant, vu sa grande utilité, on ne peut se refuser d'en présenter le tableau en peu de mots.

D'abord, quelle émulation parmi les gens de l'art? Quand, au lieu de cette rivalité d'intérêt qui donne si souvent naissance à un charlatanisme raffiné, le gouvernement ne leur laissera plus que la noble ambition de faire mieux; alors, l'amour de la gloire et de la réputation, naîtra de la certitude de la récompense qui y sera attachée, et chaque artiste en sera animé. L'espoir des récompenses, dit un grand philosophe du siècle, suffit seul pour faire éclore les talens. Ensuite, quel faisceau de lumières! Quelle foule de connaissances! Que de découvertes sortiront bientôt d'une activité aussi grande et aussi générale, et sur tout de ces ouvertures de cadavres si multipliées! Combien de démentis formels à des assertions universellement reçues aujourd'hui! Quels avantages et quelle certitude pour l'art pratique! et aussi quelle vénération pour l'artiste! Car, le médecin sera tout médecin, et lui seul sera médecin; alors, les ignorans, les commères, les raisonnailleurs n'assassineront plus personne, et même le médecin à système n'existera plus. Quel bien pour les peuples!

Il se trouvera sans doute des détracteurs qui ne manqueront pas de dire que de tout tems il y a eu des hôpitaux et des médecins observateurs. Oui, sans doute, mais il faut s'expliquer; car, souvent les mêmes mots ne rendent pas les mêmes choses. Les détracteurs entendront-ils parler des hôpitaux de Paris, et des jeunes médecins qui y sont nommés en sortant de dessus les bancs, pour faire corvée: c'est une tâche qu'on leur donne et qu'ils se dépêchent de remplir pour en être plutôt quitte. La lésine les y place, l'intérêt les en fait

sortir. Ils paient de la même monnaie, le tems et la volonté manquent. De-là, rien ne se fait que le métier et la routine de tous les jours. Dans les hôpitaux des départemens, la lésine n'est pas moindre. Cependant, la république de Hollande achetait, et ne croyait pas encore le payer, le travail de Boërrhaave, par une pension de quarante mille francs. Dans les hôpitaux de Londres et de Vienne, le talent y est payé et recompensé. Aussi, outre le bien qui en résulte pour les pauvres malades, la science médicinale s'en accroît d'autant plus. Mais encore un coup, ce n'est pas d'une douzaine d'hôpitaux surchargés de malades, et ou le médecin n'a que le tems de dépêcher sa besogne, qu'on doit attendre la réflexion, l'attention aux détails et même le minutieux nécessaire pour compléter les expériences et parvenir au perfectionnement de la science; non, cent fois non : c'est, au contraire, dans les petits hôpitaux, où l'on peut aisément, et où l'on a le loisir de se livrer à tous les détails; c'est dans les deux mille petits hôpitaux de l'empire, où les expériences et les observations seront faites et suffisamment réitérées, que naîtront les grandes découvertes, ou du moins la certitude scientifique, et encore celle de tout l'art pratique.

Ce que l'on doit ajouter, et ce qui va tant au détriment de l'art, c'est que la volonté et le zèle des gens de l'art sont entravés par les préjugés du public tout-à-fait indignes de notre siècle : de-là, nuls progrès. Aussi, tous les philosophes ont-ils remarqué, avec raison, que la médecine pratique a été la plus stagnante des professions scientifiques. Pourquoi ? parce que cette profession a toujours dépendu bien

plus des peuples et du gouvernement, que de l'artiste même. Mais rien de plus certain que tout changera de face, si le gouvernement met à exécution ce qui est ici proposé. Chaque médecin d'hôpital, dans les petites villes, comme dans les grandes, sera une sorte de professeur de médecine pratique. Non seulement il fera les observations courantes et journalières, mais chacun s'adonnera particulièrement par goût, par zèle, ou par occasion, à telle ou telle maladie; il en cherchera à découvrir le rapport nécessaire de ses symptômes aux vices de l'intérieur; il en étudiera les progrès, et il s'assurera de l'effet des remèdes; la facilité de multiplier ses observations lui fournira les moyens de vérifier, de confirmer de plus en plus ses découvertes, et de les rendre démontrables, s'il est permis de s'exprimer ainsi, aux gens de l'art. Il en sera à cet égard, comme de la chirurgie qui s'est illustrée, parce que chaque artiste s'est partagé une branche particulière; tels que le litotomiste, l'oculiste, le dentiste, le bandagiste, l'accoucheur, etc.

Rien n'est plus évident que la médecine sera bientôt enrichie d'observations neuves et sûres qui, en la rendant beaucoup plus utile, contribueront en même tems à sa perfection et à lui acquérir un nouveau lustre.

On doit attendre encore singulièrement du nombre considérable d'observations qui résulteront des expériences tentées sur les criminels; car, par-là,

1.° On acquerra bientôt des notions claires et précises sur les effets du régime diététique. Des observations si multipliées sur le même objet,

recueillies par ... de personnes différentes, ne peuvent manquer de fournir des lumières et de grands résultats : quelle utilité n'en retirera pas la science médicinale ! car, cet objet embrasse le plus étroitement la conservation de l'homme ; sa réparation journalière ; enfin, ses fonctions les plus essentielles, celles qu'il est le plus intéressant de connaître.

On saura si le régime végétal, si l'usage des farineux seuls, joint au défaut d'exercice, peut engraisser l'homme à point nommé comme les animaux.

On n'apprendra pas sans intérêt si un régime continué au pain et à l'eau, pendant un tems donné, influe sur la force en général, sur la tenue des fonctions, sur la qualité des humeurs, etc.

On s'aura quel effet réel il résulte de l'usage de la viande seule.

Ne sera-t-il pas intéressant pour la navigation de s'assurer si la viande salée, pour toute nourriture, fait naître le scorbut, si elle en donne seulement la disposition, et quel caractère particulier elle imprime à nos humeurs ? etc., etc.

Plus de détail serait inutile, ce serait faire tort au lecteur.

2.° Dans leurs maladies, combien d'expériences à tenter ? Combien de choses à observer, soit dans la maladie, soit après la mort, dont le terme fixé mettra à même d'apprendre nombre de faits qu'il a été impossible de connaître jusqu'alors.

Il faudrait faire un volume pour désigner toute l'utilité que l'art peut retirer d'une pareille institution, à laquelle d'ailleurs rien ne s'oppose. Car, quant à la législation qui ne concerne nullement

cet ouvrage, et que le législateur saura modifier, selon qu'il le jugera plus convenable, on peut cependant dire ici que c'est donner à sa partie criminelle une extension favorable qui pourra s'adapter avec avantage aux différens cas, et encore aux personnes, aux états et aux conditions. Un autre avantage, c'est qu'elle sera singulièrement adoucie, sans perdre pour cela rien de sa force, puisque la crainte d'un côté, et l'exemple de l'autre, n'en subsisteront pas moins, en laissant toujours le glaive de la loi suspendu sur la tête du coupable jusqu'à son entière exécution; ainsi l'humanité y gagnera de tous les côtés; et le criminel servira encore la société, en expiant, par sa résignation, ses torts envers elle.

En voilà sans doute assez pour faire sentir combien l'institution proposée serait utile à tous égards, et en même tems pour fixer l'attention du gouvernement sur un objet aussi essentiel.

Après avoir tâché d'indiquer à l'élève ce qu'il doit étudier de préférence, et savoir, eu égard aux causes prochaines de nos maladies, nous pensons qu'il n'est pas moins utile de chercher à le prémunir contre les écarts si funestes d'une imagination théorisante.

Avant d'entrer en matière, fésons ici une réflexion qui s'offre d'abord à l'esprit: c'est que, quoiqu'on ait manqué anciennement d'une multiplicité de connaissances que nous avons acquises depuis, l'art pratique n'en était toujours guère moins utile, et qu'il ne l'est guère moins aujourd'hui, eu égard à toutes celles que nous pourrons acquérir par la suite.

Cette seule réflexion doit nous servir de règle

dans l'évaluation de ces sortes de connaissances, afin de ne les estimer que ce qu'elles valent, et qu'autant qu'elles valent. En effet, nous ne voulons pas ici une médecine nouvelle, et il faut toujours bien distinguer la médecine scientifique, de la médecine expérimentale : cette dernière est sans doute fondée depuis long-tems, et ses bases établies d'après l'observation et l'expérience sont aussi solides que certaines. Mais, nous en demandons, nous en désirons vivement l'avancement et la perfection : de-là aussi, doit naître l'encouragement des élèves à étudier profondément tout ce que nous possédons d'utile dans tous les genres, soit parce que l'acquisition de ces connaissances est nécessaire au praticien, soit parce que pour perfectionner, il faut être parfaitement instruit auparavant de tout ce qui est acquis et connu.

Il était nécessaire de présenter cette réflexion à l'élève pour fixer son jugement à cet égard.

Maintenant disons que, quoique nous ayons indiqué en général les limites de l'utile dans la recherche des causes prochaines de nos maladies, nous devons toujours nous tenir en garde contre l'esprit systématique qui sans doute ne voudra aucunement les respecter; c'est pourquoi, pour faire mieux sentir à l'élève jusqu'où l'on doit aller, et qu'au-de-là est l'égarement, appuyons-nous de quelques exemples des plus communs.

Dans une maladie inflammatoire exquise, je reconnais et distingue clairement par l'ensemble des symptômes, que la cause de la maladie est l'inflammation : voilà le nécessaire et l'utile pour se bien conduire. La recherche de la cause obscure et encore non trouvée de l'inflammation elle-même est tout au moins inutile.

Lorsque les signes de l'inflammation manquent, et qu'on reconnaît évidemment ceux qui indiquent pour cause de la maladie, la saburre des premières voies, ou la surabondance bilieuse, ou la présence des vers, etc.; alors, et sur ces notions évidentes, le praticien marche à coup sûr. Vouloir savoir et s'embarrasser de la cause de la cause, cela est non seulement inutile, mais préjudiciable.

Il en doit être de même, lorsque la maladie présente les signes évidens qui annoncent que la cause est l'affection ou le vice du genre nerveux.

Observons ici en faveur de l'élève, qu'il ne s'agit pas seulement de savoir distinguer, et de regarder comme causes, les caractères généraux de l'inflammation, ceux des affections humorales ou des affections nerveuses, mais il est absolument essentiel de distinguer le caractère des espèces particulières et encore leur complication; d'où l'on voit que, loin d'aller *au-de-là* de l'utile et de l'évident, c'est-à-dire, généraliser, à la manière des théoriciens, il faut, au contraire, toujours aller *en deçà*, c'est-à-dire, toujours descendre au particulier : c'est le vrai moyen d'éviter l'erreur, et de se conduire en sage praticien.

Les maladies éruptives, soit la petite vérole, soit les autres espèces d'exantêmes, présentent une cause morbifique, évidente et sensible, d'après laquelle le praticien instruit ne peut errer. Mais la cause de la petite vérole elle-même, à quoi bon s'en occuper? puisqu'elle est réellement inconnue, et qu'il est même inutile de la connaître.

Enfin, toutes les maladies aiguës, simples ou compliquées demandent du praticien la même circonspection dans l'établissement des causes.

Ce

Ce que nous disons des maladies aiguës, nous le dirons également des maladies chroniques.

Je vois des tubercules, un ulcère au poumon ; j'en suis les dégrés par l'espèce particulière, par le genre de fièvre, par l'amaigrissement, etc. : voilà la cause de la pulmonie, que le médecin doit considérer; la cause du tubercule lui-même, lorsqu'il est formé ou abcédé, qu'importe-t-elle au praticien qui traite la maladie ?

Des signes connus m'indiquent des calculs biliaires dans le foie : voilà la cause des coliques hépatiques de cette espèce ; la cause du calcul lui-même m'est absolument inutile.

Ceux des reins, ceux de la vessie, et même l'humeur gouteuse et rhumatismale, etc., donnent la cause des douleurs inflammatoires ou irritantes qui tourmentent les malades, et cela suffit au praticien.

Plus de détail est inutile: ces exemples doivent suffire à l'élève, pour qu'il sache se décider dans tous les cas.

Si l'on objecte à cette manière, qu'elle induit à confondre souvent le symptôme, et ce qu'on appelle la cause de la maladie; à cela je n'ai qu'une réponse générale à faire : c'est que dans tous les cas où la connaissance symptomatique, ou bien celle d'une cause évidente, suffit à établir un traitement sûr, toutes les recherches ultérieures, plus ou moins scientifiques deviennent inutiles et même dangereuses; et je pense que cette règle générale devrait fournir la principale ligne de démarcation pour distinguer la science *pratique*, de la science *théorétique* : ligne qu'il serait des plus intéressant de poser, ainsi que nous l'avons annoncé au commencement de cet article.

Je sais bien qu'il est des causes prochaines théorétiques qui sont connues, encore l'essentiel est de savoir si elles sont utiles à la pratique; et alors, l'élève doit en faire son étude. Il en est aussi qui influent sur la connaissance et la distinction des maladies symptomatiques; il n'y a pas de doute alors que toutes celles de ce genre doivent être sues et connues. Donnons-en un exemple : dans la plupart des maladies dartreuses et érésipélateuses de la peau, quoiqu'il semble naturellement qu'elles devraient prendre leur origine du vice de la transpiration, cependant, Retz prouve par des observations savantes, que c'est le foie qui y joue le premier rôle, et que le vice de la bile est l'auteur et la cause de tous les symptômes relatifs à ce genre d'affection; tant il est vrai que le praticien ne doit jamais se contenter du vraisemblable, mais qu'il ne peut marcher avec sûreté qu'à l'aide de l'observation et de l'expérience. Les médecins cliniques savent que bien des affections de la poitrine et de la tête prennent leur source et leurs causes dans les lésions de fonctions des viscères du bas ventre, etc. : toutes ces causes scientifiques doivent être connues du praticien, puisqu'elles sont utiles à l'exercice de l'art. Voilà sans doute le difficile, mais ces difficultés s'évanouissent pour celui qui est suffisamment instruit du jeu de la mécanique animale, et sur-tout de la relation des fonctions entre elles, et encore de tous les faits que nous enseignent l'observation et l'expérience.

Je sais bien encore qu'il y a des causes à découvrir que le génie peut saisir, et qu'on doit chercher à étayer par l'observation, lorsqu'elles peuvent

intéresser la pratique ; mais ici, il ne s'agit que l'utile connu, et de ce que l'élève doit apprendre et savoir. Cependant, comme nous lui devons un exemple, même des objets de spéculation qui peuvent concourir à l'avancement et à la perfection de l'art, il ne sera pas inutile de lui présenter une esquisse en ce genre.

Jusqu'ici on a cherché et exposé des anatomies comparatives ; mais tout cela a fort peu servi à la pratique. Pourquoi n'avoir pas cherché plutôt, par l'observation, l'analogie médicinale des divers animaux avec l'homme ? Cette tâche est sans doute plus difficile, mais aussi cela eut été infiniment plus utile. Pourquoi, par exemple, ne pas chercher la vraie cause qui fait que l'âne ne tombe jamais malade ? Cet animal boit, mange, digère, évacue ; il respire tous les airs soit-disant épidémiques ou mal-sains ; le plus souvent il est surchargé et harrassé de fatigue ; il est presque toujours roué de coups ; enfin, il est mal nourri. On ne niera pas qu'il est volontaire, qu'il a de l'animosité et de la rancune ; cependant, avec toutes ces prétendues causes de maladies qui lui sont communes avec l'homme, pourquoi ne tombe-t-il jamais malade, ainsi que le mulet qui en dérive ? Voilà ce qu'il serait des plus intéressant de savoir : je voudrais le forcer de nourriture pendant assez de tems ; lui faire respirer l'air le plus mal-sain ; l'échauffer et le refroidir subitement, etc.. Si en l'exposant à toutes les causes occasionnelles ensemble, l'animal ne tombe pas malade, elles ne sont donc pas, par elles-mêmes, cause de nos maladies : ce serait une preuve de plus, qu'elles dépendraient bien plutôt du vice originaire ou

acquis, de notre constitution : c'est donc, comme nous l'avons dit, l'organisation, que le médecin doit étudier. Peut-être trouverait-on, au sujet de l'âne, que l'excellence de son tempérament tient à la texture de sa peau ? Soit à raison de ce que cet organe, ne fésant presque point de fonctions, est, pour ainsi dire, hors de relation avec les organes intérieurs; et peut-être encore parce qu'il ne serait pas soumis aux divers agens de l'atmosphère, etc. De-là naîtrait alors cette question assez singulière : la transpiration est-elle absolument nécessaire à l'homme constitué comme il est ? ou bien doit-on la favoriser ou la retenir pour obtenir la meilleure santé possible ? Ces questions, pour être originales, n'en seraient pas moins intéressantes, et elles mériteraient à tous égards l'examen le plus sérieux. L'enfant dans le ventre de la mère, dont la peau est enduite d'une matière visqueuse, paraît bien loin de transpirer, comme lorsqu'il est au monde, et cependant, il en meurt moins ainsi. Nombre d'animaux qui transpirent l'été, et qui, soit par l'inaction, soit par l'engourdissement, ne transpirent plus du tout pendant l'hiver, n'en éprouvent cependant, ni engorgement, ni surcharge, ni aucune altération dans leurs organes, ainsi que dans leurs fonctions. Les amphibies dont la peau est huileuse; les poissons privés de la transpiration, soit à cause de leur peau écailleuse, soit parce qu'ils vivent dans l'eau, mènent en effet une vie, et plus saine, et plus longue que les autres animaux. D'après ces observations, ne serait-il pas à croire que l'homme n'est sujet à tant de sortes de maladies, par proportion avec la plupart des animaux, que par la laxité,

la ténuité et la trop grande finesse de la peau? soit parce que cette texture le rend le plus sensible de tous les animaux, soit parce qu'elle établit une réciprocité d'action très-étendue avec tous les autres organes; action qui est médicinalement observée; soit enfin, parce que la sensibilité et la finesse de l'organe le rendent trop susceptible des divers agens, ou moraux, ou accidentels, ou atmosphériques, etc.

Pour appuyer ces observations, et leur donner quelque poids, je voudrais d'abord qu'on pesât l'âne, à la manière de Sanctorius, afin d'avoir des données certaines sur l'excrétion de sa transpiration. Je voudrais ensuite qu'on forçât en quelque sorte, par tous les moyens possibles, la peau de l'âne à une transpiration constante, afin d'observer si cette différente disposition ne changerait pas sa manière d'être salutaire. Car, l'on observe en effet que le cheval, qui sue au moindre exercice, est plus faible, et tombe plutôt malade, que les autres animaux qui ne suent jamais.

Ces observations prendraient encore une grande force dans l'étude de cette quantité innombrable de poissons, d'insectes et autres animaux qui sont insensibles; car, on blesse ceux-là, on arrache les aîles à ceux-ci, on les picque, on les tiraille, sans qu'ils donnent aucun signe de douleur, et sans que leur santé ne soit dérangée. Or, si l'on pouvait trouver et prouver qu'aux uns c'est le défaut de sang; que d'autres, c'est parce qu'ils sont pourvus d'une chair visqueuse et gluante; et que c'est sur-tout le manque de peau, ou leur éloignement de la texture de la nôtre, qui leur vaut cette insensibilité, et par cela même leur éloignement

des maladies ; enfin, si tous ces faits, et encore nombre d'autres à l'appui, étaient dûment constatés par des observations précises et authentiques, ne serait-on pas en droit d'en tirer des corollaires utiles et des inductions précieuses pour la conservation de la santé de l'homme ?

On ne regarderait plus comme un usage si ridicule, celui des sauvages, de frotter journellement leurs corps avec de l'huile ou autres drogues, qui obstruent les pores de la transpiration.

L'expérience a déjà décidé en faveur des anglais qui contractent l'habitude de se jetter dans une rivière, au plus fort de l'hiver.

L'usage dans certains pays de porter les nouveaux nés à la rivière pour les laver, ne devrait pas tant nous révolter.

Les paysans, les manœuvres, les habitans du nord qui ont la peau plus endurcie, tombent décidément moins malades que les autres hommes.

Au contraire, nos citadins qui cherchent à éviter les maladies, en flattant, en excitant leur sensibilité physique par des flanelles appliquées continuellement sur la peau, ne tombent-ils pas encore plutôt malades que d'autres ?

Et, sont-ce nos femmes de campagne qui ne se lavent jamais, et qui ont la peau endurcie, qu'on voit toujours malades, qu'on entend se plaindre sans cesse ? Et, quelles sont en effet celles qui sont tourmentées de vapeurs et de soufrances journalières de toutes sortes ? ne sont-ce pas nos muscadines à deux ou trois toilettes par jour ?

Terminons et disons que, si l'on était suffisamment éclairé par les faits, il ne serait pas si singulier, quoique cela soit éloigné du tout au tout

de notre manière d'être et même de celle de penser, d'imiter la nature si prévoyante envers les animaux, parce qu'il ne leur a été départi comme à l'homme, ni la raison, ni les moyens de suppléer à son défaut; et de chercher à se rapprocher, par exemple, de la texture précieuse de la peau de l'âne, en employant les moyens de taner en quelque sorte le cuir humain vivant, afin de lui faire perdre son excessive susceptibilité, et de le rendre, autant qu'il est possible, invulnérable; ou tout au moins de le soustraire en grande partie à nombre de dispositions morbifiques : bien entendu qu'on considérerait en même tems si un changement physique aussi essentiel n'influerait pas sur le moral, et même quel serait le dégré de cette influence.

Quoique les inductions utiles dont nous venons de parler, soient motivées et probables, cependant, il y a aussi des faits qui militent contre, et pour parvenir au vrai, il est toujours nécessaire, et de les connaître, et de les mettre en opposition. En effet, il est d'observation que l'homme, malgré la finesse et la sensibilité exquise de sa peau, supporte cependant sans altération dans sa santé, tous les climats extrêmes, tandis que la plupart des animaux à peau dure et hérissée de poils ne peuvent se faire à nombre de climats qui leur sont contraires, quoiqu'on ait pris soin de leur procurer la nourriture qui leur est propre; il en est beaucoup d'autres qui y vivent, mais qui n'engendrent pas, ce qui suppose une altération sensible dans leur machine, etc. De pareils faits, ainsi que mille autres aussi intéressans, mériteraient bien d'être éclaircis par des observations comparatives exactes, et qui, suivies contradictoirement, ne pourraient

que donner des résultats intéressans; mais jusqu'alors ceux que nous venons de présenter suffisent à l'observateur impartial pour suspendre son jugement.

L'on voit, par cet apperçu, qu'il est assez facile de rêver et d'imaginer des causes de maladies; mais l'on voit aussi que ce n'est pas par le raisonnement seul, qu'il faut tenter de parvenir à ces découvertes; on ne peut les rendre recevables, que lorsqu'elles sont étayées et fondées sur une multiplicité d'observations authentiques et bien faites qui présentent, et de l'*évident*, et de l'*utile*.

Que l'élève n'oublie donc jamais que l'observation et l'expérience doivent toujours être la base et le fondement de nos connaissances pratiques; ainsi, ce n'est que, lorsque ces deux points cardinaux seront mis en activité, et qu'ils seront continuellement maniés par deux ou trois mille médecins instruits et exercés, qu'on doit s'attendre à voir la médecine expérimentale faire des progrès aussi certains que rapides; et il serait difficile alors de dire jusqu'où l'on pourra aller.

Après avoir donné des exemples pour faciliter l'intelligence de l'élève, et asseoir son jugement sur les objets relatifs aux causes de nos maladies, il ne sera pas moins utile de lui en présenter d'autres, pour le fixer également dans ses recherches. Il est vrai que nous avons déjà dit que si cet exercice était général et journalier, l'on saurait bientôt en tirer le plus grand et le meilleur parti; mais cette louable institution sera-t-elle mise en activité? cela est fort douteux. Quoiqu'il en soit, et en attendant, nous devons toujours ici tâcher d'assurer la marche de l'élève à cet égard; ainsi, nous prendrons pour exemple, l'objet

qui s'offre le plus communément à la pratique : celui de l'inflammation.

Un malade est attaqué d'une maladie inflammatoire essentielle, ou simple, ou compliquée : 1.° on tient la note la plus exacte des symptômes caractéristiques, des épiphénomènes et de leurs variétés ; 2.° le combat de la nature et de la maladie doit être aussi exactement décrit, qu'il est suivi et attentivement examiné ; 3.° l'effet des remèdes doit être évalué avec le même scrupule, et on doit chercher à le distinguer spécialement des mouvemens opérés par la nature ; 4.° enfin, le malade étant mort malgré les meilleurs secours, à cause de la violence du mal que la nature et l'art n'ont pu vaincre, on ouvre le cadavre : on trouve dans l'endroit affecté, de l'inflammation, un engorgement des vaisseaux, de la rougeur, un abcès qui se forme ou qui est tout formé, ou bien des échimoses, de la gangrène, etc. D'après l'état bien constaté, et comparé aux symptômes, à la marche de la nature, et à l'effet observé des remèdes, on raisonne : l'engorgement inflammatoire était-il très-étendu, profond et au-dessus de tout remède? Le vice gangréneux était-il essentiel, ou n'est-il que l'effet nécessaire de l'inflammation ? Le raisonnement et le jugement s'étayent, non seulement sur les faits observés, mais encore sur l'absence de ceux qui pourraient faire croire à une cause différente de maladie; ainsi, dans le cas présent si l'on n'observe, ni empâtement, ni une teinte bilieuse, etc., alors, on prononce encore plus affirmativement que l'inflammation était essentielle et exquise; alors, on juge que, vu l'étendue de l'inflammation, sur-tout dans un organe,

un viscère essentiel à la vie, le mal était au-dessus de tout remède, que la seule ressource en pareil cas est de prévenir les progrès par tel ou tel traitement, autre que celui qui a été employé, etc. : voilà, en peu de mots, une esquisse de l'utile en ce genre, et il n'en faut guère davantage pour avancer l'art et lui faire acquérir toute la certitude qu'on peut désirer.

Mais les théoriciens s'en tiennent-ils à ces recherches évidentes et sensibles, qui sont les seules utiles? non, sans doute. Les uns veulent que les globules sanguins excités par la fièvre passent dans les vaisseaux lymphatiques, et y fassent obstruction; d'autres veulent un *stimulus* qui fronce les vaisseaux capillaires, y amène la stagnation et l'inflammation. Cullen établit la *faiblesse* et ensuite l'*excitement*, par l'entremise du sensorium, ce qui n'est au fonds que le *strictum* et le *laxum* des méthodistes; ceux-ci admettent l'épaississement du sang; ceux-là, l'acrimonie des humeurs. *Brown* ne voit que la *faiblesse*, due au trop, ou au trop peu d'*excitabilité*: mais tous ces systêmes ne sont que des jeux d'imagination qui, outre qu'ils sont absolument inutiles, ne peuvent être aucunement prouvés, puisque leur preuve échappe, et à l'observation des faits, et au couteau anatomique: laissons toutes ces chimères aux amateurs de systêmes, et sur-tout abstenons-nous d'en recommander l'étude à l'élève; car, c'est à coup sûr l'égarer: vouloir admettre ce qui n'est soumis à aucune preuve, c'est s'en tenir au conjectural; et encore, si ce conjectural ne présente aucune utilité, c'est gratuitement, et de gaîté de cœur, gâter la science pratique.

Ce n'est pas seulement en médecine; mais c'est

assez généralement, qu'on commence à voir que c'est la manie de vouloir établir et rechercher les premiers principes de nos sciences, qui les a le plus gâtés; car, ce sont eux qui en font le principal défaut, soit parce qu'ils sont faux en eux-mêmes, soit parce que leur recherche, en fésant illusion, et encore parce qu'on a toujours la fureur de généraliser, nous a entraîné dans une multiplicité d'égaremens, quoiqu'on puisse dire, cependant, du plus grand nombre, que ces principes sont universellement reçus, et quoiqu'en effet la durée de leur croyance en ait été vraiment étonnante; mais une erreur a beau être accréditée et enlever les suffrages de la multitude qui naturellement est portée au profond respect pour les opinions que le tems a consacrées; ce n'en est pas moins une erreur, lorsqu'elle vient a être évidemment reconnue pour telle.

Fésons des observations, dit l'auteur des Études de la Nature, et n'en cherchons que les résultats utiles : voilà le plus sage des préceptes et qui ne devrait jamais être oublié, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une science pratique. Car, sans utilité, à quoi sert le plus beau raisonnement du monde? Mais, au contraire, sur quelques faits seulement, et sans s'embarrasser s'il y en a qui les contre-disent, les savans toujours pressés de raisonner, et à qui il en coûte d'attendre ou de douter, se dépêchent de donner, au gré de leur imagination, des lois à la nature; qui pis est, pour vouloir embrasser tout, on veut à toute force généraliser; et quand, dans le détail, on la voit les enfreindre, notre orgueil, qui veut que nous soyons infaillibles, nous fait croire alors que c'est elle qui s'égare, plutôt que nous-mêmes.

Nous devons d'autant plus présenter aux élèves cette manière d'envisager nos sciences, que c'est par-là sur-tout que l'élève se gâte le jugement en prenant le goût du faux. Ce qui est encore ici pour notre opinion, c'est que nous n'avons nullement besoin de la connaissance de ces premiers principes, et qu'il est même plus que probable que nous ne pourrons jamais parvenir à les connaître. En effet, comment croire qu'il aura été donné à quelques savans privilégiés, de se rendre, par exemple, maîtres du secret des causes du mouvement des astres et du monde, tandis qu'ils ignorent eux-mêmes la première cause du mouvement de leurs doigts? Connaissent-ils davantage les parties élémentaires de la terre, de l'air, de l'eau et du feu que nous manions journellement, et qu'on dit si commodément composer tous les corps? Connaissent-ils mieux la structure intime de l'homme, celle de tous les animaux, et celles des plantes qui est diversifiée à l'infini? Connaissent-ils seulement les loix de la végétation, ainsi que de l'accroissement des êtres? Eh! comment les connaîtraient-ils? puisqu'à peine ils connaissent le mécanisme de leur conservation; car, ils ne connaissent même pas, malgré tous leurs efforts, le mécanisme particulier de la digestion dans l'homme.

C'est encore bien pis, quand les savans veulent généraliser. Car, toute généralité scientifique, par cela même qu'elle veut embrasser une masse totale de faits particuliers, est, pour ainsi dire, nécessairement vicieuse et fautive, vu sur-tout la variété infinie qu'on observe dans les œuvres de la nature; elle peut tout au plus quelquefois venir

au secours de la faiblesse de notre entendement pour faciliter nos études ; mais ce n'est pas moins un être de raison qui n'a d'existence réelle que par notre raisonnement, et d'après notre idée et notre imagination ; aussi, la nature donne-t-elle à chaque instant des démentis formels à tous ces grands systêmes, lorsqu'on vient à l'interroger en détail. Il est vrai que si l'on n'envisageait jamais la théorie que de ce côté là, c'est-à-dire, qu'on ne lui donnât aucune réalité, mais seulement qu'une utilité fictive, il n'y aurait pas si grand mal ; mais le reproche le plus grave à lui faire dans la médecine, c'est qu'on croit qu'elle est l'essentiel de l'art, c'est qu'on veut se conduire d'après elle, c'est qu'on croit qu'elle suffit à tout : de-là, l'erreur et le danger ; de-là encore, la paresse du plus grand nombre pour l'étude immense et particulière des faits, qui est sans contre-dit la plus essentielle de toutes. Consultons donc, étudions les faits : car, c'est-là seulement, qu'est la science médicinale utile ; c'est encore là, le creuset par où doit passer tout principe général, tout système, tout raisonnement théorétique ; c'est alors qu'on voit bientôt la sience systématique s'écrouler comme un édifice sans fondement.

Sans doute que l'étude des faits est plus difficile ; et elle attire encore d'autant moins, qu'elle contrarie notre amour propre, ainsi que le génie qui veut tout embrasser sur le champ et sans peine ; mais aussi, c'est la seule étude qui soit sûre et qui ne trompe pas. Ce n'est pas qu'encore à cet égard on ne se trompe quelquefois, soit en prenant pour fait ce qui ne l'est pas, soit en voyant ou en observant mal, comme nous le fesons voir ailleurs ;

mais notez bien que l'erreur vient ici de notre entendement, et non du fait lui-même, tandis que l'erreur en théorie naît nécessairement de la fausseté de la théorie elle-même. Ainsi, le génie théorique le plus juste est comme forcé de se tromper souvent, sur-tout dans le détail, parce qu'il est entraîné malgré lui dans l'erreur; tandis que le génie observateur, s'il est juste, ne se trompe presque jamais.

Il y a encore plus en médecine : c'est qu'en supposant que les fictions et les systêmes soient des vérités, je dis que, dès qu'ils sont inutiles à l'exercice de l'art, ce qui se connaît, ou lorsqu'ils sont inapplicables à la pratique, ou bien encore lorsque les symptômes ne les rendent pas palpables aux praticiens, ils ne peuvent être que dangereux. En effet, un praticien, au lit d'un malade qui a une fluxion de poitrine, s'avise-t-il jamais de penser aux globules sanguins amoncelés, à la viscocité du sang, au relâchement ou au resserrement des vaisseaux capillaires, ou autres futilités de ce genre? S'il le fait, malheur au malade. Le bon praticien établit son traitement sur l'ensemble des symptômes qui, étant bien appréciés, lui donnent, non seulement le genre de maladie, mais son espèce particulière; ce qu'il est des plus essentiel de savoir pour le succès; ils lui donnent aussi son caractère propre, ou si l'on veut sa cause évidente; c'est une inflammation, ou exquise, ou fausse; elle est, ou bénigne et simple, ou violente, ou maligne : voilà ce qui suffit au praticien. Ainsi, l'extrême difficulté de respirer, la toux, le point de côté, le dégré de la fièvre, le siège de la douleur qui augmente suivant le mouvement

et la position du malade, le pouls dur, la langue sèche, le visage animé, la tenue du ventre, l'état de la peau, le caractère du sang tiré, l'inspection des crachats, la constitution et l'âge du malade, enfin, l'effet des remèdes et la tournure de la maladie qui indique qu'elle est la marche de la nature; voilà ce qui dirige le praticien; et pour celui qui est instruit et expérimenté, cette boussole est sûre.

L'on voit, par ce seul exemple, combien il est sage de s'arrêter aux limites que la saine pratique impose; et s'il est du devoir du praticien de les respecter dans tous les tems, à plus forte raison l'instituteur doit-il en faire un précepte rigoureux à l'élève, et lui défendre sur-tout toute autre étude qui y est contraire; car, en supposant même qu'elle ne soit qu'inutile, c'est encore un grand mal, soit à cause de la perte d'un tems précieux, soit encore plus par le danger qu'elle entraîne, en divertissant l'attention nécessaire pour les choses vraiment essentielles.

L'objet que nous traitons est d'une si grande conséquence pour prémunir l'élève contre tout esprit systématique, qu'il est bon de lui faire voir encore par un exemple frappant, jusqu'où l'on a porté l'abus dans cette partie: je veux parler ici de la circulation du sang. Cette fameuse découverte (qui est la vérité physiologique la plus évidente) a certainement beaucoup plus nui à la pratique qu'elle n'y a été véritablement utile; car, la pathologie, en se l'appropriant, a voulu la fourrer par-tout; et la pratique, qui en a malheureusement résulté, a été des plus vague et, pour ainsi dire, dérisoire. Toutes les maladies étaient

dans le sang, on voulait purifier le sang, corriger le sang, rafraîchir le sang, et même *laver* le sang. On a cherché les moyens de l'édulcorer, de le diviser, de l'inciser, de l'épaissir, de le condenser, etc., sans savoir si les indications étaient certaines, si les effets étaient réels, et même si tout cela était fésable. La folie n'a-t-elle pas été jusqu'à vouloir renouveller le sang, et rajeunir par la transfusion du sang? Quel plus grand exemple pourrait-on donner de la démence systématique !

Eh bien ! c'est cependant le peuple médecin qui ne cesse de répéter cette doctrine futile. Le public a qui les mots seuls suffisent pour se laisser mener, est ici un pur écho; il les répète à tort à travers sans savoir ce qu'il dit. L'un dit : j'ai le sang âcre ; cet autre qui a un léger mal de tête, dit : j'ai le sang échauffé. Mais voyons, raisonnons un peu : piquez-vous le doigt, et sucez votre sang, le jour de sa prétendue âcreté; ensuite, rafraîchissez-vous bien pendant quinze jours, si vous le voulez. Piquez-vous encore le doigt; alors, si vous y appercevez une différence sensible, votre assertion commencera alors à prendre une teinte de probabilité; mais autrement, sur quoi êtes-vous donc fondé? Vous vous êtes appliqué au cabinet pendant quelques jours de suite et plus que de coutume, la tête s'en trouve chiffonnée; il vous survient deux ou trois boutons au visage; j'ai le sang échauffé, dites-vous. Mais, vous allez à la campagne, vous allez à la chasse, vous allez danser; et vos maux se dissipent. Voilà donc selon vous, la danse et la chasse qui auront rafraîchi le sang; voilà, en deux heures de tems, le sang qui est

plus

plus âcre. Bien plus, retournons la médaille : vous vous êtes refroidi, et vous avez attrapé un rhume de cerveau; votre nez coule et même se gerce et s'enflamme par l'âcreté du mucus ; ici ce serait donc parce que le sang a été rafraîchi, qu'il est encore devenu âcre. D'après l'observation de ces faits, il est évident que votre système, comme on dit, soufle le froid et le chaud, ce qui doit le rendre un peu suspect. Finissons par un raisonnement qui sera d'autant plus convaincant qu'il est simple. Si vous avez le sang trop échauffé, il doit l'être depuis la tête jusqu'aux pieds. Cependant, pourquoi la douleur ici, et rien là? Pourquoi l'urine qui se sépare du sang, ne la sentez-vous pas âcre en sortant? Pourquoi la salive qui dérive du sang est-elle douce? Pourquoi la transpiration est-elle onctueuse, au lieu d'être âcre, salée, etc.? Qui ne voit que tout cela n'est que système, et sur-tout que, de la manière dont en parle tout le monde, tout en croyant dire la plus grande vérité, on ne dit cependant qu'une sottise médicinale; mais comme les sottises, à force d'être répétées tous les jours et par tous, deviennent par tradition des articles de foi, il n'est pas étonnant que l'aveuglement soit devenu si général, et même qu'il ait gagné jusqu'aux maîtres de l'art : voilà comment, lorsqu'on perd de vue les symptômes et les objets qui frappent nos sens, pour se laisser aller au vague de l'imagination, on est bientôt dans la route de l'erreur; alors, plus de bornes, plus de mesure; on s'exalte de plus en plus; et l'on s'apperçoit d'autant moins de son délire, qu'on s'y plaît, et qu'il devient alors une sorte de jouissance de l'esprit : encore, si cet égarement n'était qu'une

erreur de l'imagination, l'on pourrait laisser cette illusion aux théoriciens qui s'y plaisent; mais puisqu'il est démontré que la pratique en est malheureusement influencée, ce serait alors un crime de se taire, et sur-tout de ne pas avertir l'élève de cette pernicieuse et funeste influence.

DE LA THÉORIE.

Quoique j'engage fortement l'élève à se mettre en garde contre toute théorie en général, je crois néanmoins devoir lui donner seulement une idée de ce que les auteurs ont dit de mieux à ce sujet, en ayant soin encore de ne présenter que ce qui peut intéresser la pratique; notre objet sans doute est de diriger l'élève; mais nous voulons aussi le mettre à même de juger, sur-tout d'après lui-même, parce qu'alors le parti que l'on prend, n'en est que plus décidé et plus certain.

Dans la foule de ces auteurs, on doit distinguer principalement *Bordeu*, *Cullen* et *Brown*. Nous aurions pu prendre également des auteurs anciens pour modèles; mais ceux-là sont déjà usés, tout comme ceux-ci s'useront un jour; nous avons donc dû préférer des contemporains, comme jouissant de l'influence de la nouveauté: nous commencerons par Bordeu, comme le *solidiste* précurseur de Cullen et de Brown. Ce savant a traité cet objet en grand; il est vrai de dire qu'il a annoncé que l'ouvrage, qu'il nous a laissé sur cette matière, n'est que le sommaire des détails particuliers qu'il se proposait de nous donner, et dont une mort prématurée nous a malheureusement privés; quoi-

qu'il en soit, même dans l'établissement des causes générales qu'il nous a présentées, et quoique toute généralité soit suspecte et peu utile dans une science pratique, dont l'exercice est un composé d'actes particuliers, il faut cependant convenir qu'il paraît avoir approché le plus près du but, et que ses théorèmes peuvent du moins souvent servir de guide dans bien des cas particuliers : entrons en matière.

« Le cerveau, le cœur et le ventricule sont le triumvirat, le trépied de la vie, c'est-à-dire, les trois centres principaux du sentiment et du mouvement; et c'est par le sentiment et le mouvement, que tous les autres organes, que toutes les fonctions nécessaires à la vie et à la santé, sont dirigées : ce sont les nerfs qui, par leurs ondulations et leur communication réciproque, en sont les agens principaux, comme étant les auteurs du sentiment et du mouvement.

» La vie générale n'est qu'un composé de vies particulières à chaque organe; leurs manières différentes et propres à chacun, ont cela de commun, que leurs fonctions s'exécutent par une sorte d'appétit, approchant de celui de l'estomac, qui est plus ou moins sensible, il est vrai, mais qui n'en est pas moins réel; ainsi, tout s'exécute par une sorte de sensation, ou bien par un organisme général, auquel l'âme préside, et que le mécanisme seul ne peut opérer.

» Cet organisme dérangé, c'est-à-dire, le vice organique des fonctions, ou bien leur action, soit augmentée, soit diminuée, ou encore en d'autres termes, le *strictum* et le *laxum* des méthodistes : voilà la cause des maladies.

» L'inégalité du cœur et les mouvemens désordonnés que les dérangemens amènent, voilà la fièvre. On doit y distinguer trois tems : le premier est celui d'irritation qui se passe dans l'organe affecté ; le deuxième est celui de coction qui souvent s'étend et se communique à d'autres parties ; enfin, le troisième est celui d'excrétion ou d'évacuation.

» Parmi les causes prochaines et immédiates de la fièvre, de l'inflammation et de la plupart des maladies, on compte, 1.° les miasmes délétères, poisons, mais dont la nature est absolument inconnue, dont les effets même sont incertains, puisque l'*expérience* et l'*observation* apprennent qu'ils n'ont d'action que sur les corps qui ont la *disposition propre à en recevoir l'impression.*

» 2.° Les vices des fonctions de l'estomac, ainsi que des entrailles ; ils sont la grande source des maladies sympatiques, qu'il faut savoir distinguer avec grand soin dans la pratique, si l'on veut obtenir des succès, et éviter bien des erreurs et des fautes.

» 3.° Il y a, dans presque toutes les maladies, pléthore du suc nourricier : ce suc nourricier muqueux ou gélatineux, qui originairement est la partie mucilagineuse des alimens, se convertit en lames dans le tissu cellulaire, et c'est ce qui nourrit et répare ; lorsque tout ce suc n'est pas reçu dans l'organe cellulaire vicié, il surabonde dans le sang, de même qu'on le voit arriver à la bile, lorsqu'elle n'est pas suffisamment séparée dans le foie ; il fait alors pléthore ; c'est ce qui cause nos maladies : c'est aussi ce qui fait la matière des évacuations, des crises, des tumeurs, des abcès, de la coëne du sang, etc.

» La mauvaise application de ce suc produit, engendre les noyaux des inflammations, les callosités, les squirres, les diverses concrétions, etc.

» 4.° La lésion des nerfs gastriques de l'estomac et des intestins, lorsqu'ils sont agacés, irrités d'une manière quelconque; voilà la cause immédiate de toutes les maladies de cette classe qui rentre dans l'article deuxième ci-dessus.

» 5.° L'irruption des viscères abdominaux contre le diaphragme, soit quelle soit occasionnée par la cause précédente ou toute autre quelconque, est encore la source d'un grand nombre de maladies.

» 6.° Une des causes principales de nos maladies, c'est la compression des lames du tissu cellulaire qui se collent, qui s'entortillent entre elles par le défaut d'action, et par l'entremise du suc muqueux qui s'engorge; de-là naît l'irritation, comme celle que produirait une épine enfoncée dans les chairs; c'est ce qui constitue l'inflammation.

» Le suc nourricier qui s'engage alors dans ces lames comprimées, fournit la cause des tumeurs, de la suppuration, des œdèmes, des échimoses, de la gangrène, etc.

» Toutes les différentes maladies internes dépendent donc de la différence de lésion des parties organiques; mais quelles que soient les causes, le praticien ne doit jamais perdre de vue que les vices de l'organisation d'une partie quelconque se communiquent de proche en proche à une autre par l'entremise des poches du tissu cellulaire; c'est ce qui constitue les maladies sympatiques auxquelles il faut toujours, comme nous l'avons dit, faire une attention singulière pour

parvenir au succès, comme pour éviter les plus grandes bévues.

» Comme il est des plus essentiel de juger parfaitement du grand nombre des maladies sympatiques, nous finirons par dire que pour y parvenir, il est sur-tout nécessaire d'étudier et de connaître les rapports particuliers, et les convenances réciproques que la nature a mises entre différentes parties. Par exemple, l'on sait que la matrice et les mamelles sont des organes sécrétoires, des glandes, congénères; que les parotides sont sœurs du pancréas; que les glandes du col et du bas ventre participent des affections du même genre; que les parties de la génération ont une grande affinité avec celles de la poitrine, et plus particulièrement avec les organes de la voix, etc.

» Après avoir assigné les causes générales, et le caractère des maladies *sympatiques*, Bordeu considère les maladies *idiopaqtiques*.

» Elles se reconnaissent et se distinguent, en ce que les vices du *strictum* et du *laxum* se fixent dans la partie où ils ont pris naissance; ils en pervertissent le ton, la constitution ou la force naturelle, sans s'étendre plus loin. Au lieu que dans les maladies sympatiques ils se déplacent d'eux-mêmes ou autrement, et vont affecter des organes qui ont de la correspondance avec les parties, où ils siégeaient d'abord: souvent, cependant, ces deux genres de maladies sont tellement confondus ensemble, qu'il est bien difficile de pouvoir les distinguer: c'est aussi dans ces cas, que l'art pratique est difficile. Il y a plus: souvent le *strictum* et le *laxum*, quoique vices tout opposés se rencontrent, non pas seulement dans des parties

différentes et éloignées, ce qui n'est pas rare, mais dans la même partie ». Ceci est assez singulier. Expliquons ce que c'est que le strictum et le laxum.

« Dans le *laxum* d'une partie, qu'on doit alors considérer comme baignée d'un excès de sérosité ou de mucosité, on rencontre les flux variqueux des veines, ou plutôt l'orgasme veineux, produits par le relâchement du ton de leur tissu cellulaire. Ceux qui sont externes, ne sont dus qu'à la mauvaise disposition des organes; mais les flux internes sont ordinairement entretenus par un *serrement* dans quelques viscères, et sur-tout dans ceux de l'abdomen; ce qu'un praticien attentif doit bien distinguer; car, alors, ils sont sympatiques, et ils exigent, comme tels, un traitement différent.

» Outre les flux variqueux, il y a les flux aqueux, pituiteux; mais encore ici le praticien doit distinguer avec soin les flux avec *serrement* des parties, tels que les leucophlegmaties *actives* avec fièvre, qu'on rencontre chez les filles chlorotiques, dans les fièvres malignes, etc.; des flux, ou œdématies *passives*, qui ne sont dus qu'au relâchement du tissu cellulaire de la partie affectée; car, la pratique en est toute différente: voilà pourquoi les gens de l'art mal-instruits se trompent et ne réussissent guère ici; ils se trompent encore bien plus dans les flux séreux internes, dont ils n'ont pas même l'idée. Il y a de ces flux, soit critiques, soit symptomatiques, qui dépendent visiblement de la lésion ou du *serrement* des organes de l'abdomen; ce qu'il est nécessaire et utile de savoir.

» Dans le *strictum* d'une partie, qu'on doit considérer alors comme privée d'une suffisante mu-

cosité, on reconnaît la douleur, l'amaigrissement, l'obstruction, les ulcères, les tumeurs, les maladies des os, la consomption dorsale et anglaise, les convulsions, les paralysies actives, etc.

» Toutes les maladies de cette espèce, ainsi que l'épilepsie, les palpitations, l'asthme, la pulmonie, la colique, la gravelle, etc., et encore les maladies externes, comme dartres, cancers, écrouelles, gonorrhée, etc., sont des maladies idiopatiques. Mais Bordeu ajoute que, particulièrement le dessèchement, la douleur, et les flux, soit pituiteux, soit variqueux, compliqués entre eux, avec le spasme, ou avec l'inflammation, fournissent la source principale des maladies idiopatiques. »

Tel est le système théorétique de Bordeu, dont la base est le vice des solides, ou de la fibre mouvante et sensible.

« Cependant, il a bien fallu théoriser sur le vice des humeurs, puisqu'elles forment une partie de notre être, non moins constitutive que les solides; aussi, a-t-il classé et différencié les humeurs dominantes, comme causes de diverses maladies, sous le nom d'autant de sortes de cachexies. Ainsi, il établit une cachexie bilieuse, une cachexie muqueuse, albumineuse, coëneuse, la cachexie laiteuse, la cachexie séminale, la cachexie sanguine ou hémorragique, la *cachexies* graisseuse, la cachexie séreuse, la cachexie urineuse, la cachexie splénique, et la cachexie stercorale; l'on ne pouvait oublier la cachexie si connue des humeurs sous le nom de vice cancéreux, vice écrouelleux, vice vénérien, et vice scorbutique; il y a encore la cachexie purulente, et la cachexie gangréneuse. »

Tout ce système de Bordeu est si savamment développé dans son ouvrage sur les maladies chroniques, et dans sa dissertation profonde sur l'analise médicinale du sang, qu'on est tenté de croire, en le lisant, que souvent il a dévoilé la nature jusques dans ses opérations les plus ténébreuses. Mais que penser, cependant, quand le sage Bordeu finit par dire lui-même : « Il n'y a quant à présent, touchant l'usage des eaux minérales dans les maladies, d'autre guide que l'*expérience.* » Quel aveu ! et qu'il est sublime ! après avoir si grandement théorisé.

Et, dans un autre endroit, au sujet des différentes cachexies dont nous venons de parler, il dit : « Notre logique médicinale ne va pas plus loin que l'histoire des faits observés sur le corps vivant. » Cette seule phrase dévoile, et le théoricien, et le praticien. D'un côté, c'est le génie qui, impatient de se contenir dans de justes bornes, prend son élan; il court après des idées neuves et brillantes qui plaisent, et qui font sensation; de l'autre, c'est le vrai, qui, avec sa simplicité, perce à travers les nuages, dévoile le fantastique gigantesque, renverse avec sa massue l'échaffaudage, et lui seul reste.

Si Mainvielle, l'admirateur zélé de Bordeu, a trouvé lieu à censurer ses opinions théorétiques, tout en les prônant; s'il est vrai encore qu'avant Bordeu il y a eu d'excellens praticiens qui, à cet égard, le valaient bien; qu'il y en a eu depuis, et que par la suite il y en aura qui le seront également, sans adopter ses opinions; concluons que tous ces systêmes ne sont rien moins que nécessaires à l'exercice pratique. D'après cette con-

clusion qui est rigoureusement vraie, finissons par admirer le Bordeu *philosophant*; mais dans l'exercice pratique, laissons le philosophe dissertateur, et agissons comme le Bordeu *praticien*.

Comme nous nous sommes un peu étendus sur le systême théorétique de Bordeu, nous nous contenterons de dire seulement deux mots de celui de Cullen, d'autant qu'il lui ressemble beaucoup au fond.

Il établit pour cause générale des maladies, le *spasme de la fibre motrice*.

Les différens vices de l'économie animale en tirent leur origine.

C'est par l'entremise du *sensorium commun*, auquel il attribue un *excitement* ou un *affaissement*, qui sont, selon lui, prouvés par les faits, qu'il prétend expliquer tous ces vices.

L'on voit d'abord que ce systême n'est autre chose que celui de Baglivi sur la fibre motrice, ou la sensibilité et le mouvement de la fibre de Bordeu, ou sous un autre nom, l'irritation de Haller, ou bien enfin, le *strictum* et le *laxum* des méthodistes. Ce qu'on ajoute ici de nouveau, c'est de donner au *sensorium commun* une attribution particulière, qui est considérée comme l'agent principal du jeu si varié des solides. Mais que coûte un principe de plus à établir, lorsque nous n'avons plus les sens ni aucune expérience pour preuve, et que nous nous laissons aller au vague de l'imagination ?

Pour étayer ici notre jugement, écoutons ce que l'auteur avance formellement et en propres termes, dans sa méthode d'enseigner la médecine. « Rien n'est plus *fou* que la théorie, lorsque le

plan n'en est pas très-étendu. » Cependant, lorsqu'après avoir établi sa théorie générale, il vient à entrer dans les détails, il est aisé de s'appercevoir combien d'efforts il est obligé de faire pour ramener le tout à sa théorie générale; cela est au point que souvent l'auteur est forcé de s'arrêter lui-même.

Outre cette théorie générale de l'auteur, il donne aussi, d'après son plan, une théorie particulière propre à chaque genre de maladie : je n'entrerai ici dans aucun détail. Ce que je crois nécessaire de recommander à l'élève, c'est de se mettre toujours en garde contre tout système théorétique, soit général, soit même particulier. Je sais bien, et je l'ai déjà dit, que si les théories générales sont fausses et nulles, sur-tout à l'égard d'une science pratique, il ne devrait pas en être de même des théories particulières qui semblent, au contraire, nécessaires pour éclairer la pratique de l'art, pourvu toutefois qu'on ait soin de n'en présenter et de n'en admettre que d'utiles et d'évidentes. Néanmoins, et encore avec cela, vu le peu d'avancement de la médecine dans cette partie, nous tenons toujours à notre recommandation; et pour la motiver, je me contenterai de citer ce que notre auteur lui-même avance dans sa préface, et ce qu'il confirme sagement dans beaucoup d'endroits de son ouvrage. « L'on m'objectera peut-» être que le *seul* ouvrage utile, que l'on puisse » faire sur la médecine, est de rassembler tous » les faits relatifs à l'art, c'est-à-dire, tout ce que » l'expérience nous a appris sur le traitement des » maladies. » Je suis entièrement de cet avis.

Je n'ajouterai à cet aveu, qui certes tranche la question, qu'un seul raisonnement qu'on peut

d'ailleurs adapter à toute théorie quelconque. Cullen, le plus fort des théoriciens contemporains, en parlant de la cause prochaine de la fièvre, dit que, jusqu'à présent, c'est-à-dire, jusqu'à lui, elle a échappé aux recherches des médecins. Cependant, il est de fait, que depuis Hippocrate jusqu'à Cullen, c'est-à-dire, depuis plus de deux mille ans, on a guéri la fièvre; et de plus, ce ne sont certainement pas les raisonnemens de Cullen qui ont contribué en rien aux moyens de la guérir mieux aujourd'hui; donc la connaissance de cette cause est entièrement inutile pour guérir la fièvre. Eh bien! si ce raisonnement est rigoureusement juste au sujet de la théorie de la fièvre, je dis qu'il ne l'est pas moins pour toute autre théorie quelconque à laquelle il est applicable: j'ajoute encore que ce raisonement doit être la boussole de l'élève.

Je sais bien, et l'on ne peut se dissimuler qu'il y a du réel et du vrai dans le système du *strictum* et du *laxum*, et qu'on rencontre dans la pratique des cas où il a véritablement lieu, et où il est tout-à-fait applicable; mais le mal est de vouloir qu'il ait toujours lieu; le mal est d'abandonner l'observation des faits et l'expérience, pour ne se conduire que d'après le système; car, les systématiques eux-mêmes ne peuvent nier que la pratique présente des exceptions sans nombre à leurs systêmes. Or, qui ne voit alors que la difficulté de les saisir, devient une source d'erreurs fréquentes et du plus grand danger, sur-tout pour la foule des praticiens qui, faute d'une grande instruction et d'un jugement profond, doivent le plus souvent s'égarer; il ne peut en être de même, si l'on se conduit par

l'expérience et la connaissance des faits particuliers; cette route est sûre pour tout le monde. Or, dans une science pratique, c'est la méthode qui convient à tous, qu'il faut adopter de préférence; dans celle-ci, il ne reste plus qu'à en faire une application juste et précise aux cas particuliers : c'est-là le talent du praticien, et il s'acquiert par la pratique; ainsi, pour arriver au certain, pour ne pas nous égarer, et pour être généralement utiles, consultons l'observation des faits; ne nous en rapportons qu'à l'expérience; et encore connaissons toutes les exceptions : telle doit être l'instruction de l'élève, parce que cette marche est sûre, et qu'elle est pour tous la vraie boussole qui mène au succès.

Finissons par dire deux mots du système de Brown, c'est celui qui règne dans le moment présent; ce système est, ainsi que les autres, fondé sur un seul principe général, et ce principe est au fond le même que celui des deux systèmes dont nous venons de parler; c'est pour lui donner un air de nouveauté, qu'on en change le nom. L'auteur, pour exprimer le principe de vie, a imaginé celui d'*excitabilité*; mais ce médecin matérialiste, au lieu de l'*excitement* et de l'*affaissement* nerveux du sensorium établi par *Cullen*, veut que notre vie ne dépende que de l'action seule des agens extérieurs, qu'il nomme *forces excitantes*. Ainsi, par la magie de deux mots nouveaux, voilà tout le système de la vie expliqué : quelle sublime découverte ! avant Brown, on ne savait rien de tout cela. *Hippocrate*, *Galien*, *Sydenham* vivaient comme des bêtes, sans savoir comment ils vivaient; ces grands hommes ne se doutaient

même en rien de la conséquence de ce fameux principe ; savoir que l'air, les alimens et le calorique sont nécessaires à la vie : quel ridicule ! mais ceci n'est rien. L'effort de l'esprit humain est d'avoir pensé que nos maladies ne sont dues qu'au dégré trop fort ou trop faible de ces agens extérieurs ou *forces excitantes*, sur l'*excitabilité* ; en conséquence, il réduit toutes les maladies, les vices locaux seuls exceptés, à deux classes : 1.° celles qui sont occasionnées par trop de vigueur, et qu'il appelle *sthéniques* ; 2.° celles qui viennent de faiblesse, et il nomme ces dernières *asthéniques*. D'après cette division, toute la médecine pratique consiste selon lui, en deux modes généraux de traitement : tout cela est, comme l'on voit, aussi simple qu'aisé. Il y a encore plus : attendu que sur cent maladies, il y en a quatre-vingt-dix-sept qui proviennent de la *faiblesse*, soit *directe* ou *indirecte*, il s'en suit que sans rien apprendre, ni sans rien savoir en médecine, en traitant cent maladies quelconques par la méthode excitante, qui consiste à employer cinq à six remèdes échauffans, tels que le quinquina, le camphre, l'opium, le vin, l'alkali-volatil : oui, l'alkali-volatil (dans toutes les maladies aiguës indistinctement et de quelque espèce qu'elles soient), l'on en guérira à coup sûr quatre-vingt-dix-sept. Quelle rêverie ! ô sage Sydenham ! vos immortels écrits ne signifient plus rien, et votre pratique si judicieuse n'est qu'une folie ; car, l'homme le plus inepte et le plus ignorant en sait maintenant cent fois plus que vous, et sur-tout il guérira bien mieux que vous : voilà, cependant, comme tous ces systêmes portent à faux devant

la saine pratique ; et encore ce qu'il y a de pire, comme ils ravalent la médecine ! Car, leur seul séduisant, c'est que rien n'est plus commode pour la paresse, puisqu'avec une simple lecture d'un jour, on se croit tout d'un coup habile médecin ; aussi, avec quelle avidité cela n'est-il pas saisi par tous les faux bel-esprits ! Qu'arrive-t-il ? ils ne manquent pas de se croire tout bonnement médecins ; et si, lors de la pratique, ils observent de la contradiction avec leurs systêmes favoris, alors, loin de revenir sur leurs erreurs, ce qui coûterait trop à leur amour propre, ils croient, ils débitent, ils assurent que la médecine n'est qu'une science de hasard, une loterie. Oui ; nous en convenons : la médecine *systématique* n'est qu'une science de hasard ; aussi, celle-là est-elle rejettée par les bons praticiens ; mais non, et mille fois non, la médecine *pratique*, celle qui est fondée sur les faits et l'expérience. Pour bien entendre cette distinction majeure si importante, et la mettre à la portée de tout le monde, je me servirai d'une comparaison frappante. La théorie de la digestion a donné lieu à des disputes sans fin, et elle est encore un problême à résoudre ; mais certes, le dîner qui répare nos forces et notre machine, ne fut jamais, malgré ces disputes et cette incertitude, un problême, ni une conjecture pour personne ; on en doit dire au tant des règles du régime qui ne sont pas pour cela non plus un problême en médecine, pas plus que la tempérance et la sobriété ne sont en morale des vertus conjecturales : il en est de même de la théorie à l'égard de la pratique médicinale. La cause théorétique de la fièvre est encore un problême ignoré ; mais

on n'a nullement besoin de cette connaissance pour guérir. Ainsi, quant à la pratique, un pouls fièvreux et dur, la peau sèche et brûlante, la soif, l'urine rouge, et les autres signes m'indiquent le besoin d'une saignée : certes, ces signes bien connus sont, pour le médecin instruit, aussi sûrs, que la faim est un signe du besoin de manger. Je sais encore que la saignée alors affaiblira la fièvre, avec la même certitude, que je sais que les alimens, que je vais prendre, satisferont au besoin de manger. Enfin, en ordonnant le régime, je suis sûr de son bon effet ; en ordonnant le vomitif ou les purgatifs, je suis sûr d'évacuer ; en un mot, en employant les divers remèdes connus, toujours d'après les signes évidens et les indications sûres, je guéris et j'annonce la guérison avec autant de certitude, que l'on sait que les forces seront réparées en mangeant : que veut-on de plus pour inspirer une confiance même aveugle? et qu'a-t-on à désirer de plus pour obtenir un succès certain, et pour le vraiment utile, je le demande? Mais, diront les petits scioles à sarcasme, si vous étiez aussi sûrs que vous le dites, vous devriez être toujours d'accord entre vous, et encore ne jamais vous tromper ; cette objection n'est que spécieuse : répondons-y. D'abord, il est tout-à-fait injuste de confondre les cas graves, difficiles ou compliqués, et qui sont rares, avec les cas simples et évidens qui forment le courant de presque toutes les maladies journalières : de plus, suivons notre comparaison. Qu'une douzaine de personnes à table veuillent raisonner sur le dîner ; l'un prétend que la soupe est nécessaire, l'autre dit qu'elle empâte ; celui-ci fait l'éloge des légumes, celui-là ne veut que

que de la viande ; un raisonneur dit que le poivre rafraîchit ; un autre dit que l'artichaud, que les œufs échauffent ; on raisonne aussi sur les fruits, sur le vin, sur les liqueurs, etc. ; car, sur quoi ne raisonne-t-on pas sans savoir? Cependant, malgré ce désaccord, où peut-être personne ne s'entend soi-même, tout le monde n'en dine pas moins, et chacun selon son besoin, et tout le monde s'en trouve bien ; de même que, malgré les disputes sur la dérivation et sur la révulsion, la saignée employée d'après l'expérience qui a posé les règles de la saine pratique, fait le plus grand bien : quant à l'erreur sur les faits, voyons encore. J'ai faim, et je dine ; mais il survient une indigestion, et au lieu de réparer mes forces, le diner m'a affaibli ; me voilà trompé dans mon attente. Une autre-fois, je me sens plus lourd, plus accablé ; ou bien encore, j'ai des vents ; la colique me prend ; et même je tombe tout-à-fait malade ; me voilà encore bien plus trompé. Eh bien! d'après tous ces faits qui sont assez fréquens, et qu'on observe tous les jours, doit-on conclure, malgré cela, que le diner est conjectural, que le diner est une vraie loterie, que ce n'est qu'en tremblant qu'on doit manger, parce qu'on n'est pas sûr mathématiquement qu'on en retirera plutôt du bien que du mal? Voilà pourtant comme raisonnent, à l'égard de la médecine *pratique*, nos auteurs à bons mots ; mille succès annoncés avec certitude, ne leur arrachent pas un éloge, tandis qu'une seule erreur, ou plutôt un événement imprévu, exalte leur verve satyrique. Cependant, dans tout art pratique, il faut calculer sur le grand bien : et parce qu'il arrive quelque manque de succès, il est ridicule d'aller

crier à la conjecture, ou à la nullité. Un boulanger manque aussi son pain; un coutelier fait souvent une mauvaise trempe; un habile chirurgien manque son opération, et même quelquefois il estropie en saignant, etc., etc.; il n'y aurait donc que l'art médicinal seul qu'on voudrait exempt de toute erreur quelconque : quelle manie ! et combien les préjugés sont difficiles à vaincre ! Concluons : la médecine *pratique*, celle qui est fondée sur l'observation et l'expérience, est une science aussi utile qu'elle est sûre; cela est démontré : la confiance publique et universelle le confirme. La médecine *systématique* est fausse et pleine de danger; cela est encore démontré autant par les faits que par le raisonnement. Aussi, nous pouvons l'assurer, Brown, loin d'avancer la pratique d'un iota, n'a fait que la gâter; et rien n'est plus certain que sa doctrine systématique, ainsi que celle de tous ses prédécesseurs à système, sont des plus pernicieuses pour l'éducation des élèves.

Terminons, et d'après tout ce qui a été dit dans cet article, concluons

1.° Que, même d'après les plus grands théoriciens, la connaissance purement théorétique des causes prochaines, n'est pas aussi nécessaire qu'on pourrait le croire au premier abord.

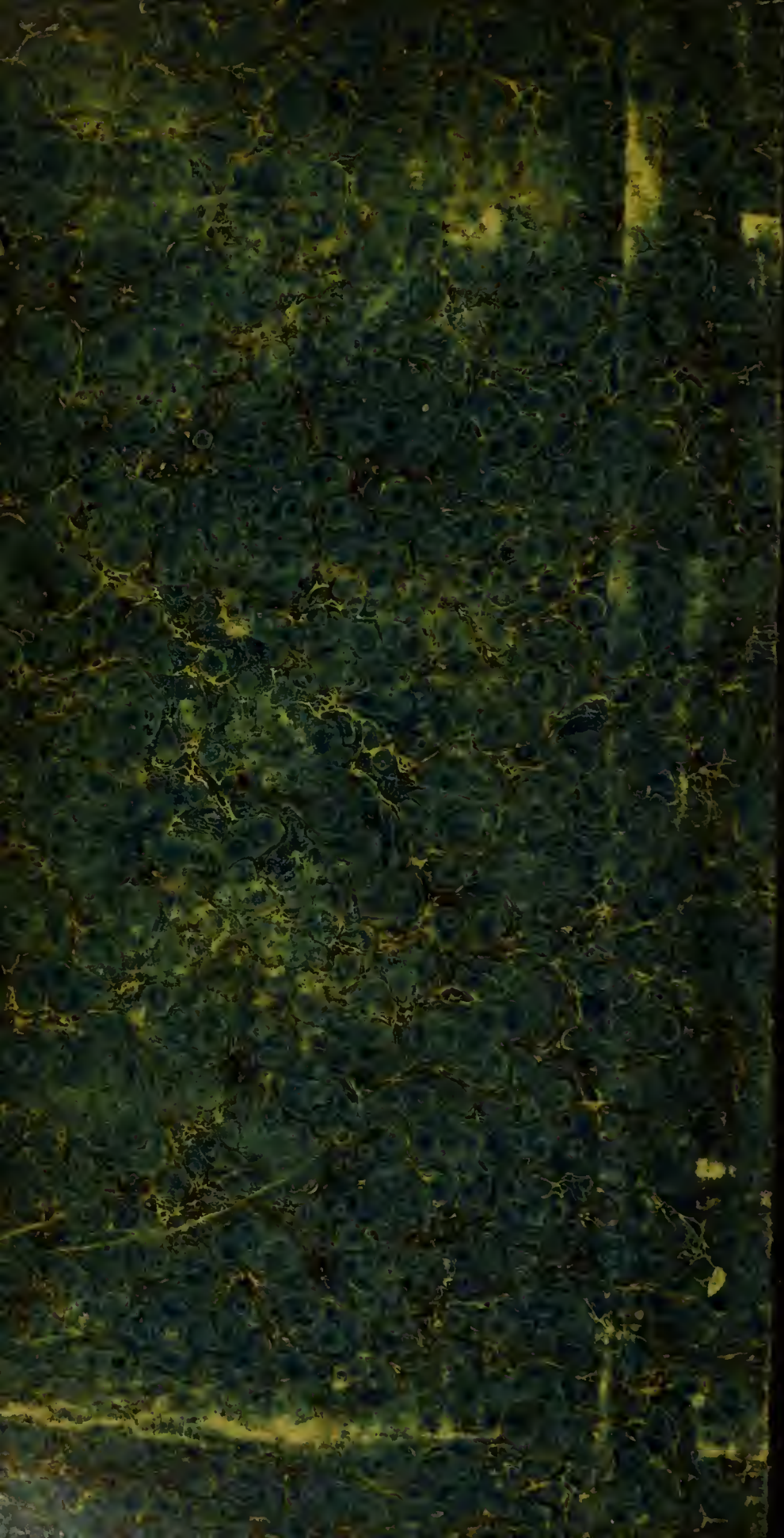
2.° Que cette connaissance, même en la restreignant à chaque objet particulier, n'est encore pas absolument nécessaire, et qu'elle ne peut être tout au plus utile jusqu'alors, qu'en n'adoptant que ce qui est évident, et ce qui a rapport aux symptômes, de manière à faire mieux caractériser la maladie, et à diriger le traitement avec plus de certitude. En effet, ce n'est pas encore le tout

de trouver le vrai; l'essentiel est de savoir le rendre utile, et sur-tout de n'en pas abuser, ainsi qu'on l'a vu à l'égard de la circulation du sang; car, on ne saurait trop le répéter; au-de-là de l'utile, dans une science pratique, et sur-tout en médecine, il n'y a plus que systême et danger. Le premier des moyens pour l'éviter en tout et en partie, ainsi que pour parvenir au vrai, et à se conduire sagement, c'est, ce me semble, d'abandonner cette distinction scolastique des causes, en causes éloignées, occasionnelles, déterminantes, etc., et en causes prochaines; car, loin d'être utile, elle n'est propre qu'à embrouiller la pratique, et à jetter dans l'erreur, sur-tout par le vague qu'y ont mis les auteurs..... Le second, est de ne considérer que les causes évidentes, et de plus, celles qui sont utiles à la pratique, sans y mettre aucune dénomination quelconque, seul moyen de mettre un frein salutaire au vague de l'imagination..... Quant au troisième, lorsqu'il n'en existe pas de pareilles, le mieux est sans contre-dit de n'en point admettre du tout; c'est ici que le défaut de connaissances n'est nullement préjudiciable, et qu'il est bien à préférer à l'arbitraire, à l'idéal, et à cette théorie fantastique qui, de l'égarement conduit presque toujours au plus grand danger.

3.° Enfin, que l'institution proposée dans cet article est d'autant plus nécessaire, qu'en restreignant les recherches aux seuls objets utiles, elles sont alors à la portée de tous les gens de l'art auxquels il ne faut plus que de l'exactitude et de l'application.

Ainsi, les recherches faites par tous seront toujours profitables, et le travail d'aucun ne sera

perdu ; voilà ce qui doit déterminer, sans hésiter, le gouvernement à favoriser ce genre de travail, et l'institution particulière que l'on propose dans cet article ; car, il est évident, et rien n'est plus certain, qu'il en résultera bientôt une masse de faits considérable, et précieuse à tous égards : ce sont ces faits qui, bien co-ordonnés, formeront le dépôt, le trésor toujours ouvert, et pour tous, des connaissances scientifiques *utiles*, et qui contribueront efficacement, soit à faire de bons praticiens, soit à la perfection de l'art.

NOTA. Nous avons traité dans ce volume, d'abord, des préliminaires indispensables relatifs à l'éducation médicinale ; ensuite, du diagnostic, du pronostic, et des causes des maladies. Pour completter notre instruction médicinale élémentaire, il nous reste à parler de la pratique ou de l'exercice médicinal proprement dit ; c'est ce qui fait le sujet des deux volumes suivans, dont le premier traite des maladies internes ou médicinales, et le second, des maladies chirurgicales. Les connaissances qui y sont présentées embrassent, comme l'on voit, toute la pratique médicinale, c'est-à-dire, celle des deux arts, de la médecine et de la chirurgie.

FIN DES ÉLÉMENS DE L'EDUCATION DU MÉDECIN.